AU GRAND-SAINT-BERNARD.

DRAME ET POÉSIES.

DU MÊME AUTEUR :

A PARAITRE :

La Vierge de Lourdes, poème.

Le Valais, poèmes.

Ire partie. *Autrefois*, S. MAURICE, drame en cinq actes, en vers.

IIme partie. *Aujourd'hui*, THÉODULINE, poème, une comédie, poésies.

Premier prix au concours de l'académie, Paris-Province (1899).

S. Bernard de Menthon, opéra. Musique de M. Charles Hœni.

A

Monsieur le Comte

et à Madame la Comtesse

de Menthon.

J. Gross.

JULES GROSS,
CHANOINE RÉGULIER DU SAINT-BERNARD.

Au Grand-Saint-Bernard

DRAME ET POÉSIES.

Préface de CHARLES FUSTER.

Pour l'érection d'une statue à saint Bernard de Menthon.

VOLUME COURONNÉ,
PREMIER PRIX
AU CONCOURS DE L'ACADÉMIE, PARIS-PROVINCE, 1899.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,
LILLE ET PARIS,
1899.



VUE DU GRAND SAINT-BERNARD. LES RELIGIEUX.

PRÉFACE.

Il n'est ni banal, ni pervers,
Le livre que vous allez lire :
C'est l'infini qu'on y respire
Dans l'haleine large des vers.

Il est né sous les sapins verts ;
Comme il dut faire bon l'écrire
A l'heure où l'on voit Dieu sourire
Dans la beauté de l'univers !

Seul, en plein cœur de la nature,
Le poète fit œuvre pure,
Œuvre de force et de fierté.

Car il adore les tempêtes,
Les montagnes, la liberté,
Et Dieu qui nous donne ces fêtes !

Charles FUSTER.

APPEL.

L'érection d'une statue à S. Bernard de Menthon, voilà le but de ce volume de vers. Il est étonnant qu'on ait attendu jusqu'à ce jour avant d'ériger une statue au héros des Alpes, S. Bernard de Menthon, alors que tant d'autres qui n'ont point mérité comme lui de l'humanité ont leur monument. Laissez-moi vous dire brièvement ce qu'a fait S. Bernard et vous applaudirez des deux mains à cette initiative.

Celui à qui ce livre est consacré naquit au Xe siècle, à Menthon, en Savoie, de Richard, baron de Menthon, et de Bernoline de Duyn. La légende le fait étudier à Paris. A son retour au château paternel, son père veut le marier à gente damoiselle, Marguerite de Miolans. Bernard s'était donné à Dieu, car il avait entendu l'appel d'en haut. Que faire ? comment échapper à ce mariage qui aurait anéanti toutes ses divines aspirations? — Il prie et, réconforté par la grâce, il a le courage de s'enfuir, la veille de son mariage. Le jeune seigneur arrive à Aoste, devient chanoine de cette ville, et sa vie désormais est consacrée tout entière à la pénitence, à la prière, à la prédication, à l'instruction des enfants ; en un mot, à toutes les œuvres de charité. Marguerite, sa fiancée, suit son exemple et quitte le monde. J'ai parlé de charité ; voilà la vertu principale de notre Saint. Une œuvre surtout nous en montre le plein épanouissement: la fondation de ses deux hospices du Grand et du Petit-Saint-Bernard. Arrêtons-nous un instant et jetons

un coup d'œil sur ces deux montagnes qui portaient au Xe siècle les noms du Grand et du Petit Mont Joux (Mons Jovis, mont de Jupiter). Le nom est païen et il convenait à ces deux sommités. C'étaient des Romains en effet que leur venait cette dénomination. Un temple païen dédié à Jupiter avait été élevé au Mont Joux. A l'époque de S. Bernard ce col est devenu un repaire de bandits ; un ramassis de repris de justice, d'esclaves fugitifs, que sais-je, s'est joint aux Maures qui se sont emparés de ce passage, grâce à la connivence d'un prince. Ces mécréants rétablissent sur la montagne un culte idolâtrique, rançonnent les nombreux pèlerins, les romiers *qui vont au tombeau des apôtres, et en immolent même à leur dieu. Des crimes sans nombre sont commis dans ce coupe-gorge. Le libérateur attendu avec impatience arrive enfin : c'est Bernard, le nouvel archidiacre de la ville d'Aoste. Il renverse miraculeusement la statue et chasse les Sarrasins de la hauteur. Il fait de même au Petit Mont Joux. Deux hospices sont édifiés sur ces montagnes sauvages, deux hospices debout encore à l'heure qu'il est. S. Bernard meurt à Novarre plein de jours et de mérites. Avant sa mort il retrouve encore ses vieux parents au Mont Joux.*

Voilà celui à qui l'on désirerait élever une statue. Ne l'a-t-il point méritée ?

Quel bien incalculable n'a-t-il pas fait ? Que de vies humaines il a sauvées par sa charitable et neuf fois séculaire institution ! Environ 20 à 25 mille touristes et pèlerins sont hébergés gratuitement chaque année dans son hospice du Grand-Saint-Bernard. Que d'ar-

mées nombreuses ont profité de cette généreuse hospitalité ! Sans parler de Frédéric Barberousse et des autres Césars allemands, qui ne se souvient du passage de Napoléon Ier et des services rendus à l'armée française ? Tout le bien qui s'est fait dans le passé, comme celui qui se fait à l'heure présente et se fera dans l'avenir, je l'espère, sur ce sol fameux, est dû à S. Bernard. Ne serait-il point consolant de voir sa statue se dresser auprès des hospices qu'il a construits ? Cette statue, il la faut, et ce sera vous, généreux lecteur, qui contribuerez à l'élever. Votre don, ne serait-ce qu'une obole, sera accepté avec reconnaissance.

Un comité *central et international* vient de se former et il espère recueillir promptement les fonds nécessaires. Le voici :

Mgr Isoard, évêque d'Annecy.

Mgr Duc, évêque d'Aoste, Italie.

Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise, Savoie.

Mgr Bourgeois, prévôt du Grand-Saint-Bernard, Martigny, Suisse.

M. le chevalier Chanoux, recteur du Petit-Saint-Bernard, Aoste, Italie.

M. l'abbé Trésal, professeur, 30, rue de Pontoise, Paris, secrétaire de l'œuvre, qui centralisera les offrandes. Celles-ci sont reçues par chacun des membres du comité central et par les journaux qui veulent bien donner leur appui à cette œuvre.

M. l'avocat Kuntschen, député aux Chambres fédérales (Sion), recevra aussi les dons faits par les personnes demeurant en Suisse.

A SAINT BERNARD DE MENTHON,
patron des voyageurs et des pèlerins.

I. — LE GRAND-SAINT-BERNARD.

Vieux Mont Joux, Ossian eût chanté dans ses vers
Tes sauvages horreurs pour lui pleines de charmes,
Tes bandits d'Orient, les cris de deuil, les larmes
Des pèlerins ; il eût fêté tes longs hivers.

D'un nuage de sang tes rocs étaient couverts !
Pour consoler son peuple et finir ses alarmes
Un héros, envoyé du Ciel, gravit sans armes
Ces hauteurs et chassa dieux et Maures pervers.

Depuis mille ans bientôt combien vit-on d'empires
Crouler ; mais toi, Bernard, dans tes fils tu respires :
Dieu sauve l'œuvre dont Lui-même fut l'auteur.

Ton dévoûment sublime, un mot, un seul, l'explique :
L'amour divin, ton guide et ton inspirateur ;
Voilà la charité chrétienne et catholique.

II. — SONNET.

On te connaît trop peu, Saint de la charité !
Riche, noble, vingt ans !! tout te sourit et celle
Qui portera ton nom, la douce jouvencelle
De Miolans, doit se dire heureuse, en vérité...

Et tu t'enfuis ; tu veux Dieu seul, l'obscurité.
Pâle ascète, il te faut jeûner, souffrir ; ton zèle
N'est jamais satisfait ; cet amour te harcèle,
Te brûle, te dévore... O sainte austérité !

Oui, va donc sans faiblir ; de ta chaude parole
Prêche, convertis, sauve et, tous les jours, console,
Patron des voyageurs, guide des pèlerins...

Que ta statue enfin s'élève en tes hospices...
Conduis-nous loin du monde aux sombres précipices
Sur la montagne sainte, aux cieux, aux cieux sereins.

Martigny, juin 1898.

SAINT BERNARD DE MENTHON

drame en vers en 5 actes et 14 tableaux.

PERSONNAGES.

SAINT BERNARD.
RICHARD, baron de Menthon, son père.
BERNOLINE de Duyn, sa mère.
Le Sire de DUYN, oncle de Bernard.
Le Sire de BEAUFORT, son parrain.
GERMAIN, son précepteur.
Le Sire de MIOLANS.
MARGUERITE, sa fille, fiancée de Bernard.
GOTHARD de MIOLANS.
Un Ermite.
L'archidiacre d'Aoste.
Un prêtre.
Un ménestrel
Un page.
Le fou.
PROCUS, chef des Sarrasins.
Une femme et son fils aveugle.
Pèlerins.
Sarrasins.
Ouvriers, chanoines, peuple, valets.

La scène se passe au dixième siècle, à Menthon (Savoie) et dans les environs, à Aoste et au Mont-Joux.

PREMIER ACTE.

LE CHATEAU DE MENTHON.

Une grande salle, ornée de panoplies et de hauts bahuts sculptés. Dans le fond, un crucifix.

SCÈNE I.

BERNOLINE, mère de Bernard, UN PAGE.

BERNOLINE.

Ce travail m'importune ; il se fait déjà tard.
Attendre encor ! Vois-tu revenir mon Bernard ?

LE PAGE.

Je ne vois rien.

BERNOLINE.

Regarde au bas de la colline.

LE PAGE.

Personne.

BERNOLINE.

Non personne... et le soleil décline...
Bientôt le soir. (Un temps.)

LE PAGE.

Voici les sommets empourprés.
Que c'est beau, que c'est beau ! les champs d'or et [les prés
Rayonnent ; tout est rouge, et le lac étincelle.

BERNOLINE.

C'est beau ! (Un temps.)
Quand viendra-t-il? Non, pas une nacelle.
(Un temps.)
J'en suis sûre, il viendra ; je verrai mon enfant.
Lorsque le flot bruit et gronde avec le vent
Je crois l'entendre encor. Cette attente me tue ;
Depuis dix ans bientôt !

LE PAGE.

En vain je m'évertue
A regarder. Rien... Rien... mais là-bas...

BERNOLINE.

C'est ?...

LE PAGE.

Du feu.
Ah ! maudits Sarrasins qui niez le vrai Dieu !
Païens, vous, toujours vous. Livrez au moins bataille ;
On aurait des barons, trop grands pour votre taille,
Mais, dans vos guets-apens, vous tuez, assassins !

BERNOLINE.

Deux villages en feu !

LE PAGE.

Les manants, par essaims,
Se sauvent !

BERNOLINE.

Pauvres gens !

LE PAGE.

Ah ! si j'étais un homme !
Sans reculer, j'irais comme Roland ou comme
Vivien, le neveu de Guillaume au court nez.

BERNOLINE.

Pauvres, pauvres vassaux ! Leurs champs sont mois-
[sonnés !
Sans abri pour l'hiver ! Le malheureux royaume
De Bourgogne est perdu.

LE PAGE.

Le haubert et le heaume
Ne vont point à Conrad, le pacifique roi [1].

1. Conrad le Pacifique, troisième roi de Bourgogne, en 937. Plus tard, il défit cependant par ruse les Hongrois et les Sarrasins.

BERNOLINE.

Berthe [1], la bonne reine, avec son palefroi,
Ne vient plus en filant pour visiter nos terres ;
Elle se tient cachée en des burgs solitaires,
Loin du fer des Hongrois unis aux Sarrasins.

LE PAGE.

Pourrait-elle lutter contre de tels voisins ?
Que redouteraient-ils dans les bois de Provence ?
Sur les monts du Valais ? nous voilà sans défense !
Ah ! mon Dieu ! Qu'il nous vienne un envoyé d'En-
[Haut !

BERNOLINE.

Je crains pour mon enfant... s'ils l'avaient... Il me
[faut
Mon Bernard... ces païens... Non, l'horrible pensée !
Dans de beaux rêves d'or mon âme s'est bercée !!
S'il ne revoyait pas Menthon, notre castel !...
Ce serait me frapper au cœur d'un coup mortel.

LE PAGE.

Courage ; il doit venir aujourd'hui, pauvre mère.

BERNOLINE.

Qu'importait le renom d'une gloire éphémère
Puisque tu dus partir et vivre loin de moi [2] ?

LE PAGE.

Une barque !

BERNOLINE.

Est-ce lui ?

LE PAGE.

Peut-être.

1. Berthe, Mère de Conrad et de sainte Adelaïde, dont le souvenir est resté populaire ; elle se réfugia à cette époque à la tour de Neuchatel.
2. S. Bernard étudia à Paris.

BERNOLINE.

Quel émoi !

LE PAGE.

C'est Bernard.

BERNOLINE.

O bonheur !... je le connais sans peine ;
Il accourt le premier.

LE PAGE.

Ma noble châtelaine,
Je vais le recevoir et l'amener ici.

SCÈNE II.

BERNOLINE, seule. (Elle se jette à genoux.)

Vous me l'avez rendu, merci, mon Dieu, merci!
Ramenez-le, Seigneur, avec son innocence.
(Elle se relève.)
J'ai déjà tant souffert, pleuré, pour son absence ;
J'aimerais mieux parmi les morts le voir couché,
Que, cadavre vivant, esclave du péché,
Ayant perdu son Dieu, meurtri, tué son âme.

SCÈNE III.

BERNOLINE, RICHARD, BERNARD,
en costume d'écolier du moyen âge.

BERNARD.

Noble Dame, salut ! (Ils s'embrassent.)

BERNOLINE.

Mon fils !... Que je te blâme !
Me faire attendre ainsi ! Bernard, je te revois !!
Regarde-moi, beau fils ; que j'entende ta voix !
Quel bonheur !

BERNARD.

Mon retard, mère, je le déplore.

BERNOLINE.

Ah ! tu m'as tant manqué !! Viens m'embrasser en-
Que te voilà grandi ! De même mon amour, [core !
Pendant un temps si long, a grandi chaque jour.

BERNARD.

Mère, que je vous aime !

BERNOLINE.

Et moi ! C'est trop de joie.
Près de moi viens encor ; plus près, que je te voie.
Oui, mon beau fils, n'était ton habit d'écolier,
C'est ton père Richard, quand, gentil chevalier,
A Duyn, le vieux manoir, il vint chercher ta mère.

BERNARD.

L'absence ne fut pas à mon cœur moins amère ;
Mais quel bonheur serein de vous voir aujourd'hui !
Las ! tout bonheur terrestre est court et vite enfui !

RICHARD.

Quel morose penser en ce jour d'allégresse !
(A Bernard.)
A bientôt ; on m'appelle et sois à ta tendresse.
Nous vous laissons, Madame, un instant votre fils.

SCÈNE IV.

BERNOLINE, BERNARD.

BERNOLINE.

A Paris, tout ce temps, dis-moi ce que tu fis ?

BERNARD.

Je prenais le chemin du temple et de l'école,
Les seuls que je connus.

BERNOLINE.

Cet aveu me console.

BERNARD.

J'ai vu bien des écueils et connu le danger,
Mais mon ange gardien a su me protéger,
Et je songeais à vous alors, mère si tendre,
Et je m'imaginais vous voir et vous entendre.
Que craindre ainsi ? J'avais le meilleur des amis,
Près de moi, ce Germain à qui je fus commis.
Je n'avais avec lui qu'un seul cœur et qu'une âme.
Bon maître, dans ce cœur il attisait la flamme
Des hauts pensers ; pour moi n'avait-il pas les soins
D'une mère ? les cieux seuls furent les témoins
De son long dévoûment. A la fois doux, austère,
Il vivait comme un ange égaré sur la terre.

BERNOLINE.

Que Jésus soit loué, car tu me reviens pur,
Ainsi qu'à ton départ. Comme en ce lac d'azur
Je puis voir en tes yeux tout un ciel d'innocence.
Je n'en aurai jamais trop de reconnaissance.
Et je te vois plus fort, meilleur qu'auparavant.
(Un temps)
N'as-tu point rencontré des Maures, cher enfant?

BERNARD.

Ils ont tout dévasté, tout brûlé ! Quel spectacle !
Non, je n'en ai pas vu ; j'échappai par miracle.

BERNOLINE.

Tes parents vont venir.

BERNARD (à la fenêtre.)

Et voici le premier...

BERNOLINE.

Non point. T'en souvient-il encor? c'est le romier [1],
Le saint homme de Dieu, l'ermite de Talloire.
Ses longs cheveux blanchis nimbent son front de
[gloire.

1. Pèlerin de Rome.

Il t'a béni, tout jeune, et d'un ton pénétrant,
M'a dit : Ce fils sera ta gloire ; il sera grand.
Ah ! quel pieux respect lui rend notre contrée,
A bon droit ; ses vertus l'ont souvent délivrée
Des fléaux : c'est un saint ; il voit tout l'avenir,
Comme dans un miroir que rien ne peut ternir.
Je vais te l'amener. Honore le saint homme.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

L'ERMITE, BERNARD.

L'ERMITE.

J'ai bien prié pour vous, Bernard, étant à Rome.

BERNARD.

Oui, c'est l'homme de Dieu. Quel regard surhumain!

L'ERMITE.

Loué soit Jésus-Christ !

BERNARD.

A jamais!... Votre main.

(Il la baise.)

Je suis à vos genoux ; bénissez-moi, mon Père.

L'ERMITE.

Oui, sois béni, Bernard, bientôt par toi, j'espère,
Dieu manifestera sa force et sa grandeur,
Et le nom des Menthon te devra sa splendeur.

BERNARD.

Que suis-je pour cela ? — Mon Père, une demande:
Laissez-moi vous laver les pieds. Dieu recommande
Cette action ; aux Saints Livres il est écrit
Qu'en aimant son prochain, on aime Jésus-Christ.

L'ERMITE.

C'est vrai, n'écoutons pas notre raison étroite.
Au jour du jugement, aux élus, à sa droite,

(Bernard lui lave les pieds.)

Jésus dira : Cessez de pleurer, mes amis ;
Entrez au ciel ; le ciel, je vous l'avais promis.
J'avais faim, vous avez empêché que je meure ;
J'avais froid, vous m'avez ouvert votre demeure ;
J'étais dans un cachot, et vous êtes venus ;
Vous avez recouvert aussi mes membres nus.
Oui, j'ai tout regardé comme fait à moi-même :
C'est par ces œuvres-là qu'on prouve que l'on m'aime,
Bernard, suis les leçons du Sauveur adoré.

BERNARD.

Puisqu'il vit dans le pauvre, un pauvre m'est sacré.
(Un temps.)

L'ERMITE.

Je craindrais d'entreprendre un tel pèlerinage
Désormais et d'ailleurs au dernier, à mon âge,
Il faut me tenir prêt. Dieu me le révéla.

BERNARD.

Quoi ! des dangers ? Veuillez me raconter cela.

L'ERMITE.

Toute notre Bourgogne est vide et dévastée.
Les Maures sont partout. Leur race détestée
Sème, en tous lieux, l'effroi, la famine, le deuil.

BERNARD.

Notre patrie est morte et couchée au cercueil.

L'ERMITE.

Je ne vis que châteaux, que maisons en ruines,
Vignobles arrachés, champs devenus ravines...
Pour franchir le Mont-Joux, porte du sol romain,
Il faut par le Valais, commencer son chemin.

BERNARD.

Ce pays a surtout souffert de ces barbares.

L'ERMITE.

Conrad [1] a, plusieurs fois, voulu mettre des barres
A ces terribles flots humains de l'Orient ;
Mais en vain, car ils sont sur les monts, se riant
De nos soldats. Jadis, j'ai parcouru ces plaines.
Comment les reconnaître ? Alors, riches et pleines
De gaîté, de bonheur, de monuments pieux.
On voyait Saint-Maurice élevant dans les cieux
Ses clochers ; là venaient la Gaule et l'Allemagne.
Las ! ses murs calcinés encombrent la campagne !
Les romiers s'arrêtaient sur le sol généreux,
Baptisé par le sang pur de six mille preux ;
Cinq cents moines chantaient, près des précieux
[restes,
Sans interruption, comme les chœurs célestes...
Tout s'est tû... plus encor ; sur les tombeaux des
[Saints,
Les pèlerins, un jour, priaient... Les Sarrasins
Viennent et lâchement attaquent par derrière
Ces romiers qui n'avaient d'armes que la prière.

BERNARD.

Vengeance !

L'ERMITE.

Du Mont-Joux, nous franchissons le col.
Des cadavres blanchis jonchaient partout le sol.
Ces ossements épars, d'une voix éclatante,
Disaient : Les Maures ont, ici, fixé leur tente.
Ah ! passage maudit ! effroyable désert !
Sans abri, de brouillards sanglants toujours couvert !

BERNARD.

Passage dangereux, comme il en est peu d'autres

L'ERMITE.

C'est par lui qu'on arrive au tombeau des Apôtres.
Nous étions très nombreux, nous riant des périls ;

1. Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne.

On se disait : « Allons, ayons des cœurs virils ».
« Ah ! fuyez ! répétaient, sur le chemin, les pâtres ;
Fuyez ces Sarrasins, ces brigands idolâtres ;
Car ce vil ramassis rend un culte odieux
A Jupiter-Pœnin, le chef impur des dieux,
Et les prêtres-bandits ont de sanglantes haines,
Ils offrent à ce dieu des victimes humaines. »
Nous allâmes pourtant. Je marchais des premiers.
Ce n'était que trop vrai, trop réel ; dix romiers
Périrent, un sur dix ; plusieurs étaient des prêtres !

BERNARD.

Qui donc ira chasser ces monstres et ces traîtres ?
Peut-on tarder encor ? Que ne suis-je le roi !

L'ERMITE.

Le roi ne l'a pas pu, tu le feras... toi !

BERNARD.

Moi ?

L'ERMITE.

Toi, Bernard, Dieu l'ordonne.

BERNARD.

Impossible, un beau rêve !
Ou prendre mes soldats ?

L'ERMITE.

Tu combattras sans glaive :
La croix sera ton arme et là, sur ces sommets,
Plante-la, qu'elle seule y rayonne à jamais.
Au vrai Dieu, sur ces monts, élève une chapelle ;
Sauve les malheureux. Va, c'est Dieu qui t'appelle.
Je ne puis m'attarder... suis cet ordre divin.

BERNARD.

Faible, que puis-je donc ?

L'ERMITE.

Dieu le veut; c'est en vain
Que tu résisterais. (Il sort.)

SCÈNE VI.

BERNARD, seul.

Quelle étrange parole!
Une croix à la main, j'abattrais cette idole?
Ainsi s'accompliraient mes rêves : tout enfant,
Je pensais à frapper aux portes d'un couvent;
Et m'y cachant, pour tous, sous la grossière bure,
A vivre pour Dieu seul, ô vie austère et pure!
Vassal humble et vaillant du Roi de l'Univers,
Combattant sans merci le prince des enfers.
Tant d'âmes, tous les jours, se perdent sans remède!
Il serait d'un héros de leur venir en aide.
Dieu l'ordonne, j'irai sans faiblir, moi néant,
Vaincre, comme David a vaincu le géant.

SCÈNE VII.

BERNARD, GERMAIN, son précepteur.

GERMAIN.

Quoi! Bernard, si pensif quand tous sont en liesse
Pour fêter ton retour, c'est peu de gentillesse.
Je t'ai vu rarement un front plus soucieux.

BERNARD.

A ce monde, je vais adresser mes adieux,
Bon Germain, quitter tout; dans peu je serai moine.

GERMAIN.

Toi, le seul héritier, laisser ton patrimoine,
Ce castel de Menthon ; quitter tes vieux parents,
Toi, leur unique fils, qu'est-ce que tu m'apprends?

BERNARD.

Dieu l'exige et je pars.

GERMAIN.

Ne plus laisser de trace
De ce nom glorieux; le dernier de ta race?

BERNARD.

De leur donner un fils le ciel a le pouvoir.
Qu'ils espèrent en lui, même contre l'espoir,
Comme fit Abraham.

GERMAIN.

Pour cet état sublime,
Il faut l'appel d'en haut, sinon ce n'est qu'un crime!
Oui, pour le sacrifice immortel et divin
Il faudrait la vertu, l'ardeur d'un séraphin.
Ah! qu'il doit être saint le prêtre, dont la bouche
Forme le Corps du Christ et dont la main le touche!
Si l'on n'est appelé, c'est un immense orgueil,
Et ce céleste état devient parfois l'écueil
D'hommes qui se seraient sauvés, mais dans le
[monde.
Dans le siècle, l'on peut, de toute tache immonde,
Garder son âme pure et se sanctifier :
Et tu peux être apôtre en restant chevalier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD, BERNOLINE, LE SIRE DE BEAUFORT, parrain de Bernard, LE SIRE DE DUYN, son oncle, frère de BERNOLINE.

BERNARD.

Mon bel oncle, salut. Vous n'êtes point malade?

DUYN.

Je suis vieux, et c'est tout; encore une accolade.

BERNARD.

Cher parrain, votre tour!

BEAUFORT.

C'est charmant, beau filleul,
Sois brave!

BERNARD.

Comme vous.

BEAUFORT.

Mieux, comme ton aïeul,
Un vaillant, s'il en fut. — Comment te reconnaître?
Ah! ceci me viellit vraiment; je t'ai vu naître,
Je t'ai vu babiller, jouer sur mes genoux;
Maintenant, te voilà plus grand, plus fort que nous.
Mais sais-tu te servir de l'estoc, de la lance?

DUYN.

Il est de trop bon sang pour être sans vaillance;
Il va nous faire honneur; c'est un vrai de Menthon.

RICHARD.

Je l'espère.

BERNOLINE.

Mon fils est timide, dit-on.

BEAUFORT.

Erreur! un descendant du pair de Charlemagne,
D'Olivier.

RICHARD.

Le savoir, maintenant, accompagne
Son courage, il vécut si longtemps à Paris
Qu'il doit, c'est naturel, avoir beaucoup appris.

GERMAIN.

Beaucoup, c'est vrai.

BERNARD.

Ma vie était fort occupée.

DUYN.

A quoi bon tant savoir! qu'on manie une épée
Avec beaucoup d'adresse et c'est assez pour moi.

BERNARD.

Bel oncle, Charlemagne était-il un grand roi?

DUYN.

Un grand roi, s'il en fut, le géant de l'histoire;
Quel batailleur!

BERNARD.

C'est vrai, mais, la chose est notoire,
Ce batailleur était, bel oncle, un homme instruit.
Le collège où je fus quel autre l'a construit?
Oui, c'était un lettré. Dans sa cour bien des maîtres
Florissaient: Alcuin d'abord et d'autres prêtres;
Eginhard et Strabo répandaient le savoir.
Charlemagne a-t-il craint d'avilir son pouvoir
En s'instruisant? Voilà, je pense, un beau modèle.

DUYN.

Vraiment je l'ignorais; ta mémoire est fidèle.
Sois savant, beau neveu, je respecte ton goût.
Mais, comme Charles sois fort, vaillant, avant tout.

BEAUFORT.

Pour les Maures, deviens un jouteur redoutable.

RICHARD.

Tous les parents sont là; prenez place à la table.
Je dois vous demander des avis importants.
Savez-vous que, demain, mon Bernard a vingt ans?
Je suis vieux et j'entends que mon fils se marie.

BERNARD (bas).

Malheur!

BEAUFORT.

Heureux penser! Beau filleul, je parie,
Vous aurez fait le choix. Porte-t-elle un beau nom?

BERNARD.

Beau parrain, pas du tout.

BEAUFORT.

Pas du tout.... mais...

BERNARD.

Non, non.

DUYN.

Vous nous présenterez tôt votre jeune dame.

BERNARD.

Jamais un tel projet n'est entré dans mon âme.

BERNOLINE.

Je pense qu'il dit vrai.

BERNARD.

Mère, du tout au tout.

BEAUFORT.

Beau filleul, obéis, même contre ton goût.
Il le faut.

RICHARD.

Je suis vieux, et, de ma baronnie
Je veux me décharger.

BERNARD.

Vraiment.

RICHARD.

Sans ironie.
Dans un mois, au plus tard, que tout soit terminé·
Il le faut, je le veux.

BERNARD.

Mais, bien examiné,
Est-ce là mon état, chers parents?

GERMAIN.

Eh! sans doute.

BERNARD.

Ne puis-je me tromper et faire fausse route?
Et si Dieu m'appelait à des destins plus grands?
Sauver les égarés, assister les mourants,
Prêtre et légat de Dieu, son remplaçant auguste?

GERMAIN.

Oui, si Dieu l'exigeait, rien ne serait plus juste ;
Rien de plus glorieux.

BERNARD.

Rien ! Soit donc : c'est ainsi !!
Tout à l'heure, le Saint me déclarait ici
Que Dieu voulait, par moi, faire de grandes choses.
Je ne suis rien, c'est vrai, mais, des plus faibles causes,
Dieu tire les plus grands effets, à volonté.
Je connais son désir ; qu'il soit exécuté.
J'y songeais, tout enfant ; Dieu m'a montré la voie.

RICHARD.

Quels propos malheureux dans ce grand jour de joie!
Chasse de ton esprit ces absurdes pensers.
Mais bah ! dans quelques jours ils seront délaissés.

BERNARD.

Mon père, j'ai choisi ; mon choix est immuable.

RICHARD.

Non, Dieu n'est point cruel ; son cœur est tout aima-
Voudrait-il t'arracher au château paternel, [ble.
Unique enfant ?

BERNOLINE.

Non, c'est blasphémer l'Éternel.

RICHARD.

Le dernier des Menthon ! Tu veux tuer ta mère,
La laisser désolée, en sa vieillesse amère,
Pleurer son fils perdu !!

BERNOLINE.

Je t'ai donné le jour ;
Tu me donnes la mort. C'est donc là ton amour ?
Je prîrai, s'il le faut, à tes pieds que j'embrasse :
Ne sois point, malheureux, le dernier de ta race.

BERNARD.

Quand Dieu parle, laissez ces préjugés étroits.
Il m'a dit : « Quitte tout et suis-moi sur la croix. »

BERNOLINE.

Chrétiens, tous nous devons monter notre Calvaire ;
Mais Dieu t'appellerait à cet état sévère ?
Nous quitter pour toujours ? Non, tu n'as pas compris,
Non, cela ne se peut !

BERNARD.

Le ciel est à ce prix.

BERNOLINE.

Quoi ! beau fils, un baron de Menthon moine ou [prêtre ?
Le capuchon pour casque ! eh ! cela peut-il être ?
Dieu ne t'eût pas fait naître en ce rang élevé :
C'est un enfantillage, et Bernard a rêvé.

RICHARD.

Qu'un cadet de maison dépourvu d'héritage
Devienne moine, c'est peut-être un avantage,
Et le roi peut placer une mitre à son front.
Mais notre unique enfant !! c'est me faire un affront !......

BERNOLINE.

Oui, tu seras heureux, et j'en fais la gageure.

RICHARD.

C'est mon droit, ton devoir.

BERNOLINE.

Beau fils, je t'en conjure

BERNARD.

J'obéirai.

BERNOLINE.

Merci.

RICHARD.

Maintenant, qui choisir ?
Dans toute la Savoie et Genève, à loisir,
Recherchons : pas un nom ne dépasse le nôtre.

DUYN.

Pas un seul.

RICHARD.

Oui, je prends à témoin Pierre, apôtre,
Nous pouvons sans rougir parler de nos aïeux.

DUYN.

Nous n'avons qu'à les suivre ; ayons toujours les yeux
Sur eux : ils furent grands.

RICHARD.

Qui choisir, mon épouse ?

BERNOLINE.

Du bonheur de Bernard mon âme est trop jalouse ;
N'est-ce pas à l'époux à choisir à son gré ?

BEAUFORT.

C'est sage, à toi filleul.

BERNARD.

Qui ! moi, je choisirai ?

DUYN.

Celle qui te convient.
(On entend le cor et le bruit de la herse.)

RICHARD.

Serait-ce une méprise ?
Non, tout vient te fêter, agréable surprise.

BERNOLINE.

Et qui donc ?
(Ils vont à la fenêtre.)

RICHARD.

Notre ami, le baron de Miolans.

DUYN.

Ses enfants avec lui : Gothard, l'un des vaillants
Chevaliers de Bourgogne...

BERNOLINE.

Ainsi que Marguerite.
Quelle charmante enfant !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE SIRE DE MIOLANS, GOTHARD, MARGUERITE.

BERNARD.

Combien peu je mérite
L'empressement...

MIOLANS.

Barons, Haute Dame, Bernard,
Je suis heureux de ton retour. Voici Gothard.
Tout petits, vous avez joué souvent ensemble.
Tous, nous te saluons.

BERNOLINE.

Ah ! comme il lui ressemble.
Deux frères ne sont pas plus ressemblants.

RICHARD.

Baron,
Merci d'être venu.

BEAUFORT (montrant Marguerite).

Mais le plus beau fleuron
Pour ta fête, c'est elle : une humble violette ;
Et notre joie à tous en sera plus complète.

BERNARD.

A tous, merci, merci.

RICHARD.

Mon fils revient savant.

GOTHARD.

A quoi bon le savoir en dehors d'un couvent ?
Pour nos mains maniant l'estoc dans les batailles,
Recevant, tour à tour, et donnant des entailles,
La plume est trop légère.

BEAUFORT.

Eh ! voulez-vous savoir,
Baron, pour quel motif, ici, vous pouvez voir
Le conseil de famille ?

MIOLANS.

Oh ! peut-être !...

RICHARD.

A son âge.
Nous voulons pour Bernard un heureux mariage.
Nous cherchons une dame à notre jeune époux.

MIOLANS.

Pouvons-nous arranger les choses entre nous ?

Déjà depuis longtemps, j'en nourris la pensée.
Si mon vœu vous sourit ; voici la fiancée.

RICHARD.

Marguerite !

BERNOLINE.

C'est bien. Mon beau fils, la veux-tu ?
Belle à ravir ; elle est un ange de vertu.
Tu trouves un trésor. Bénis la Providence.

DUYN.

Son nom est des plus beaux ; des biens en abon-
[dance.

BEAUFORT.

Elle est digne de toi.

RICHARD.

La veux-tu ?

BERNARD.

Je ne sais.

RICHARD.

Notre fils, mes Seigneurs, est timide à l'excès ;
Regardez, il rougit plus qu'une bachelette.
Un bonheur sans exemple, allégresse complète !
(A Marguerite.)
Veux-tu Bernard ?

MARGUERITE.

Oui.

BERNOLINE.

Bien !

RICHARD.

Toi, mon fils ?

BERNARD.

Je ne sais.

BEAUFORT.

Le demander deux fois et sans aucun succès !!

BERNOLINE.

Je ne sais ! quoi ! toujours cette parole triste ?

RICHARD.

Marguerite me plaît, aussi vrai que j'existe !
Belle, noble, elle a tout ce qu'il faut pour charmer.
Donne-lui donc ta main ; bien sûr, tu vas l'aimer.
Ma fille !

BERNOLINE.

Cher enfant, n'hésite pas ; sans crainte
Oui, donne-lui ta main. (Il le fait.)

RICHARD.

Que cette douce étreinte
Unisse vos deux cœurs, mes enfants, pour toujours.

MIOLANS.

Dieu bénisse vos saints, vos candides amours,
Dans nos petits enfants nous nous verrons renaître.

DUYN. (A Marguerite.)

Enfant, on t'aimerait même sans te connaître,
Rien qu'à voir tes yeux purs.

BEAUFORT.

Beau filleul, tous mes vœux.

GOTHARD.

A quand cette union ?

RICHARD.

Dans un mois, je le veux.
Eh ! pages, apportez, pour passer à la ronde,
Ma coupe ; qu'on l'emplisse avec la bière blonde,
Et vidons, à pleins bords, nos vins ambrés et doux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PAGES, UN TROUVÈRE, LE FOU.

RICHARD.

Et toi, beau ménestrel, pour fêter ces époux,
N'as-tu pas quelques vers ? dis-nous une romance.
Mon verre à leur santé.

LE MÉNESTREL.

Oyez tous, je commence.

(Il chante.)

Son front est serein, son cœur pur ;
Salut, loz [1] à la fiancée.
Ses yeux sont plus clairs que l'azur,
Et sa voix douce et cadencée,
Est un chant dont l'âme est bercée.
Son front est serein, son cœur pur;
Salut, loz à la fiancée. CHŒUR.

Elle doit faire ton bonheur ;
Salut, loz à la jeune femme.
Guerrier, au chemin de l'honneur,
Défends avec ta bonne lame,
Ton Dieu, ton pays et ta Dame.
Elle doit faire ton bonheur;
Salut, loz à la jeune femme. CHŒUR.

L'admirable et le saint amour,
Salut, loz à la jeune mère.
Veillant et la nuit et le jour
Près d'un berceau ; sur cette terre,
Point d'amour plus fort, plus austère.
L'admirable et le saint amour,
Salut, loz à la jeune mère. CHŒUR.

1. Loz du latin *laus*, louange.

DUYN.

Au chemin de l'honneur il marchera tout droit,
Défendra l'opprimé, soutiendra le bon droit.

LE FOU.

Cousin Bernard, le fou devrait vous faire rire,
Mais le choix est si bon que dois y souscrire.

GOTHARD.

A mon frère, à ma sœur, les plus ardents souhaits.

LE FOU.

Fiancés, tout est beau, tous les deux sont parfaits ;
Une fois mariés, ça change de nature.

RICHARD.

Prophète de malheur.

LE FOU.

Trop réelle peinture.

BERNARD.

Tout à l'heure, en ce lieu, père, le saint m'a dit
De purger nos sommets du Sarrasin maudit,

DUYN.

C'est vrai ; chassons enfin ces hordes sarrasines.

BERNARD.

Et je veux relever les temples en ruines.
Bel oncle, je désire être armé chevalier.
Mes veines ont du sang de messire Olivier,
Le rival de Roland, le pair de Charlemagne.
Dieu m'appelle, je veux, sur la blanche montagne
Combattre pour le Christ, vaillamment, sans effroi.

RICHARD (l'embrassant avec joie.)

Mon fils !

DUYN.

De sa torpeur nous tirerons le roi.
Et nous irons, suivis toujours de la victoire.

BEAUFORT.

De nos grands paladins raconte-nous l'histoire [1].
Ah! Roland, Olivier tombés à Roncevaux,
Où pourrait-on trouver des exemples plus beaux?

LE TROUVÈRE. (Il déclame). [2]

Tous les chrétiens jonchaient déjà la plaine.
Il ne restait en tout que quatre preux ;
Et tous blessés se soutenant à peine,
Luttaient toujours des héros malheureux.
Mais, jusqu'au ciel, s'élève la poussière :
C'est Margonice avec ses gens nombreux.
Il vient frapper Olivier, par derrière,
Et son épieu lui traverse le corps.
« Ah ! vous voici, dit-il parmi les morts.
Charle avait tort de poursuivre sa route. »
Olivier sent qu'il va mourir sans doute.
Prend Hauteclaire, en ses deux poings ardents,
Et d'un seul coup qu'il frappe sur le heaume,
Il a tranché la tête jusqu'aux dents.
« Charle a perdu les preux de son royaume.
Mais toi du moins ne t'en vanteras pas. »
La mort arrive, elle vient de ce pas
Le bras faiblit et le regard s'altère;
Le preux combat comme un lion blessé ;
Il étend dix ou vingt hommes par terre ;
Tout son haubert de sang est traversé.
Il n'en peut plus, mais il va sans relâche,
Nul ne dira qu'Olivier est un lâche ;
Il va tranchant lances et boucliers,
Les pieds, les poings, les épaules, les têtes ;

1. Voyez à la fin du 1er acte.
2. Imité de la chanson de Roland.

Comme l'on voit les sauvages tempêtes
Briser d'un coup vieux chênes et noyers.
Il va toujours, brandissant Hauteclaire,
Disant : Montjoie, avec une voix claire...
(Un temps.)
Il devient pâle, affaissé, tout sanglant.
A son appel accourt enfin Roland.
« Dieu, dit Roland, que ton front est livide !
Nul ne sera vaillant autant que toi.
Oh ! que d'occis ! la mort est trop avide !
La France douce aujourd'hui reste vide :
C'est grande perte à Charles notre roi. »
Et d'Olivier plus grande est la faiblesse,
Il ne voit plus, mais combat sans mollesse.
Il frappe alors sur Roland, son ami,
Sans le vouloir ; son coup brise à demi
Le casque d'or : « Et quoi ! sans qu'on provoque,
Lui dit Roland, frappe-t-on ? — Non, j'invoque
Tous les grands saints pour témoigner ici
Que n'ai voulu te frapper onc. — Merci. »
Lors, Olivier sur la terre se couche,
Bravant encor les païens, fier, farouche ;
A haute voix, fait sa confession,
Demande à Dieu pleine rémission
De ses péchés, puis, il prend sa rapière,
Baise la croix et dit : « Baron saint Pierre,
En saintes fleurs daignez me recevoir.
Las ! je ne puis douce France revoir !
Dieu, bénis-la, puis bénis Charlemagne.
Que le succès, désormais, l'accompagne.
Bénis aussi par-dessus tous Roland. »
Le cœur lui faut et la tête s'affaisse.
Le comte est mort. Alors, d'un ton dolent :
« C'est grand' pitié, vraiment je le confesse,
A dit, Roland ; adieu, frère, Olivier.
Nul, comme toi, ne savait guerroyer.
Puisque tu meurs, avec toi je désire
Les saintes fleurs ; prends-moi, Jésus, doux Sire.

BERNARD.

Au fils de ces païens nous livrerons l'assaut.
Olivier, je te suis sans tarder.

BEAUFORT.

Il le faut.

Rideau.

VARIANTE.

Au lieu du récit le Ménestrel peut chanter ces vers.

Oyez tous, par saint George, oyez bien.
Cy ton dict, chevalier bon chrétien.
Guerroyer doibt toujours sans relâche;
Onc ne doit avoir peur être lâche,
Et s'enfuir au devant du païen,
— Oyez tous, par saint George, oyez bien —
Ni tramer en dessous forfaictures;
En tous lieux doibt courir aventures:
Cy ton dict, chevalier bon chrétien.

***

Faut qu'un pauvre et manant compâtisse;
Le moûtier doibt garder d'injustice,
De la veuve être père et soutien.
— Cy ton dict, chevalier bon chrétien. —
Soit son cœur aussi net que sa lame;
Aimant Dieu, sois fidèle à sa dame:
Oyez tous, par saint George, oyez bien.

Dans ce cas, on changera le vers qui précède le récit:

De nos grands paladins raconte-nous l'histoire

par

De nos grands paladins renouvelons l'histoire.

Et le premier acte finira par ce vers.

BERNARD.

Qu'on m'arme chevalier.

BEAUFORT.

Oui, dans un temps très proche.

DUYN.

Et vous serez un preux ?

BERNARD.

Sans peur et sans reproche ;
De la veuve je veux être père et soutien,
Chevalier sans faiblesse et surtout vrai chrétien.
Les Maures ont pillé notre chère Bourgogne.
Qu'on les force de fuir bien loin, avec vergogne
De nos villes, de nos cimes, de nos vallons,
Du Mont Joux, leur repaire. Allons.

DUYN et BEAUFORT.

C'est bien, allons.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME.

Devant l'ermitage de Talloire. — Un oratoire. — Des bancs.

SCÈNE I.

BERNARD, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mais pourquoi ce silence et ces pleurs dans tes
Un jeune fiancé devrait être joyeux. [yeux ?
A mon tour, je veux bien t'ouvrir mon âme entière :
Je suis heureuse, heureuse, et de toi je suis fière ;
Oui, fière de pouvoir, demain, prendre ton nom.
Mais toi, tu m'as caché quelque secret.

BERNARD.

Moi ? non.

MARGUERITE.

Pourquoi me le cacher, il te brûle la lèvre.
Comment n'as-tu pas vu mon front brûlant de
[fièvre ?
Comment n'as-tu pas vu que mes yeux ont pleuré ?
Si tu savais combien mon cœur est déchiré !

BERNARD.

Oui, j'avais désiré tout une autre carrière...
Mais, c'est fait ; je ne peux revenir en arrière.
Je voulais être à Dieu, mon Père, rien qu'à lui.
Un céleste rayon de sa grâce avait lui
Dans mon cœur. Ne dis point : cet état est austère ;
J'avais choisi le ciel, on m'a donné la terre.
Ton cœur pur comprendra mon désir surhumain.
(Un temps.)
J'irai, puisqu'on le veut, mes deux mains dans ta
Je resterai toujours un chrétien fier et chaste [main.
Et, dans la jeune ardeur d'un cœur enthousiaste,
Je serai le vengeur vaillant, toujours armé,
Pour garder la patrie et sauver l'opprimé.

MARGUERITE.

Je comprends tout, enfin. N'en dis pas davantage.

BERNARD.

Marguerite, merci. — Vois-tu ? c'est l'ermitage.
La paix, combien de cœurs l'ont trouvée, en ce [lieu ?
Tous deux, allons-y voir le saint homme de Dieu.
Sa main distillera sur nous, en abondance,
Les dons du sacrement divin de pénitence.
Va, sans crainte, prier en ce pieux endroit.
Va prier pour tous deux.
(Marguerite sort.)

SCÈNE II.

BERNARD, seul.

Je sens un froid, un froid...
Que me dira le Saint ?... Elle est pieuse et douce !
Je n'en puis plus... ; il faut m'asseoir, sur cette [mousse. (Un temps.)
Dans toute la Savoie, aurais-je trouvé mieux ?
Non ! son cœur est serein comme un ciel radieux.
Demain... c'est donc le jour si beau... que je redoute.
Enchaîné ; pour jamais... Est-ce la bonne route ?...
Mon devoir ? n'ai-je pas entendu, dans mon cœur,
Une voix : De toi-même, ô mon fils, sois vainqueur;
Prends mon joug, et, pour moi, quitte parents, [patrie,
Ta fiancée. Hélas ! mon Dieu, je vous en prie,
Pitié... je ne puis plus ; — je ne puis ; c'est trop [tard.

SCÈNE III.

L'ERMITE, BERNARD.

L'ERMITE.

Trop tard, dis-tu ?

BERNARD.

C'est lui.

L'ERMITE.

Trop tard !... non point, Bernard.
A la voix du Seigneur tu serais infidèle ?
Tremble ! il saura t'atteindre et te séparer d'elle ;
Il saura te punir ; il saura se venger.
Veux-tu n'être pour Dieu, mon fils, qu'un étranger,
Toi, son enfant ? — Lui seul doit être ton partage ;
Je te l'ai dit déjà. Que veux-tu davantage ?
Sans murmure obéis.

BERNARD.

Mais ?

L'ERMITE.

Est-ce un chevalier?
Qu'il veut faire de toi ; le projet singulier.
Sur ces monts, Dieu fera par toi de grandes choses;
C'est sa voix, tu l'entends, résiste, si tu l'oses.
Bernard, au nom de Dieu, je te l'ordonne, pars.

BERNARD.

Quoi, partir seul, et ces dangers de toutes parts,
Et comment avertir ma pauvre fiancée ?
Moi, quitter mes parents ? Non, l'horrible pensée.
Et suis-je libre encore ? en ai-je le pouvoir ?

L'ERMITE.

Tu n'y manqueras pas : Dieu t'appelle ; ce soir,
Pars pour Aoste, et là, Dieu t'indiquera le reste.

BERNARD.

Écoutez...

L'ERMITE.

Adieu ! pars.
(Il montre le ciel et sort.)

SCÈNE IV.

BERNARD.

C'est tout. Rien que ce geste !
Là-haut. — Seigneur, Seigneur que deviendrai-je,
[hélas !

(Il s'assied et pleure.)

Il faut rentrer ; le jour finit. Oh ! je suis las !
Que faire ? que penser ? une sueur mortelle
Me saisit... mais comment lui dire tout... C'est
Fuyons. [elle ;

SCÈNE V.

MARGUERITE, BERNARD.

MARGUERITE.

Tu pars, Bernard, et sans me dire adieu.

BERNARD.

Oui, laisse-moi partir.

MARGUERITE.

Comment ?

BERNARD.

Au nom de Dieu.

MARGUERITE.

Mais qu'as-tu ? pourquoi craindre ?

BERNARD.

Oh ! puissé-je le dire !
Je dois partir, adieu. — Ne vas pas me maudire.

MARGUERITE.

Te maudire... bientôt tu seras mon époux.
Oui, Dieu nous bénissant, tout ira bien chez nous.
Et nous serons unis pour l'existence entière.

BERNARD.

Si Dieu le veut.

MARGUERITE.

Bernard ?

BERNARD.

Écoute ma prière,
Éloigne-toi... demain... (bas) demain... comment?...
[(haut) demain...
Nous nous retrouverons.

MARGUERITE.

Mais qu'as-tu donc ? ta main
Tremble... et je vois tes yeux rougis, remplis de
De pleurs brûlants, qu'as-tu ? [larmes,

BERNARD.

Mais rien... sois sans alarmes.

MARGUERITE

Sans alarmes! C'est moi qui t'ai fait ce chagrin ?

BERNARD.

Erreur, je suis joyeux ! et mon front est serein ;
Ce n'est rien.

MARGUERITE.

Je le vois, tu caches quelque chose.
Partage ton chagrin en m'en disant la cause.

BERNARD.

Je ne puis, (bas) mon Jésus, au secours, au secours !

MARGUERITE.

A demain. Bernard.

BERNARD.

Oui, demain... (bas) c'est pour toujours.

SCÈNE VI.

MARGUERITE.

Tu me fuis, attends donc. Ah ! dans l'ombre, il [s'efface !
Quel éclat dans ses yeux ; combien pâle est sa [face...
Bernard, encore un mot. Reste, reste un instant.
Non, tu ne m'aimes pas. Il s'arrête, il m'entend...
Non pas, il n'entend rien... La pauvre fiancée !
Pourquoi, mon Dieu, pourquoi cette fuite insensée?
Que je souffre ! mon cœur est sans force, abattu...
Et demain ce beau jour... si Dieu le veut, dis-tu.

(Elle Sort.)

SCÈNE VII.

Salle du 1er acte.

RICHARD, BERNOLINE.

RICHARD.

Il faut montrer demain notre munificence.
De plus de vingt barons j'espère la présence.
Ils ne peuvent fêter un choix plus assorti.
Plus d'un père m'aurait envié ce parti.
Sa douceur me ravit, sa voix me rassérène.

BERNOLINE.

Elle sera, pour nous, comme une jeune reine.

RICHARD.

Puissent-ils conserver la paix et l'union.

BERNOLINE.

Ou Dieu règne, il répand sa bénédiction.
Le bonheur les attend.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BERNARD.

BERNARD.

Combien ma joie est grande
De vous revoir. (Bas.) Il faut qu'à présent, je demande
Leur avis.

RICHARD.

Que dis-tu?

BERNARD.

Mon père, ce n'est rien.

BERNOLINE.

Tu n'es pas gai, beau fils, tes yeux, je le vois bien,
Sont rouges. — Quand on a du bonheur à revendre!

BERNARD.

Ce n'est rien. Bah! des pleurs!
(Bas.) Ah! mon cœur va se fendre.
(Haut.) Je pensais, tout à l'heure, à mes beaux jours [passés,
Je songeais aux amis éloignés, trépassés.
Et je disais: hélas! que cette vie est brève!
C'est comme un chant joyeux qui passe, ou comme [un rêve
Qui fuit, quand l'Angélus s'envole dans les cieux.

RICHARD.

Dans notre jeune époux quels pensers sérieux !

BERNARD.

La mort, oui, pensons-y toujours.

RICHARD.

Enfantillage.

BERNARD.

Tout à l'heure, en signant l'acte du mariage,
On parlera de mort. Mais j'ai tort, je le vois.

RICHARD.

De lugubres objets parlons une autre fois.

BERNARD.

Adieu! je vais goûter un repos salutaire.
(Bas.) Les reverrai-je encor? Je ne puis plus me taire.
Mon père?

RICHARD.

Qu'as-tu donc? tu trembles, tu frémis?

BERNARD (bas).

Qu'allais-je révéler? (Haut.) Père, je suis remis.
Ce n'est rien, des frissons. (Bas.) Quel douloureux
Ah! je suis las, bien las. Père, je me retire. [martyre!
Adieu, jusqu'à demain.

RICHARD.

Mon cher enfant, adieu!

BERNARD (s'en allant).

Pour toujours... je ne puis... va, c'est l'ordre de Dieu.

SCÈNE IX.

BERNOLINE, RICHARD.

BERNOLINE.

Que peut avoir Bernard? il frémit, il s'agite.

RICHARD.

Voulait-il une épouse autre que Marguerite ;
Et n'a-t-il pas osé déclarer son dessein?

BERNOLINE.

Qu'il vienne déposer cet ennui dans mon sein.

SCÈNE X.

(La chambrette de Bernard.)

BERNARD.

Malheureux! je me suis laissé donc interdire.
Je n'ai rien révélé. — Si je pouvais le dire,
Mon chagrin en serait allégé de moitié.
Mais pas me plaindre et pas un seul mot de pitié!
Que c'est pénible et dur...mais Dieu même l'ordonne.
A sa volonté sainte, en tout je m'abandonne.
Courage, Dieu le veut; courage, je le dois.
Mais, ai-je bien compris, est-ce bien là sa voix!
L'homme de Dieu pourrait se tromper...
(Un temps) mais mon âme
Me dit: c'est vrai. Le Saint, en paroles de flamme,
N'a fait que répéter ce que mon cœur m'a dit:
Qui n'entend pas la voix du Seigneur soit maudit!
Je le dois, je le veux. O maison paternelle,
Que j'ai vu de beaux jours abrité sous ton aile!
Adieu donc pour toujours, vous, mes vertes forêts,
Coteaux dorés, beau lac aux flots purs, vallons frais;
Adieu, sommets neigeux, et vous surtout, mon père,
Ma mère!... Ah! vous revoir... mais non, j'en
[désespère...
C'est fini... sur-le-champ je vais fuir de ces lieux.

SCÈNE XI.

BERNARD, BERNOLINE.

Mon Bernard, que fais-tu? des larmes dans tes yeux.
Tout tremblant, agité; le pauvre enfant, il souffre.
Dis-moi tout.

BERNARD.

Pouvez-vous me tirer de ce gouffre?

BERNOLINE.

De ce gouffre, dis-tu?

BERNARD (bas).

Malheur! Je divaguai,
Je suis las.

BERNOLINE.

On le voit, Bernard, tu n'es pas gai.
Ne tente pas, en vain, de me donner le change.

BERNARD.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait qui vous paraisse étrange?

BERNOLINE.

A sa mère un enfant cache-t-il son chagrin?
Je saurai bien trouver un baume souverain
Pour te guérir. Mon fils, m'aimes-tu ?

BERNARD.

Si l'on aime
Sa mère ? cent fois plus qu'on ne s'aime soi-même.

BERNOLINE.

Si tu m'aimais, Bernard, comment me fuirais-tu ?

BERNARD.

Mon cœur en est brisé... mais... c'est une vertu
D'obéir.

BERNOLINE.

O pensée affreuse, lâche, folle !
Nous fuir... ai-je entendu ?

BERNARD.

Mère, le temps s'envole.
Je dois partir, c'est tard ; je devrais être loin.

BERNOLINE.

Partir !

BERNARD.

Oui, maintenant. Dieu, de vous, prendra soin.
O beau Sire Jésus ! accourez à mon aide,

Et, divin médecin, appliquez le remède
A son cœur déchiré.

BERNOLINE.

Reste, reste, mon fils.

BERNARD.

Non, c'est Dieu qui le veut. Voyez le crucifix :
Jésus aime Marie, il l'aime et la révère,
Il brise néanmoins son cœur, sur le Calvaire.

BERNOLINE.

Nous quitter… pour longtemps ?

BERNARD.

Ah ! mère, pour toujours.

BERNOLINE.

Pour toujours ? toi ! Bernard, soutien de nos vieux
[jours ?
Bernard, c'est me tuer ; oui, pourrais-je encor vivre
Si tu partais ainsi ? — C'est bien ! tu peux pour-
[suivre ;
Toi-même, dans mon sein, enfonce le poignard !

BERNARD.

Mère, que dites-vous ?

BERNOLINE.

Oui, tu le veux, Bernard.
Faire souffrir ainsi qui t'a donné la vie !
Ah ! si je me voyais traquée et poursuivie
Par un païen… mais toi, mon trésor, mon enfant :
C'est un crime, un grand crime, et Dieu te le défend !

BERNARD.

O ma mère, vivez. Mais la volonté sainte
De Dieu, ne faut-il pas l'exécuter sans plainte ?
C'est Jésus qui m'attend ; il me désire ailleurs.

BERNOLINE.

Marguerite ?

BERNARD.

Elle aura des prétendants meilleurs,
Et pourra choisir mieux. Hélas !... Dieu me réclame,
Seul il aura mon cœur, et jamais une femme ;
Tout entier il le veut, il l'aura tout entier.

BERNOLINE.

Et ta mère mourra. Dieu va te châtier.
Ingrat !! (Un cri de douleur.)

BERNARD.

Je n'attends plus, permettez que je sorte.

BERNOLINE.

Si tu le veux, Bernard, franchis-la cette porte,
Mais avant, sur mon corps glacé tu passeras.

BERNARD.

C'est trop, mon Dieu, c'est trop.

BERNOLINE.

Pitié ! viens, dans mes bras.

BERNARD.

Je vous ai fait souffrir et pleurer, vous ma bonne,
Ma bonne et douce mère. Ah ! pardon !

BERNOLINE.

Je pardonne.

BERNARD.

Merci, merci. Gardez un silence éternel.

BERNOLINE.

Ton secret restera dans mon cœur maternel.
(Elle sort en fermant la porte à clef.)

SCÈNE XII.

BERNARD.

Oui, fuir aurait été d'un cruel et d'un lâche,
Et je me le serais reproché sans relâche.
Puisque je dois rester, soyons gai, j'ai vingt ans.
(Rêvant.)
Arrière le passé !... Mais, qu'est-ce que j'entends ?
Des trompettes, des cors... Voici ma châtelaine
Qui vient ; flots, murmurez, vent, retiens ton haleine.
Le château de Menthon commence à s'éveiller.
Mes pages, à l'instant, viendront pour m'habiller.
(Il prend un bel habit sur un meuble.)
Du velours cramoisi ! quelle coupe parfaite !
C'est brillant, je serai le roi de cette fête ?
Tous mes rêves d'antan, il les faut oublier
Et le moine se change en vaillant chevalier.
Espérons un bonheur parfait, que rien n'altère,
Et nous aurons ainsi le Paradis sur terre.

(Au dehors.) LE MÉNESTREL. (Il prélude et chante, comme au premier acte.)

Son front est serein, son cœur pur ;
Salut, loz à la fiancée.
Ses yeux sont plus clairs que l'azur,
Et sa voix douce et cadencée
Est un chant dont l'âme est bercée :
Son front est serein, son cœur pur ;
Salut, loz à la fiancée.

RICHARD. (Au dehors.)

Il faut le réveiller. Choisis, dans tes chansons,
Des airs purs et charmeurs.

LE MÉNESTREL.

Maître, mes plus doux sons :
Un rondeau frais exquis ; une pure merveille.
J'entends du bruit.

RICHARD.

C'est vrai, je crois qu'il se réveille.

LE MÉNESTREL.

L'Aurore a paru dans les cieux ;
C'est la douce Aurore aux beaux yeux,
Aux doigts de rose, au front timide ;
De ses perles tout est humide.
Beau chevalier, soyez joyeux.

Le soleil brille radieux.
Chantez, oiseaux mélodieux.
Pour la fête tout coïncide,
L'Aurore a paru.

Ils sont jeunes et gracieux.
Dans leur cœur, loin des envieux,
La joie, oiseau divin, réside,
A cette fête, elle préside
En chantant, mieux que moi, bien mieux :
L'Aurore a paru.

BERNARD.

En vain j'ai voulu fuir ; pouvais-je davantage ?
Mon Jésus, je voulais vous aimer sans partage.

UNE VOIX.

Bernard, Bernard, Bernard entends ce que je dis :
Dieu t'appelle. Courage et vois le paradis
Qui t'attend ; mais il faut tout quitter, en ce monde.

BERNARD.

Qui donc m'appelle ainsi ?... moi, néant, boue im-
[monde ?...
Fais connaître, Seigneur, ce que tu veux de moi.
Parle, et, sans hésiter, j'obéis à ta loi. (A genoux.)
Qui donc es-tu ?

UNE VOIX.

Silence, et marche où Dieu t'appelle.

BERNARD.

Oui, je le veux, Seigneur ; je ne suis point rebelle.
C'est ta voix ; je le sais maintenant, tu me veux.
Adieu, bonheur, adieu, plaisirs ! A toi, mes vœux !!

(A la fenêtre.)

Mais comment fuir ? là-bas est un profond abîme.
De ce saut périlleux je serais la victime ;
C'est me tuer.

LA VOIX.

Ton Dieu saura te protéger.

BERNARD.

Mon bon ange, en vos mains, gardez-moi du danger.

(Il écrit quelques lignes et pose la lettre en évidence.)
(Chant du Ménestrel, comme plus haut : L'aurore... 1er couplet.)

BERNARD.

Je puis fuir, à travers ces monts, sans qu'on soup-
[çonne
Mon projet, hâtons-nous, déjà l'Angélus sonne ;
Je ne puis plus attendre ; à la garde de Dieu.
Pour Dieu je quitte tout. Oui, pour jamais, adieu !

(Il s'agenouille, se signe et s'élance par la fenêtre.)

Rideau.

TROISIÈME ACTE.

Devant la chambre de S. Bernard.

SCÈNE I.

LE MÉNESTREL, LE FOU.

LE MÉNESTREL.

On se morfond ici.

LE FOU.

Courage, recommence.

LE MÉNESTREL.

C'est en vain ; j'ai chanté ma plus belle romance,
Un rondeau...

LE FOU.

Sans valeur ! (Il rit aux éclats.)

LE MÉNESTREL.

Plein de vers délicats,
Fait pour lui tout exprès, et... pas le moindre cas !

LE FOU.

Réveille-toi, cousin.

LE MÉNESTREL.

Mais si quelque sorcière
Nous l'avait endormi pour une année entière !
Hier, j'ai vu planer une noire vapeur
Sur le château...

LE FOU.

Vraiment ?

LE MÉNESTREL.

Vers sa chambre...

LE FOU.

J'ai peur...

LE MÉNESTREL.

Combien furent plongés dans cette léthargie !

LE FOU.

Qui nous préserverait, hélas ! de la magie ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD.

RICHARD.

Mon beau fils, lève-toi ; regarde, il est grand jour ;
Bientôt nos invités vont entrer dans la cour !
La chapelle est parée. Eh ! c'est trop de paresse !
La clef qu'on me l'apporte aussitôt ; qu'on s'em-
[presse.

(On apporte la clef.)

Hélas ! beau sire Dieu, qu'est-il donc arrivé ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS. Domestiques.

(On ouvre la porte.)

RICHARD.

Il n'est pas là... malheur ! Eh ! quoi ! s'est-il sauvé?

LE MÉNESTREL.

Sauvé ! mais comment donc ?

RICHARD.

Parti ! non, plus de doute !

LE MÉNESTREL.

La porte était fermée à clef. Par quelle route... ?

RICHARD.

La fenêtre est ouverte.

LE FOU.

Au pied est un rocher,
Un précipice affreux.

RICHARD.

Qu'on coure le chercher,
Envoyez tous mes gens.
(Les domestiques sortent.)
C'est par cette fenêtre.
Voit-on du sang là-bas ?

LE MÉNESTREL.

Je n'en puis reconnaître
La moindre trace.

RICHARD.

Dieu ! Voyez-vous des lambeaux
De son corps déchiré ? là, volent des corbeaux...

LE MÉNESTREL.

Je ne vois rien, non rien.
(Les domestiques arrivent.)

RICHARD.

Courez à perdre haleine
Et fouillez les forêts ; fouillez le lac, la plaine.
Voici de l'or : la bourse appartient à celui
Qui trouvera mon fils. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

RICHARD, GERMAIN.

GERMAIN.

Pauvre père !

RICHARD.

Il a fui !
Ne vois-tu rien, là-bas ?

GERMAIN.

Non, rien.

RICHARD.

Vers la colline ?

GERMAIN.

Rien, rien.

RICHARD.

Mais l'on entend...

GERMAIN.

C'est la voix cristalline

Du lac.

RICHARD.

De l'air ! de l'air ! quel chagrin étouffant ! !
Cher Bernard, mon enfant ! mon Bernard, mon [enfant ! !
Ah ! s'ils le découvraient !

(Un temps.)

Je n'ose me promettre
Ce bonheur. C'en est trop ! !

GERMAIN.

Regardez, une lettre

RICHARD.

De Bernard ?

GERMAIN.

Oui.

RICHARD.

Lisez.

GERMAIN.

« Ne me recherchez pas ;
« Onc ne découvriez où je porte mes pas.
« Là, nul ne connaîtra mon nom ni ma naissance.
« A l'appel de Jésus je dois obéissance ;
« Je quitte tout pour lui : gloire, plaisirs, bonheur,
« Et je serai, bientôt un prêtre du Seigneur.

« Dieu le veult, Dieu le veult ; je pars, puisqu'il [l'exige.
« Au revoir, mais là-haut. Pardon, je vous afflige,
« Mais je le dois. « Bernard. »

RICHARD.

Parti ! quel coup mortel ! !
Quand, la première fois, tu graviras l'autel
Alors, oublieras-tu ta pauvre mère morte ?

SCÈNE V.

La scène change. — La grande salle du 1er acte.

BERNOLINE, MARGUERITE, MIOLANS, GOTHARD, BEAUFORT, DUYN ET D'AUTRES SEIGNEURS.

(Plusieurs valets traversent la scène et sortent.)

UN VALET (à Bernoline.)

Le baron nous l'enjoint, permettez que l'on sorte.

BERNOLINE.

Qu'est-ce donc ? Marguerite, embrasse-moi d'abord.
Sur mon cœur maternel, je te presse bien fort.

MARGUERITE.

Ma mère, le doux nom !

BERNOLINE.

Ce voile blanc qui tombe
A terre, ce collier d'or pâle, cette croix :
Tout vous sied à ravir, chère fille.

MARGUERITE.

Je crois,
A votre amour.

MIOLANS.

Pour tous, c'est la même allégresse ;

De son côté, Bernard a toute ma tendresse :
Ce sera mon enfant aimé.
(A Gothard.) Ton bon frère.

GOTHARD.

Oui.

BERNOLINE.

Mais pourquoi mon enfant tarde-t-il aujourd'hui?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD,

MIOLANS.

Mes vœux, tous mes souhaits pour notre belle fête.

RICHARD.

Hélas !

BERNOLINE.

L'expression, pour ce jour, n'est pas faite.

RICHARD.

Je la redis, hélas!

BERNOLINE.

Qu'on l'emploie à foison
Demain; mais aujourd'hui, c'est bien hors de saison.

MARGUERITE.

Je puis vous saluer enfin du nom de père ;
Vous le serez vraiment à mon égard ; j'espère
Vous aimer comme tel.

RICHARD.

Ah ! malheureux !

BERNOLINE.

Encor !
Dans ce jour sans nuage, au ciel d'azur et d'or.

MIOLANS.

Pouvez-vous regretter, baron, ce mariage ?
Notre sang fut toujours pur de tout alliage.

GHOTARD.

Toujours très fier, toujours très noble et toujours
[grand.

MIOLANS.

Et jamais on n'a vu Menthon qu'au premier rang.

RICHARD (bas).

Ah ! comment annoncer la nouvelle pénible ?
(Haut.)
Pauvre mère !

BERNOLINE.

Pourquoi ?

RICHARD.

Que lit-on dans la Bible
Du patriarche Job ?

BERNOLINE.

Il était le premier
De son peuple, on le voit plus tard sur un fumier.

RICHARD.

Il avait des trésors et des troupeaux sans nombre;
Mais Satan est jaloux ; il le guette, dans l'ombre...

MARGUERITE.

Et l'éprouve. Un pasteur accourt : « Tout est perdu;
Sur vos troupeaux le feu du ciel est descendu...
(Un temps.)

RICHARD.

Et Job avait aussi dix enfants pleins de charmes;
Il était sous le coup des premières alarmes,

On accourt : « Vos enfants se récréaient entre eux,
Dans leur maison ; soudain s'élève un vent affreux,
Le toit tombe : ils sont morts, seul j'ai fui de l'en-
Que dit Job ? [ceinte.

BERNOLINE.

Du Seigneur c'est la volonté sainte ;
Seigneur, tu me reprends ce que tu m'as prêté ;
Que ton nom soit béni pendant l'éternité.
Mais pourquoi ces discours ?

RICHARD.

Le Seigneur peut reprendre
Ce qu'il avait prêté.

BERNOLINE.

Mais que pourrions-nous rendre ?

RICHARD.

Eh ! bien ! Bernard ?

BERNOLINE.

Eh ! quoi Bernard, mon fils ?

RICHARD.

Ton fils
Courage, jetez-vous au pied du Crucifix.
Une mère a perdu bien plus que Job encore ;
Son fils, mais à la fois, son Seigneur qu'elle adore.

BERNOLINE.

Bernard ! mon pauvre enfant !

RICHARD.

Parti !

BERNOLINE.

Parti !

MARGUERITE.

Pourquoi ?

BERNOLINE.

Courons, volons...

RICHARD.

Trop tard.

MARGUERITE.

Il ne veut pas ma foi !

BERNOLINE.

Mon enfant, mon enfant, mon seul enfant ! !

RICHARD.

Courage.

MARGUERITE.

Tu me quittes ainsi, Bernard.
Non, quel outrage ! !
Et tu pars sans regret, avec un ris moqueur.
Je pleure !

RICHARD.

Son départ nous brise aussi le cœur.

BERNOLINE.

Mon Dieu, Bernard a fui.

RICHARD.

L'aube venait de naître.
Notre enfant a pour fuir, dû franchir sa fenêtre.
La porte était fermée ; il n'est donc point sorti
Par cette issue.

MARGUERITE.

Hélas ! mon fiancé parti !
Non, cela ne se peut.

BERNOLINE.

Mon âme en est brisée.

MIOLANS.

Et de tous ces seigneurs je serai la risée ?

GOTHARD.

Bafouer notre nom, et dédaigner ma sœur ?

RICHARD.

Épargnez mon chagrin.

GOTHARD.

Crime plein de noirceur.

RICHARD.

Ce coup vous est sensible, et pour nous, il nous tue.

MIOLANS.

A pallier ses torts, en vain l'on s'évertue ;
C'est par votre ordre exprès que Bernard est parti.

RICHARD.

Mon ordre ? calomnie !

MIOLANS.

Et j'en aurais menti ?
Ajouter cet affront plus sanglant après l'autre !
Nous allons t'en punir, et, par saint Pierre, apôtre,
Je le jure.

BEAUFORT.

Oh ! c'est noble : un vieillard affligé ;
C'est digne !

RICHARD.

Je mourrai donc sans être vengé.

DUYN.

Nous verserons pour vous tout le sang de nos veines.

BEAUFORT.

Votre front est trop haut pour leurs insultes vaines.

MARGUERITE.

Je comprends tout : hier il sanglotait tout bas.

MIOLANS.

Oui, tu seras vengée : aux combats…

GOTHARD.

Aux combats !

MARGUERITE.

Père, pardonnez-leur par vos pieds que j'embrasse.

MIOLANS.

Quoi ! le pardon ? jamais ! J'effacerai la trace
De ce manoir ; pour moi j'en sors le front très haut,
Car la honte est à vous.

DUYN.

Guerre à mort ; il le faut.

GOTHARD.

Je vous laisse le soin de brûler leur demeure ;
Je vais chercher Bernard. Je le jure ; qu'il meure
De ma main, ce félon, ce traître à son serment.
Oui, je le trouverai ; sans trembler nullement,
Serait-il à l'autel, il faut que Bernard tombe ;
C'est mon devoir.

MIOLANS.

Très bien, pars aussitôt ; la tombe
Pour lui ! Pas de pardon ; c'est un devoir sacré.

GOTHARD.

Tout sera fait.

MARGUERITE,

Gothard ! Gothard !

GOTHARD.

Je l'ai juré.

SCÈNE VII.

(A Aoste. Un jardin devant une maison, près de l'église. Hautes montagnes. Des tours, des remparts.)

BERNARD (un bâton à la main ; il est tout convert de poussière.)

Quelle ville superbe avec ses tours antiques,
Des murs romains ! voici l'église aux noirs portiques
Et là-haut, les glaciers étincelants ; c'est beau !
Aoste, tu deviendras, peut-être, mon tombeau.
Notre doux Sire Dieu me guide et me protège.

(Un temps. Il montre la montagne.)

C'est peut-être le mont sombre et couvert de neige
Du Mont Joux.

SCÈNE VIII.

BERNARD. L'ARCHIDIACRE, vieillard à cheveux blancs.

L'ARCHIDIACRE.

Vous venez de bien loin, semble-t-il ?

BERNARD.

De bien loin ; j'ai couru, j'ai bravé maint péril,
A travers les rochers effrayants, et la glace
Et la neige profonde.

L'ARCHIDIACRE.

A ce banc, prenez place.
Vous allez, à l'instant, partager mon repas.

BERNARD.

Merci, je suis à jeun, je ne refuse pas.
Bon vieillard, près de vous, je cherche une retraite:
« Pars pour Aoste, m'a dit Dieu ; là, ta place est [prête ;

Va sauver les pécheurs, assister les mourants ;
Quitte pour moi : plaisirs, patrie, amis, parents.
J'ai fui ma fiancée, au matin de la noce,
Et j'aspire à l'honneur divin du sacerdoce.

L'ARCHIDIACRE.

Honneur à vous.

BERNARD.

Je suis l'unique rejeton
De ma race, le fils du Seigneur de Menthon ;
Je me nomme Bernard.

L'ARCHIDIACRE.

Mon enfant ! quelle joie !
Voici le doigt de Dieu ; Dieu lui-même t'envoie ;
Par ta mère, je suis ton parent. Désormais
Sois mon fils.

BERNARD.

Mais taisez mon nom. (Ils s'embrassent.)

L'ARCHIDIACRE.

Je m'y soumets ;
Ton nom ne sortira jamais de cette bouche,
Jamais.

BERNARD.

Merci, merci.

L'ARCHIDIACRE.

Mais tu n'auras, pour couche,
Qu'un pauvre lit bien dur ; qu'un pain dur et bien
A tes repas — non, rien des aises du manoir. [noir,
Ici, la pauvreté, la chasteté sévère,
L'obéissance aveugle : en un mot, le Calvaire.

BERNARD.

Beau Sire Dieu le veult ; j'obéis à sa voix.
Désormais, je n'ai plus d'autre amour que la croix.

SCÈNE IX.

(Elle représente la prairie devant l'ermitage, comme au deuxième acte.)

MARGUERITE (seule).

Les prés sont verts ; toujours riante est la prairie.
C'était ici, le soir — ô triste rêverie !
C'est ici que je vins la veille de ce jour.
Et maintenant, c'est fait... parti, mais sans retour !
Oh ! pourquoi m'infliger ce douloureux martyre...
S'il voulait fuir ainsi pourquoi ne pas le dire?
C'est là qu'on s'asseyait pour causer doucement..
Rêves d'or, rêves d'or au sombre dénoûment !
A cette place-là, le cœur plein de tristesse,
L'œil hagard, il parlait sans suite, avec rudesse,
Oh ! si j'avais compris, arraché cet aveu ! —
(Un temps.)
On combat maintenant, par le fer et le feu,
Et la noble maison où j'étais attendue,
A mon père vainqueur sera bientôt rendue :
Richard ne peut lutter contre tant d'assaillants,
(Un temps.)
Pourtant ils étaient bons, nobles, féaux, vaillants ;
Ils m'aimaient... Ne pouvoir empêcher leur ruine.
(Un temps.)
L'orage va venir, car voici qu'il bruine ;
Rentrons... l'ermite !!

SCÈNE X.

MARGUERITE, L'ERMITE.

L'ERMITE.

Moi ! Tu te plains sans raison ;
Bernard a dû te fuir et quitter sa maison ;
C'est Dieu qui l'appelait. N'en est-il pas le Maître ?
Dieu l'exigeait, ma fille, il devait se soumettre.
Toi, de même, offre-lui ton cœur bien résigné.

MARGUERITE.

Mon cœur! si vous saviez combien il a saigné.

L'ERMITE.

Du Sauveur expirant, contemple le supplice.
Et vide comme lui le fiel de ton calice.

MARGUERITE.

Mais me quitter ainsi!

L'ERMITE.

N'était-ce pas pour Dieu?

MARGUERITE.

Mon père! sans un mot, sans un dernier adieu!

L'ERMITE.

Il te quitte chétive et faible créature,
Pour être au Souverain-Maître de la nature;
Les plaisirs d'ici-bas, ma fille, que sont-ils
Près de l'amour divin? ils sont nuls, ils sont vils;
En te préférant Dieu, t'aurait-il fait injure?

(Un temps.)

En fuyant loin de toi Bernard n'est point parjure.
La basse volupté, vent pestilentiel,
Brûlait tout de ses feux; mais Jésus vint du ciel;
Fils de la Vierge, époux des âmes virginales,
Il venait abolir d'infâmes saturnales;
Il portait, dans ses bras, le lis de pureté,
Et dans ce monde impur, ignoble, il l'a planté;
Et cette fleur répand comme un parfum céleste.
Qui l'aime a, pour monter vers Dieu, le cœur plus [leste
Oui, ton cœur noble et pur, ton cœur doit concevoir
Que Bernard a bien fait.

MARGUERITE.

Oui, c'était son devoir.

L'Ermite.

Et que sont tous les biens que notre terre envie?
Un jouet dont une âme enfantine est ravie,
Et dont rit l'homme fait! Serais-tu cette enfant!??
Mais la mort vient soudain de son pied triomphant
Frapper, l'attendait-on? frapper à notre porte,
Et, sans les biens menteurs et d'un jour, nous
[emporte.
A quoi bon s'attacher à ces biens nuls et faux?
Ceux qu'attend le chrétien, éternels, sans défauts,
Seuls peuvent contenter notre âme insatiable.
Pour eux seuls elle est faite. Ah! le sort pitoyable
De chercher le bonheur, la paix, dans le péché.

Marguerite.

Le bonheur d'ici-bas je l'ai trop recherché.
Je comprends maintenant, mon âme est satisfaite.

L'Ermite (montrant le ciel).

Vous vous retrouverez dans l'éternelle fête.

SCÈNE XI.

Au Château de Menthon.

RICHARD, BEAUFORT, DUYN.

Richard.

Hélas! aucun de nous ne sortira vivant.
C'est fini.

Beaufort.

Pourquoi donc? En avant.

Duyn.

En avant.

Richard.

Ils viennent à l'assaut: tout est perdu.

DUYN.

Courage ;
Les murs sont hauts, nos cœurs sont fiers et pleins
[de rage.
Miolans peut nous briser mais non courber nos fronts,
Et c'est, l'estoc au poing, que, tous, nous tomberons;
En avant, combattons.

RICHARD.

C'est en vain, le mur cède.
Que diraient nos aïeux, oui, ce penser m'obsède :
Nous, vaincus, sans honneur!!

BEAUFORT.

Nous avons bien lutté.

DUYN.

Notre honneur est intact; non, point de lâcheté.
(Aux soldats.)
Des pierres... apportez aussi la poix bouillante.
Qu'ils viennent à l'assaut !

RICHARD.

Ah ! quelle âme vaillante!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BERNOLINE.

RICHARD.

Dieu seul peut nous sauver.

BERNOLINE.

C'en est donc fait de nous ?

RICHARD.

Qui sait! nous combattrons, jetez-vous à genoux.
(Le Sire de Duyn tombe frappé d'une flèche; on s'empresse autour de lui.)

BERNOLINE.

Mon frère! Il est atteint ; mon cher frère !

RICHARD.

Il se pâme.

DUYN.

Laissez-moi, combattez... (Un temps.)
Seigneur, prenez mon âme.
J'ai fait tout mon devoir et j'ai bien combattu.

BERNOLINE.

Mon frère.

DUYN.

Laissez-moi mourir en paix.

BERNOLINE.

Veux-tu
Que j'arrache la flèche ? ô Dieu, l'horrible plaie !

DUYN.

Non, laissez ; ce n'est pas la douleur qui m'effraie.
Ma sœur, je suis atteint au cœur, et c'est fini.
Jésus, beau sire Dieu, de tout soyez béni.
Je crois en vous, j'espère en vous et je vous aime.
Je pardonne à Miolans, pardonnez-moi de même.
Adieu ! ! Richard !... ma sœur, venez fermer mes
[yeux.

(Il pousse un soupir profond et meurt ; on recouvre son corps et, détachant une croix de la paroi, on la lui met entre les mains. Bernoline le baise au front en pleurant.)

BEAUFORT.

Il est mort noblement, comme tous ses aïeux.

BERNOLINE.

Mon frère ?... si vaillant !!

RICHARD.

On enfonce la porte ;
Ils sont là.

SCÈNE XIII.

MIOLANS. (Ses soldats achèvent de briser la porte et entrent.)

MIOLANS.

Que pas un de vos hommes ne sorte.
Sinon vous êtes morts. Rendez-vous, à l'instant.

BEAUFORT.

Jamais ! tant qu'on aura même un seul combattant.

MIOLANS.

Quatre ou cinq contre cent ! non point : rendez vos
[armes.

BEAUFORT.

La mort nous lutterons.

BERNOLINE.

Je n'aurai pas de larmes ;
Oui, luttez en héros.

MIOLANS.

Comment je souillerai
Mes armes, moi qui suis chevalier ? Oui, c'est vrai,
Je vous déteste, mais pas de lutte impossible.

RICHARD et BEAUFORT.
(Après un silence ils brisent leurs épées.)

Nos armes les voici.

MIOLANS.

Cet affront t' est sensible !
J'en suis heureux, Richard ; te voilà prisonnier.

RICHARD.

Oh ! douleur ! que ce jour soit pour moi le dernier;
Hâte-toi.

MIOLANS.

J'ai vengé cette cruelle injure.

RICHARD.

J'en étais innocent, tout à fait ; je le jure.

MIOLANS.

Innocent ! vante-toi !... sors du château ; ce soir,
Sur ses murs renversés et fumants, viens t'asseoir.

RICHARD.

Fais-moi mourir avant ; cette grâce suprême,
Ne la refuse pas.

MIOLANS.

Non, tu ferais de même.
Non je savourerai tes larmes et ton deuil ;
Tu le verras tomber, ce château; sur le seuil,
Tu mourras de chagrin.

RICHARD.

Ah ! crois-tu que je tremble ?
Une épée !... ai-je peur ? Mesurons-nous ensemble
(Il arrache une épée à un soldat.)

MIOLANS.

Toi, vieillard !

RICHARD.

Oui, je n'ai qu'un lointain souvenir
Du temps où j'étais fort, mais Dieu peut te punir.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE en habit de deuil.

MARGUERITE.

Terminez ce combat.

MIOLANS.

Fille, ta place est-elle
En ces lieux ?

MARGUERITE.

Laissez donc cette haine mortelle.
Bernard a dû partir ; je lui pardonne tout.

MIOLANS.

Enfant, retire-toi.

MARGUERITE.

Je resterai debout
Entre les combattants. Me serais-je trompée ?
Non, vous ne m'aimez pas.

MIOLANS.

Comment ?

MARGUERITE.

Loin, cette épée !

RICHARD (la jetant.)

Marguerite, pour toi. Je pleurerai souvent
De ne pouvoir, hélas ! te nommer mon enfant.

MARGUERITE.

Oh ! donnez-moi ce nom si doux, car je vous aime.
(A son père.)
Père, serez-vous seul à n'agir point de même?
Mon père, le pardon.

MIOLANS.

Pardonner ! que dis-tu ?
Non, ce serait un crime au lieu d'une vertu.
Ils ont voulu flétrir mon nom pur et sans tache,
T'assassiner. Varlets, saisissez votre hache ;
Abattez tout, brûlez tout ; Allez de ce pas.

MARGUERITE.

Pardon, pardon ! mon père ! ah ! ne m'achevez pas.
Les parents de Bernard !... ceci brise l'âme.
M'aimez-vous ?

MIOLANS.

Marguerite ?

MARGUERITE.

Eh ! bien, donc je réclame
Le pardon, bien entier, c'est par le nom si cher
De ma mère défunte. Oui, rejetez ce fer,
Pardonnez.

MIOLANS.

Le pardon ? de rage je frissonne...

MARGUERITE.

Pitié !

MIOLANS. (Il hésite et, enfin, jette son épée.)

Pour toi.

MARGUERITE.

Merci, mais n'acceptez personne :
C'est pour l'amour de Dieu qui nous pardonne [aussi.

MIOLANS.

Je pardonne pour Dieu, pour toi.
(Aux enfants de Bernard.) Restez ici,
Ne craignez rien.

MARGUERITE.

Mon père, encore une demande.
On ne peut raisonner quand le Seigneur commande;
Dieu dit à Bernard : Fuis le monde ; il l'a quitté :
Au lieu de ses honneurs, choisis l'obscurité ;
Il l'a fait : abandonne et plaisirs et richesses ;
Laisse le mariage et ses chastes tendresses ;
Il obéit, il part ; pour ce monde il est mort :
Que le sort de Bernard devienne aussi mon sort ;
De Jésus seul, j'attends l'anneau des fiançailles.

MIOLANS.

Quoi ! pourrais-je souffrir, hélas ! que tu t'en ailles ?

MARGUERITE.

Bernard fut mon premier et mon dernier amour.

MIOLANS.

Non, ce chagrin cruel va te fuir à son tour.

MARGUERITE.

Je n'en épouserai, père, jamais un autre.
Par Jésus et par vous, baron Saint Pierre apôtre,
Je le jure, jamais.

MIOLANS.

Tout quitter à vingt ans ?

MARGUERITE.

Je veux offrir à Dieu ma vie en son printemps.
Désormais le ciel seul, et plus rien pour la terre !
Ne me détournez pas de ce projet austère.
Ce qu'il a fait, je veux le faire et le ferai ;
Il me laisse pour Dieu ; pour Dieu je l'oublierai.
Je ne veux comme lui qu'un seul but à ma vie :
Aimer Dieu ; ce bonheur, seul vrai, me fait envie.
Dieu le veut, je pars.

MIOLANS.

Ciel ! Il est le Maître. Adieu. (Il l'embrasse.)

MARGUERITE.

Nous nous retrouverons dans le palais de Dieu.
Avant de vous quitter, encore deux prières :
Cessez à tout jamais ces luttes meurtrières,
Oubliez le passé.

(Elle s'adresse à Richard et à Bernoline.)

Vous, mes parents chéris,
Bénissez cet enfant que le Seigneur a pris,
Et puis bénissez-moi.

(Elle se met à genoux.)

RICHARD et BERNOLINE.

Sois bénie, ô ma fille.

MIOLANS.

Nous ne formerons plus qu'une seule famille.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME.

Le Mont Joux. Un bâtiment en ruines ayant encore quelques parties debout. — Devant l'entrée principale une statue de Jupiter ; à côté, un grossier autel de pierre, des brigands sarrasins sont couchés près d'un rocher et boivent.

PROCUS, leur chef.

SCÈNE I.

UN BRIGAND (Il chante ou récite.)

C'est du pétillant vin nouveau,
Du muscat ; quelle bonne aubaine.
Hourra ! comme il monte au cerveau,
C'est du pétillant vin nouveau.
Oh! j'en voudrais un grand caveau,
Buvez, il en vaut bien la peine ;
C'est du pétillant vin nouveau,
Du muscat ; quelle bonne aubaine.

C'est du muscat ; il faut verser.
Nous l'avons sauvé du naufrage,
Car par mer il devait passer.
C'est du muscat ; il faut verser.
Ne pas boire, triste penser !
Il est à l'abri de l'orage.
C'est du muscat ; il faut verser.
Nous l'avons sauvé du naufrage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; arrive un autre SARRASIN.

LE SARRASIN.

Ce sont des pèlerins ; ils seront bientôt là.

PROCUS.

Des pèlerins ! fi donc ! Je n'aime pas cela.
Ils n'ont, pas tous encor, qu'une maigre escarcelle.

Par Mahomet, qu'en faire ? et si leur sang ruisselle
Aux pieds de Jupiter, que m'importe après tout ?
L'or qui brûle les doigts est plutôt de mon goût.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS. UN ÉTRANGER.

UN SARRASIN.

Un étranger, tout seul.

PROCUS.

Approche. Je t'invite
A livrer ton argent, en entier et bien vite,
Ou gare à toi.

L'ÉTRANGER.

Je suis, en effet, étranger.
Ma bourse est trop légère ; à quoi bon m'égorger ?
J'arrive d'assez loin, pour vivre en compagnie
Avec vous.

PROCUS.

Avec nous ?

L'ÉTRANGER.

Sans crainte, je renie
Mon pays et mon Dieu.

PROCUS.

Quoi, vous, adolescent ?

L'ÉTRANGER.

Viendrais-je dans ce lieu si j'étais innocent ?
Je me vois poursuivi pour certain petit crime...
Car notre roi devient belliqueux et réprime
Les bons tours ; j'ai voulu retrouver des amis.

PROCUS.

Tous l'admettent ?

TOUS.

Oui, tous.

PROCUS.

Soit donc ; on est admis.
Va te cacher là-haut, derrière cette roche
Et dis-nous le moment où la troupe s'approche.
Va gagner ton pain à la sueur de ton front.

UN BRIGAND.

Prends ce verre. Tu dois siffler quand ils viendront
(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, moins l'étranger et un brigand.

PROCUS.

Cachez-vous là ; vous là ; que pas un ne soit lâche !
Ne bougez pas ; il faut accomplir notre tâche.
D'un mois nous n'avons plus versé de sang humain.
(Un coup de sifflet.)
Ils viennent. (Tous se cachent.)

SCÈNE V.

GERMAIN, UN PÈLERIN. D'autres pèlerins arrivent ensuite.

LE PÈLERIN.

N'avez-vous pas entendu, Germain,
Ce coup de sifflet ?

GERMAIN.

Oui, mais je ne vois personne.

LE PÈLERIN

Ils se cachent peut-être!

GERMAIN

Ami, je le soupçonne,
Mais nous sommes nombreux ; allons, sans coup [férir.

LE PÈLERIN.

Sur ce sommet désert on risque de périr ;
Il eût été bien mieux de prendre une autre route.

GERMAIN.

Pour parvenir à Rome on peut passer sans doute
Par d'autres lieux; ce mont est le plus court chemin.

LE PÈLERIN.

Mais quels dangers !

GERMAIN.

Voici, tout près, le sol romain
Et là, plus de périls. J'avais toujours l'idée
De voir ce col ; enfin la chose est décidée ;
Je viens, car j'y comptais retrouver mon Bernard.
Je ne l'ai découvert nulle part.

LE PÈLERIN.

Nulle part !

GERMAIN.

Il désirait purger cette montagne sombre
De son culte hideux, de ses crimes sans nombre…
Je ne l'ai plus revu depuis qu'il est parti !
Oh ! peut-être il est là dans ce lac, englouti…

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PROCUS, BRIGANDS.

GERMAIN.

Ah ! comment échapper !

LE PÈLERIN.

La chose est impossible.

PROCUS.

Prenez-les.

GERMAIN.

Je ne suis qu'un pèlerin paisible.

PROCUS.

Lequel choisir ? la mort attend l'un de vous deux.
Êtes-vous décidés ?

GERMAIN.

Le visage hideux !

LE PÈLERIN.

Pauvre mère, ton fils va mourir... Ah ! ma femme,
Mes enfants !

GERMAIN.

Je suis seul, sans parents ; je réclame
La mort ; j'en ai le droit.

LE PÈLERIN.

Non, vous sacrifier
Vous, prêtre !

GERMAIN.

Eh ! bien, de Dieu je suis le chevalier.
Sans peur je dois mourir.

LE PÈLERIN (à Procus.)

Pitié !

PROCUS.

Tu crois ! Vos bourses.
De l'or ! pour quelque temps nous avons des res-
[sources.
Garrottez-le — c'est mieux que je n'avais compté.
Vous autres, vous pouvez partir en liberté.
Pour trois livres d'or pur je cède mon otage.
J'attendrai quatre jours entiers, pas davantage.
Sachez qu'il faut du sang pour plaire à ma tribu ;
Mon Jupiter-Allah, de longtemps, n'en a bu.

LE PÈLERIN.

Hélas !

GERMAIN.

Quand donc, Seigneur, enverrez-vous votre ange,
Ce Sauveur attendu qui me sauve ou me venge,
Et qui vous glorifie, ô beau Sire Jésus,
En ce désert ? mes vœux se verront-ils déçus ?

SCÈNE VII.

(A Aoste. Une rue comme au troisième acte, devant la maison de l'archidiacre.)

UNE FEMME conduisant un enfant,
UN PRÊTRE.

LA FEMME.

Je viens de loin ; là-bas, là-bas est ma chaumière.
Voyez mon fils ; il est privé de la lumière.
On dit qu'ici, demeure un saint homme de Dieu,
Qu'il peut tout sur son cœur. De grâce, dans quel
Habite-t-il ? [lieu

LE PRÊTRE.

Ici. Que Jésus récompense
Votre foi.

La Femme.

Mon enfant guérira ?

Le Prêtre.

Je le pense.
Notre saint guérit les aveugles et les sourds ;
Et l'un d'eux fut guéri par lui, ces derniers jours.

La Femme.

Quel est son nom? Devant le saint comment paraître?

Le Prêtre.

Il a caché son nom. C'est pour tous le saint prêtre.
Il est venu de loin, voilà ce que je sais.
Il mérite le nom de saint. Ah ! quels excès
De zèle ; aucun mépris ne l'émeut, ne l'altère.
Son âme est toute au ciel, son corps seul est sur
[terre.
Un cilice effrayant mate son corps. En vain
Le pria-t-on parfois d'user d'un peu de vin
Pour ranimer ce corps épuisé par le jeûne :
« J'en buvais, nous dit-il, alors que j'étais jeune,
Prêtre de Dieu, je veux ressembler à présent
Au Sauveur abreuvé de fiel, agonisant.
De pauvres mendiants sa chambre est toujours pleine;
Humblement il les sert. Il court les monts, la plaine,
Prêchant, convertissant. Le peuple accourt de loin
Pour l'entendre. — Si dur pour lui-même, il a soin
D'être, comme le doux Jésus, plein d'indulgence
Pour les pécheurs.

La Femme.

Eh ! bien, s'il aime l'indigence,
Le saint m'exaucera, car je suis pauvre aussi.
Mais parlez-lui pour moi. Je n'ose.

Le Prêtre.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. S. BERNARD.

(La femme reste d'abord un peu en arrière.)

LE PRÊTRE.

Cette femme demande à vous voir.

LA FEMME.

Je suis veuve
Et très pauvre.

LE PRÊTRE.

Elle a plus que cette double épreuve ;
Regardez son enfant.

LA FEMME.

Le seul !...

LE PRÊTRE.

Il ne voit pas.

S. BERNARD.

L'église est là, tout près ; allez-y de ce pas.
Quand la mer en fureur vient battre la falaise
Dieu dit : Tu n'iras pas plus loin ; elle s'apaise ;
Il parle, et les épis germent dans les sillons.
Un mot a fait éclore oiseaux et papillons
Et les astres au ciel. Le monde entier jubile
A sa voix. Tout le sert. La paupière débile
Peut, s'il le juge bon, s'illuminer soudain.
Femme, dis à Jésus : ô bon Samaritain,
Vous avez eu pitié de cette pauvre veuve
De Naïm, maintenant que ma voix vous émeuve ;
Tous ceux qui s'approchaient de vous étaient guéris,
Tel un aveugle ; un jour, il poussait de grands cris
En apprenant que vous étiez là sur la voie ;
Il disait : Jésus, fils de David, que je voie,
Et cet aveugle-né vit la clarté du jour.
Ce Jésus peut guérir votre enfant, à son tour.

LE PRÊTRE.

Dieu, par ses serviteurs, peut faire ce prodige ;
Il l'a fait bien souvent, le peut encor ; que dis-je ?
Il s'est servi de vous, mon frère, bien des fois,
Pour guérir, pour sauver.

S. BERNARD.

S'il emprunta ma voix
Pour guérir, je ne sais pourquoi ; ce choix m'atterre ;
Mais Dieu peut se servir aussi d'un ver de terre.
Ah ! que suis-je à ses yeux ? peut-être moins encor !
(Un temps.)
Ne voir jamais le ciel, éblouissant décor,
(Touchant l'enfant.)
Les étoiles, les fleurs si belles, si diverses ;
Ne voir jamais, après les fécondes averses,
L'arc-en-ciel éclatant ceindre le ciel ; — jamais
L'astre-roi, le soleil, empourprer les sommets ;
Ces forêts, ces torrents, cette fraîche verdure.
Et ta mère ! jamais ; que cette chose est dure.
(Bas.)
Que la mienne était douce et belle... c'est fini...
Je ne reverrai plus son visage béni.

L'ENFANT.

O ma mère, bon saint, contempler sa figure...
Arrachez-moi pour elle à cette nuit obscure.
Je ne connais que ses caresses, que sa voix.
Toutes les nuits, dans un doux rêve, je la vois.

S. BERNARD.

La nuit, toujours la nuit ! hélas ! quelle infortune !
O mère ! Dieu peut tout ; il veut qu'on l'importune
En priant ; tous les deux jetez vos cris au ciel,
Demandez sans douter, c'est là l'essentiel.
(Le peuple arrive.)

LA FEMME.

Mais vous, l'homme de Dieu ! vous pouvez plus
[qu'un autre ;
On vous nomme le Saint, on vous nomme l'apôtre.

S. BERNARD.

Je ne suis rien ; je suis le dernier des chrétiens.
Jésus, je suis ton fils chétif ; je t'appartiens.
Servir Dieu, c'est régner : voilà mon plus beau titre.
Avec Dieu je puis tout. Mon Dieu, c'est vous l'ar-
[bitre
De la mort, de la vie — Oui, montrez votre bras
Tout-puissant.
(A la femme.) Vous croyez ?
(Elle baise la main de S. Bernard, en pleurant.)
Cher enfant, tu verras.

LA FEMME.

Par le Dieu qui peut tout, faites que mon fils voie.

S. BERNARD.

Vous croyez ? que Dieu donc vous donne cette joie
Et calme le chagrin dans votre cœur meurtri.
Enfant, au nom de Dieu, vois donc !
(Il fait le signe de la croix sur l'enfant.)

LA FEMME.

Il est guéri !
Il voit, il est guéri ! Mon cher enfant ! Miracle !

LE PEUPLE.

Miracle !!

LA FEMME.

Il voit, il voit !!

L'ENFANT.

O le divin spectacle !
Ma mère !! (Il l'embrasse.)

Le soleil, l'univers... que c'est beau !
Oui, j'ai quitté la nuit funèbre, le tombeau.

LE PEUPLE.

Miracle ! c'est le Saint.

LA FEMME.

Aveugle de naissance !

S. BERNARD.

Dieu seul l'a fait ; louez donc sa toute-puissance
Et laissez l'instrument si pauvre et si chétif
Que sa droite employa.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS. Le PÈLERIN
du Mont-Joux avec d'autres pèlerins.

LE PÈLERIN.

Délivrez le captif.

S. BERNARD.

Le captif ?

LE PÈLERIN.

Oui, j'ai vu cet éclatant miracle.
Vous pourrez, mais vous seul, surmonter cet obstacle.

S. BERNARD.

Quel obstacle, parlez !

LE PÈLERIN.

Vous voyez le Mont-Joux ?

S. BERNARD.

Eh bien ?

LE PÈLERIN.

Là, ces bandits…

S. BERNARD.

O ciel !! expliquez-vous.

LE PÈLERIN.

Vous savez qu'au-dessus de votre bonne ville,
Au Mont-Joux, s'est fixée une troupe bien vile
De Sarrasins, rebut infâme, noirs bandits.
Pour expier mes torts, gagner le paradis,
Je vais pélériner au tombeau des Apôtres ;
Mais les Maures se sont emparés d'un des nôtres.

S. BERNARD.

Au Mont-Joux. Insensés, de prendre ce chemin !

LE PÈLERIN.

Et l'on garde en otage un bon prêtre, Germain,

S. BERNARD.

Germain ?

LE PÈLERIN.

Oui.

S. BERNARD.

Bon romier, j'apprendrais avec joie
De quel pays ?

LE PÈLERIN.

Germain demeurait en Savoie.

S. BERNARD.

En Savoie ?

LE PÈLERIN.

A Menthon.

S. BERNARD.

En êtes-vous certain ?

LE PÈLERIN.

Certain comme je vis.

S. BERNARD.

O souvenir lointain !

LE PÈLERIN.

Ce malheureux Germain, vous semblez le connaître?

S. BERNARD.

J'en connus un jadis; cela pourrait bien être.

LE PÈLERIN.

D'un charmant chevalier il fut le précepteur,
Mais ce jeune homme a fui. — C'est comme un
[malfaiteur,
Qu'après cela, Germain fut traité par son maître.

S. BERNARD.

(Bas) Oui, c'est lui. — Malfaiteur! veuillez bien me
[permettre
De demander pourquoi? qu'avait fait ce Germain?

LE PÈLERIN.

On l'accusait, à tort, d'avoir prêté la main
Aux désirs du jeune homme et surveillé sa fuite;
Il fut honteusement chassé pour sa conduite,
Quoiqu'il fût sans reproche.

S. BERNARD.

Il était innocent.

LE PÈLERIN.

Ses yeux se sont rougis à pleurer sur l'absent.
Maintenant, humble moine, il habite Talloire;
Il espère — pour moi, j'ai bien peine à le croire —
Qu'un jour il reverra cet enfant disparu.
Il le recherche en vain : n'a-t-il pas parcouru
Les plaines, les sommets, les villes, sans remède?

S. BERNARD.

Mais serons-nous à temps pour lui venir en aide ?

LE PÈLERIN.

Oui, partons aujourd'hui ; nous le sauvons encor.
Demain serait trop tard. Il faut trois livres d'or.

S. BERNARD.

Non pas de l'or, (bas) mon sang.
Tu vois où Dieu t'appelle :
« Chasse les Sarrasins, bâtis une chapelle. »
(Haut.) Je le délivrerai sur-le-champ; il le faut.
J'irai, me confiant à la main du Très-Haut.
Sonnez et rassemblez la ville tout entière.
(Son des cloches. Le peuple arrive.)
Je vais parler, chrétiens, d'une grave matière,
Les Sarrasins impurs habitent ces hauts lieux,
Le Mont Joux; là, sans lois, adorant les faux dieux,
Ils ont osé dresser de nouveau la statue
De Jupiter, qu'un jour, on avait abattue.
Ce Jupiter, qu'est-il ? un prince des démons.
Oui, de ce culte infâme ils ont souillé nos monts;
Ils abusent le peuple avec leurs sortilèges.
Et vous les souffririez ces honneurs sacrilèges ?
Laisserez-vous encor l'innocent opprimé
Et le nom du Très-Haut, chaque jour, blasphémé ?
Viendrez-vous, avec moi, sur la sombre montagne ?
S'il le faut, j'irai seul; mais qui donc m'accompagne?

VOIX DU PEUPLE.

Tous nous voulons aller.

D'AUTRES.

Avec vous nous irons.

S. BERNARD.

Dieu le veut ! A genoux ; humiliez vos fronts.
A genoux ; demandez la force et le courage

Au Tout-Puissant. — Bravons l'enfer, bravons la rage
Des méchants. — Jusqu'au col de ce mont vous
[viendrez ;
Là, j'irai seul. —

LE PEUPLE.

Nos pas tout seul !

S. BERNARD.

Quoi ! vous pleurez !

LE PEUPLE.

Nous pleurons, car si Dieu nous prenait notre Père...

S. BERNARD.

Je ne crains rien ; je puis tout avec Dieu. J'espère
Le succès — vous verrez, je sortirai vivant
De ce repaire. Allons, en avant !

LE PEUPLE.

En avant !

SCÈNE X.

Au Mont Joux.

GERMAIN (seul).

Mon Dieu, daigne hâter l'heure de délivrance...
(Un temps.)
A peine une lueur bien faible d'espérance.
Le temps est là. — Ce jour va finir ; le dernier.
(Un temps.)
Qu'est-ce?... du bruit... des voix... on ne peut le nier...
Mais là-bas, tout là-bas ? — Ils gardent les passages.
Quel sourire hideux, sur leurs sombres visages !
La mort ! c'est dur, bien dur, et loin de mon foyer...
Prions ! dans la douleur il est bon de prier.
(Il prie en silence.)

Infâme Jupiter, idole détestable !
Quand adorera-t-on le seul Dieu véritable,
Et quand sera-t-il, seul, exalté dans ce lieu?
Adieu, pays natal, parents, amis; adieu,
Talloires et Menthon si longtemps ma demeure ;
C'est fini... loin de vous, mon Dieu veut que je
[meure,
Loin de Menthon en deuil, de Bernard mon enfant,
Depuis ce jour... à toi que je pense souvent...
Et toi, que fais-tu donc ? Dans quelle solitude
Vis-tu ? Les pauvres seuls, la prière et l'étude
T'occuperont... mais quoi ! n'est-ce pas en ces lieux
Que tu voulais venir détrôner les faux dieux ?
Ah ! j'ai cru, mais trop tard, à cette voix divine
Qui t'appelait. — On vient.

(On chante en dehors.)

GERMAIN.

La mort je le devine.
Pour être heureux, par Allah ! [1]
Et pour vivre en paix dans le monde,
Pour qu'on vous envie à la ronde,
Ce qu'il faut le voilà,
Par Allah !
C'est de l'or, par Allah !

UNE AUTRE VOIX (derrière la scène).

Pour s'acheter, par Allah !
Une jument belle et féconde,
Jarrêt souple, crinière blonde ;
Ce qu'il faut le voilà,
Par Allah !
C'est de l'or, par Allah!

1. Imité d'un chant arabe.

SCÈNE XI.

GERMAIN, PROCUS, UN SARRASIN.

PROCUS.

C'est l'or qui nous fait vivre et l'or qui nous récrée.
(A Germain.) Qui nous apportera la somme désirée ?
(Il continue le chant.)

Et pour avoir, par Allah !
Un faucon à l'ardente vue,
Pour que ma table soit pourvue,
Ce qu'il faut le voilà,
Par Allah !
C'est de l'or, par Allah !

LE SARRASIN.

Pour acquérir, par Allah !
Des chameaux, des troupeaux sans nombre,
Des esclaves de couleur sombre
Ce qu'il faut le voilà,
Par Allah !
C'est de l'or, par Allah !

PROCUS, à Germain.

Qui nous apportera la somme demandée ?
Sera-ce ton Jésus mis à mort en Judée ?

LE SARRASIN.

Reprise du 1er couplet.

PROCUS.

Tu n'es pas un croyant ; tu vois ton sort d'avance.

GERMAIN.

Que Dieu m'aide à mourir.

PROCUS.

Ce Dieu de ton enfance
Ne t'a pas secouru ; renonce donc à lui.

GERMAIN.

Jamais, jamais !

PROCUS.

Eh bien ! ton dernier jour a lui.
Adore Allah.

GERMAIN.

Jésus est Dieu ; c'est lui que j'aime.

PROCUS.

Allah soit Jupiter, car pour moi c'est le même.

GERMAIN.

Pour ma foi je répands tout mon sang de grand cœur.
Toi, change de conduite.

PROCUS.

Eh quoi ! ce ton moqueur
Te sied-il, quand je peux disposer de ta vie
Comme il me plaît ?

GERMAIN.

C'est juste. Eh bien ! je te défie
De me ravir mon âme... Oui, mon corps, mais lui seul.
Mon âme ne doit pas pourrir dans un linceul.
La mort va m'apporter d'éternelles délices ;
Ce sera le repos après tant de supplices.
Ma course est achevée ; oui, j'ai beaucoup souffert,
Mais j'entrevois déjà le Paradis ouvert ;
J'espère, grâce à Dieu, mourir résigné, calme,
Et les anges sont là pour me tendre la palme,
Et toi, crains de mourir maudit et réprouvé.

(On entend chanter derrière la scène, faiblement d'abord, puis plus fort, lentement comme un cantique.)

PROCUS.

On vient. Malheur à toi, puisque tu m'as bravé.
Ta mort ne serait pas maintenant assez lente.

Je veux le plomb fondu, je veux l'huile bouillante,
Et, contre un mort, je veux t'attacher tout vivant.
(Il l'enferme dans une petite maison.)

SCÈNE XII.

PROCUS. (Arrivent plusieurs Sarrasins à la hâte.)

UN SARRASIN.

Les chrétiens vont venir. Un seul marche en avant.

UN AUTRE (arrivant).

Une foule innombrable incessamment arrive,
Comme un fleuve trop plein débordant sur la rive.

UN AUTRE.

Ah ! nous sommes perdus.

PROCUS.

Il faudrait se cacher.
Dans ce burg naturel derrière ce rocher.

UN AUTRE SARRASIN.

On vient, on vient toujours; c'est une foule immense
Grande comme les flots de la mer.

PROCUS.

Je commence
A craindre.

UN SARRASIN.

Ils sont tout près ; ils arrivent toujours.
On ne peut résister.

PLUSIEURS SARRASINS.

Assurons donc nos jours.
(Ils fuient.)

Chœur derrière la scène.

Nous t'implorons avec instance ;
Abats le lion rugissant ;
Regarde notre pénitence,
Accorde-nous ton assistance ;
N'es-tu plus le Dieu Tout-Puissant ?

Seigneur, Seigneur, Dieu des armées !
Le ciel même tremble à ta voix.
Les géants pour toi sont pygmées ;
Que tes légions enflammées,
Tes anges viennent à la fois.

SCÈNE XIII.

S. BERNARD (arrivant, l'étole en main).

LE CHŒUR (de dehors).

Sur l'ennemi jette la foudre,
Détruis-le ce tyran cruel ;
Qu'il soit broyé, réduit en poudre,
Force leur ligue à se résoudre ;
N'es-tu plus le Dieu d'Israël ?

S. BERNARD.

Au nom du Dieu vivant qui règne sur la terre
Ainsi que dans les cieux, que ce culte adultère
De ces lieux, à jamais, soit rejeté, proscrit.
(Il jette son étole au cou de la statue de Jupiter.)
Tombe, impur chef des dieux, au nom de Jésus-
[Christ.

PROCUS.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

S. BERNARD.

Dieu lui seul...

PROCUS.

Quel prestige !

Criminel !...

S. BERNARD.

Que jamais il ne reste un vestige
De ce culte infernal.

PROCUS.

A mort.

(Les Sarrasins lèvent leurs épées et s'approchent de saint Bernard.)

S. BERNARD.

A mort ? crois-tu ?
Au nom du Dieu vivant par qui fut abattu
Jupiter, sois frappé, brisé ; meurs, prêtre impie.

(La foudre fend la nue, et Procus tombe foudroyé.)

Il est mort ! Que ce sang, le dernier, lave, expie
Tant de forfaits.

LES SARRASINS.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Ne nous punissez pas ; nous sommes à genoux.

S. BERNARD.

Je ne suis pas un dieu ; levez-vous. Pour le crime
Voici le châtiment. (Il montre le cadavre.)
Que cette mort imprime
En vous la peur, car Dieu peut tout, vous le voyez.
Pour n'être pas aussi comme lui foudroyés,
Ne souillez plus ces lieux avec votre présence.

(S. Bernard fait un geste leur montrant qu'il faut partir ; tous fuient.)

SCÈNE XIV.

S. BERNARD, LE PEUPLE, LE PÈLERIN.

S. BERNARD.

Dieu m'a sauvé, lui seul. Publiez sa puissance,

Glorifiez son nom béni. Plantez la croix.

(On le fait.)

Christ, régnez à jamais, par-dessus tous les rois;
Seul vous avez vaincu, victoire impérissable,
Seul vous commanderez. — Qu'on cache dans le [sable
Tous les restes hideux de ce culte détruit.

(On enfouit le cadavre et la statue.)

Gloire à Dieu !

LE PEUPLE.

Gloire, gloire !

LE PÈLERIN.

Écoutez donc, du bruit,
Des sanglots... (On enfonce la porte.)

S. BERNARD.

Ah ! Germain, mon bon maître !

GERMAIN.

C'est moi.
Soyez béni.

(Ils s'avancent tous deux à l'avant-scène.)

S. BERNARD.

Dieu seul soit béni ! Quel émoi !!
Non, je n'espérais plus vous revoir en ce monde.

GERMAIN.

Bonheur sans nom. — Le chef de cette tourbe [immonde
Dans mon cœur, s'apprêtait à plonger le couteau,
Mais vous êtes venu. Je retourne au château
Et je raconterai ce zèle et ce courage.

S. BERNARD.

Si Dieu le veut, plus tard. Pour tout cet entourage,
Et pour tous, je veux être à jamais, inconnu.
Silence à mes parents. (A haute voix.)

Soyez le bien venu
Parmi nous. Gloire à Dieu ! C'est notre sauvegarde.
Sur ces rochers déserts et souillés, il me tarde
D'élever à Jésus mon Sauveur un autel.
Demain, j'y veux offrir l'holocauste immortel,
Laver ce mont impur par ce pur sacrifice,
Après nous bâtirons un modeste édifice,
Un hôpital. Ainsi les pauvres pèlerins
Seront en sûreté. (Bas à Germain.)
Pauvres parents ! je crains
De ne plus les revoir ! Oh ! vivent-ils encore ?

GERMAIN.

Tous deux vivent.

S. BERNARD.

Mon Dieu, soyez béni !
(A haute voix.)
Le Maure
Ne viendra plus ici blasphémer le Seigneur ;
Gloire à Dieu !

TOUS.

Gloire au Saint.

S. BERNARD.

A Dieu, lui seul, l'honneur.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Menthon. Chambre de S. Bernard.

BERNOLINE, seule.

Aujourd'hui de nouveau le triste anniversaire...
Le temps fuit sans jamais cicatriser l'ulcère.
C'est ici sa chambrette. Ah ! que j'y viens souvent !
Bernard ! te reverrai-je encore ? pauvre enfant !
Que nous t'avons cherché ! nos recherches sont
[vaines !
Seigneur ! quand finiront ce long deuil et ces peines?
Qu'il était prévenant, pieux, pur et gentil !...
(Un temps.)
Oh ! nous t'aimions ; de notre amour te sou-
[vient-il
Mon fils ? mais loin de moi peut-être il souffre et
[pleure ;
Seul, sans toit, seul, sans pain, sans un ami — sur
[l'heure,
Si je savais cela, vers lui je volerais.
Les chagrins et le temps auront mûri ses traits,
Mais mon cœur maternel le trouverait. — Un songe!
Oui, trop beau ! Ce n'est rien qu'un décevant men-
[songe.
Je ne le verrai plus ! je ne le verrai plus ! !...
(Un temps.)
Erreur, je le verrai, mais au ciel ; les élus
S'aimeront, pour toujours, dans la vie éternelle.
Oui, mon âme, bientôt, tu déploieras ton aile
Pour fuir au ciel. — Jésus pour son Ascension
Avant choisi le lieu qui vit sa passion,
Le mont des Oliviers. Il faut le deuil, l'angoisse
Afin qu'en notre cœur tout brisé, germe et croisse
Cette fleur, fleur du ciel, l'amour du bon Dieu seul.
Oui, tout bonheur humain finit par un linceul.

Quand on a bien pleuré, l'on sait que cette terre
Où tout s'affaisse, où tout périt, où tout s'altère,
N'est qu'un lieu de passage, un exil d'un instant,
Et l'on aspire au ciel sans fin qui nous attend.
Mort ! ton aspect n'a rien qui m'arrête ou m'effraie.
Toi seule, peux tarir mes pleurs, guérir ma plaie.

SCÈNE II.

RICHARD, BERNOLINE.

RICHARD.

Abandonnez ce lieu désolant. Le chagrin
A creusé votre front avec son doigt d'airain ;
Vous en mourez.

BERNOLINE.

Celui qui rentre en sa patrie
Le plaint-on? — Oui, je souffre et j'ai l'âme meurtrie,
Mais, là-haut, j'oublierai mon chagrin si cuisant,
Ces pleurs amers ; là-haut, je reverrai l'absent.

RICHARD.

Dieu l'a voulu pour lui ; c'est une gloire insigne.
Je l'ai compris trop tard. Eh ! bien, qu'on se résigne,
L'amour de Dieu pour nous est pur et sans défaut,
L'amour d'un Père ; il a choisi ce qu'il lui faut.

BERNOLINE.

Pardon si j'ai pleuré ! Mais est-il légitime
De rechercher encore notre enfant ?

RICHARD.

Je l'estime.
Adorons Dieu, faisons sa sainte volonté,
Mais cherchons notre fils. Hier, on m'a raconté
Qu'un saint voit le passé ; que cet homme présage
L'avenir ; il guérit le muet, rend l'usage
De ses yeux à l'aveugle. Oui, j'aimerais le voir,
Et, peut-être par lui pourrions-nous tout savoir.

BERNOLINE.

Où donc est-il ?

RICHARD.

Le saint est archidiacre d'Aoste.
Mais, ailleurs maintenant, il a fixé son poste,
Son poste de héros sans reproche et sans peur ;
Il a brisé le dieu sanguinaire et trompeur
Du Mont-Joux; à présent, dans cette sombre gorge,
Le pèlerin n'a plus à craindre qu'on l'égorge.
Le saint est là. Déjà s'élève un hôpital.
On sauve le prochain dans ce désert fatal,
On le cherche, à travers les brouillards et la neige.

BERNOLINE.

Voyons le saint.

RICHARD.

Allons, et que Dieu nous protège,
Allons tous deux, malgré notre âge; soyons prompts;
Nous le retrouverons.

BERNOLINE.

Nous le retrouverons.

SCÈNE III.

Au Mont-Joux. L'hospice s'achève. Une chambre à l'intérieur. Un ouvrier y travaille encore.

PLUSIEURS PÈLERINS, L'OUVRIER.

UN PÈLERIN.

Un hospice en ce lieu ! Quel admirable ouvrage!

L'OUVRIER.

Il n'est plus de péril que la neige ou l'orage.

LE PÈLERIN.

L'œuvre d'un saint ; il va changer en paradis
Cet enfer, car vraiment c'en était un jadis.

L'horreur, l'effroi, la mort suivaient partout le [groupe
Des pèlerins. Sauvés de la neige, la troupe
Des bandits les guettaient, l'œil ardent, sabre au [poing.
Et malheur aux fuyards, car ils n'échappaient point.
Moi-même j'ai failli périr. Que ce saint prêtre
Soit béni.

L'Ouvrier.

Regardez, vous le verrez paraître,
Là-bas. Deux voyageurs, au pied de ce rocher,
Épuisés, se mouraient. Pour les aller chercher
Le saint vient de quitter la maison.

Le Pèlerin.

C'est septembre.
Là-bas, j'ai vu les fruits dorés, le raisin d'ambre,
Ici, l'hiver.

L'Ouvrier.

Les murs qu'on élève sont forts.
La neige et l'ouragan, malgré tous leurs efforts,
N'y pourront rien.

Le Pèlerin.

Voici venir le domestique.
Du Saint.

L'Ouvrier.

Lui-même arrive.

Le Pèlerin.

Un front pâle, ascétique ;
C'est un vrai saint de Dieu.

L'Ouvrier.

Je ne me trompais pas,
Il a sauvé les deux pèlerins du trépas.

S. BERNARD (au dehors).

Avec l'aide de Dieu j'ai construit cet hospice.
Oui, votre sœur vivra.

GOTHARD.

Que Dieu lui soit propice.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, S. BERNARD, GOTHARD, MARGUERITE, en habits de religieuse. (On la place sur un lit, au fond. Elle commence à respirer. Gothard est auprès d'elle avec le domestique et deux chanoines.) S. BERNARD, dans l'avant-scène avec les pèlerins.

LE PÈLERIN.

J'admire grandement ce qu'on fait en ce lieu.
Je suis clerc ; j'aimerais m'y consacrer à Dieu.

S. BERNARD.

Le Seigneur soit loué : la demeure est finie,
Mais des murs ne sont rien ; rien, sans la colonie
Qui l'habite. Il me faut des volontés de fer.
Jésus chasse le dieu qu'avait vomi l'enfer ;
Au lieu des chants impurs, les divines louanges ;
Où vivaient des bandits, doivent vivre des anges.
C'est bien ! j'en suis heureux ! je vais vous recevoir,
Mais il faudra remplir un austère devoir ;
Consumer sa santé, sacrifier sa vie.

LE PÈLERIN.

D'une vie éternelle elle sera suivie.

S. BERNARD.

Il vous faudra braver, avec le froid qui mord,
La neige, l'ouragan, l'avalanche et la mort ;
Neuf mois d'un sombre hiver ; oui, bien des [sacrifices.

LE PÈLERIN ET LES AUTRES AVEC LUI.

Mais Dieu nous aidera.

S. BERNARD.

Soyez donc mes novices.
De la croix de Jésus vous allez vous charger.
Eh bien ! ce joug est doux et ce fardeau léger.
Et vous serez heureux, même dans la souffrance,
Car la douleur conduit, par la main, l'espérance.
L'espérance d'un bien sans fin, délicieux ;
Laissez la terre, et moi, je vous promets les cieux.

(S. Bernard fait un signe à un chanoine qui emmène les pèlerins.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, moins les pèlerins.

S. BERNARD. (Il s'approche de la malade.)

Il n'est plus de danger.

GOTHARD.

Ma pauvre Marguerite !
Vous lui sauvez la vie. Oui, grand est le mérite
De cette œuvre de Dieu, car il en est l'auteur,
Il l'inspire; mais gloire à son exécuteur.

S. BERNARD (bas).

Soyons muet. Seigneur, daignez donc mettre un [terme
A cette haine, haine à mort. Que je sois ferme.

GOTHARD.

Mon père, regardez, elle ouvre enfin les yeux.

MARGUERITE.

Gothard !

GOTHARD.

Ma chère sœur !



SAINT BERNARD.

MARGUERITE.

Gothard !

GOTHARD.

J'en suis joyeux !
Elle m'a reconnu ! — Ma bonne sœur, regarde
Ton père, ton sauveur ; il est là qui te garde.

S. BERNARD (bas).

Germain m'a raconté cet horrible serment.
S'il me reconnaissait!... non pas certainement;
Je ne suis plus Bernard, écolier frais et jeune ;
Cet habit et les ans, la fatigue et le jeûne
M'ont changé, m'ont vieilli.

MARGUERITE.

Vous êtes mon sauveur.

S. BERNARD.

J'ai rempli mon devoir sacré.

MARGUERITE.

De sa faveur,
Dieu vous comble, à jamais.

GOTHARD.

De même je vous loue.
Je voudrais déposer, père, sur votre joue
Un baiser fraternel, je n'ose ; votre main. (Il la baise.)
Le prêtre est le plus grand ami du genre humain.

S. BERNARD.

Jésus l'était ; peut-on demeurer en arrière ?

GOTHARD.

Je vous jure amitié. Votre moindre prière
Est un ordre pour moi. — Je veux l'exécuter,
Envers et contre tous me faudrait-il lutter.

MARGUERITE.

Sans vous c'en était fait de ma frêle existence.
Je me souviens : la neige et le brouillard intense,
Pas de chemin... le vent toujours hurlait si fort.
De tous côtés, terrible, apparaissait la mort.
Je tremblais, quand, soudain, de la montagne [blanche,
Plus prompte que l'éclair, descendit l'avalanche...
Et je ne sais plus rien.

GOTHARD.

Le Père, ayant appris
Que nous venions, voulut nous sauver à tout prix.
Malgré le froid, malgré la neige et la tourmente,
Sans prendre garde au vent qui hurle et se lamente.
Vous abrégez vos jours dans ce désert affreux,
Pour ces pauvres romiers.

S. BERNARD.

Puis-je mourir pour eux.
En servant le prochain l'on sert Jésus lui-même,
En l'aimant, c'est Jésus en personne qu'on aime.
Rien ne coûte à ce prix. — Excusez mon émoi,
Deux chanoines sont morts pour lui.

GOTHARD.

Dites-le-moi.

S. BERNARD.

Peu de temps s'est passé. La tristesse me gagne
Lorsque j'y pense. Un jour, sur la haute montagne
Que vous voyez d'ici, la neige, à flocons lourds,
Tombait, épaississant son tapis de velours.
Le vent sifflait, hurlait dans l'étroite vallée,
On eût cru des occis la plainte désolée.
L'avalanche attendait, terrible. En ce moment,
Sortir, c'était la mort. Angoissé! réprimant
Mes pleurs : Des pèlerins, ai-je dit, sont en route.

Et ma communauté, pour sortir s'offrit toute.
J'en choisis deux: « mes fils, au revoir dans les cieux;
Courage, allez : voici les fleurons radieux,
Et que saint Nicolas, mon patron, vous protège ! »
Je contemplais longtemps le funèbre cortège,
Le chien même avec peine errait, dans le
[brouillard ;
Une lanterne sourde, au feu terne et blafard,
Éclairait la vallée. Ils firent la rencontre
Des romiers. Un chanoine en tête marche ; il
[montre
La route qui s'efface ; on avance sans bruit,
Comme irait un fantôme, en cette affreuse nuit.
Tout à coup, des sommets, l'avalanche implacable
Bondit et de son poids les brise, les accable
Avec un bruit affreux : plus de voix, plus de cris !
Nous écoutions, muets : nous avions tout compris...
Non, rien ne troublait plus le lugubre silence.

(Un temps.)

Cette mort est heureuse, et pas un ne balance
A l'affronter : c'est un martyre, je le crois.

MARGUERITE.

Qu'il est beau le chemin rayonnant de la croix.
Mais qui vous rend si fort ?

S. BERNARD.

Le prêtre catholique
Se nourrit du Dieu fort et par là tout s'explique ;
Jésus, dans notre cœur, habite chaque jour.
Avec Dieu dans son cœur quel doit être l'amour?
Quels seront les élans de joie et de courage ?
Que fait la mort ? que font la tempête et l'orage ?
On sent un grand désir de se sacrifier.
Le monde n'est plus rien ; on peut le défier
De nous ravir ce cœur bienheureux qui possède
Le bonheur sans égal, le souverain remède ;

Et l'on dit à la mort : Mort, je ne te crains plus,
Je t'aime ; viens fixer mes pas irrésolus,
Conduis-moi dans le ciel, aux portiques d'étoiles,
Voir Dieu, mon Bien, mon Tout dépouillé de ses
[voiles.

MARGUERITE.

Quel amour !

S. BERNARD.

Il faut bien aimer à notre tour.
Car l'amour ne se peut payer que par l'amour.
(Un temps.)

GOTHARD.

Brave cœur ! dans trois jours je rentre dans ma terre
De Miolans et je veux, à votre monastère,
Assurer par mes dons un brillant avenir.
Une telle entreprise on doit la soutenir.

S. BERNARD.

Pour mes pauvres, merci !

GOTHARD.

La famine et la guerre
Chassent ma pauvre sœur de son couvent, naguère
Heureux et florissant. Elle recherche ailleurs
Un couvent plus tranquille. Hélas ! des jours
L'attendaient, pauvre sœur ! [meilleurs

MARGUERITE.

Eh ! non! chose erronée;
Pour ce bonheur d'un jour, mon frère, étais-je née ?
Et qu'ai-je dit bonheur ? Tourment, chagrin, souci.
J'ai la meilleure part, même en ce monde-ci,
Et j'attends, dans le ciel, la plus belle couronne :
Celle des vierges, dont la phalange environne
Le trône de l'Agneau!

GOTHARD.

Père, un jeune seigneur
L'a délaissée !

S. BERNARD.

Hé quoi ?

GOTHARD.

L'horrible déshonneur !
Le traître, il s'est enfui, bassement et sans honte.
Qu'il tombe entre mes mains, il recevra son compte.
J'ai poursuivi partout l'auteur de cet affront
Mais ce Caïn n'a pas de signe sur le front.

MARGUERITE.

Dieu l'appelait.

GOTHARD.

Erreur! c'est une félonie !
Et cet ami d'antan, pour tel je le renie,
Et si je le trouvais debout, devant l'autel,
J'ai juré de frapper alors le coup mortel.

S. BERNARD.

Dieu nous pardonne au ciel, quand on le fait sur
Pas de ciel sans pardon. [terre ;

GOTHARD.

C'est mon devoir austère.

S. BERNARD.

Vous m'aimez !

GOTHARD.

Je vous aime.

S. BERNARD.

Et peut-être, en mon nom,
Lui pardonneriez-vous, à cet ennemi ?

GOTHARD.

Non.

S. BERNARD.

Pardonnez.

GOTHARD.

Il n'est pas de pardon pour cet homme.
Vous le connaissez donc ?

S. BERNARD.

Pardonnez.

GOTHARD.

Qu'on me nomme
Sa retraite : aussitôt sans trêve, ni merci
Je le tuerai.

S. BERNARD.

Gothard, regarde ; le voici,
C'est moi.

MARGUERITE.

C'est vous !

GOTHARD.

C'est vous ! enfin, Bernard, ah traître !
Ton compte? (Il lève son poignard.)

MARGUERITE.

Ciel ! pitié ! mon sauveur ! ce saint prêtre !

S. BERNARD.

Gothard ! je ne crains rien, mais je suis innocent.

GOTHARD.

Ah ! félon !

S. BERNARD.

Moi? jamais !

GOTHARD.

Quel crime avilissant !

Meurs !

MARGUERITE (arrachant le poignard à son frère).

Que fais-tu ! Malheureux ! sans lui je serais morte.

GOTHARD.

Comment donc ai-je pu te parler de la sorte ?
(Un temps.)
C'est vrai, pardonne-moi, Bernard, tu m'as rendu
Avec usure tout ce que j'avais perdu.
Sans toi ma pauvre sœur serait là-bas, sans vie.
Je pardonne l'affront.

MARGUERITE.

Ah ! que j'en suis ravie !
Assassiner le Saint, malheureux !

GOTHARD.

Oui, pardon.
Je prendrai, s'il le faut, la corde et le bourdon,
Et ferai pénitence au tombeau de saint Pierre.

S. BERNARD.

Pour pénitence, il faut conserver ta rapière ;
Achève de chasser les Maures mécréants.
— Grâce à Dieu, je les ai délogés de céans. —
Toi, fais qu'aux pèlerins, cette route soit sûre.
Oui, le pardon, l'oubli, frère, je te l'assure ;
Laisse-moi te donner ce nom si doux, Gothard.
Car toujours je t'aimais.— Dieu m'a dit : sans retard,
Fuis le manoir et pars pour Aoste. Marguerite,
J'honorais vos vertus, savais votre mérite :
(Un temps.)
Le Seigneur est le maître ; il brisa ces liens.
Nous pouvons nous aimer comme tous les chrétiens,

Rien de plus ; car mon cœur le Seigneur le réclame.
Il l'aura sans partage,à lui toute mon âme. (Un temps.)
Dans votre appartement je m'en vais vous loger,
A demain.

UN CHANOINE.

Il arrive un vieillard étranger
Et sa femme.

S. BERNARD.

Je vais les recevoir, sur l'heure.
(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

RICHARD, BERNOLINE.

BERNOLINE.

Quel céleste parfum remplit cette demeure !
On est plus près de Dieu. Sur ces plateaux déserts,
La croix brille; on entend monter de saints concerts.
Jadis les dieux, jadis la mort et le cynisme,
Et la vie à présent par le christianisme.
(Le soir tombe.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, S. BERNARD.

S. BERNARD.

Haute Dame, Seigneur, loué soit Jésus-Christ.

BERNOLINE.

Loué soit Dieu le Père avec le Saint-Esprit.

S. BERNARD.

Vous avez, aujourd'hui, fait une longue route.

RICHARD.

Depuis Aoste, mon Père.

S. BERNARD (bas).

O ciel !... non plus de doute ;
Ce sont eux. (Il se détourne.)

RICHARD.

Permettez de baiser votre main.

S. BERNARD (bas).

Leur cœur se briserait ; je dirai tout demain.
Vous devez être las ; à travers cette neige.
(Haut.)
Car c'est déjà l'hiver ici. Prenez ce siège.
(On apporte à manger. S. Bernard se tient dans l'ombre.)
Dieu nourrit les oiseaux de fruits, de quelques grains;
Peut-il ne pas venir en aide aux pèlerins ?

BERNOLINE.

Pèlerins, c'est le mot, car, de l'exil du monde,
Nous gagnons la patrie ; amertume profonde,
Chagrins, ennuis cuisants : c'est le lot d'ici-bas.

S. BERNARD.

Mais la couronne d'or, après les durs combats ;
Pour vos peines d'un jour une éternelle fête.
Courage !

RICHARD.

C'est trop vrai, mais vous êtes prophète...

S. BERNARD.

Erreur ! je ne sais rien.

RICHARD.

Nous venons tout exprès

S. BERNARD.

Si vous avez souffert je le lis dans vos traits.

RICHARD.

Notre enfant s'est enfui du château de ses pères ;
Dès lors plus de bonheur et plus de jours prospères.

S. BERNARD.

Votre âme en fut brisée ; un fils ! ah ! que c'est dur.

BERNOLINE.

Comme un ange du ciel notre enfant était pur.
C'était plus qu'un trésor, c'était ma seule joie.
Oh ! fasse Dieu qu'avant de mourir, je le voie !

S. BERNARD.

Est-il mort ?

RICHARD.

Je ne sais ; en vain je l'ai cherché.

BERNOLINE.

Dieu le voulait ; il a puni notre péché.

S. BERNARD.

Voyez Marie en deuil, au sommet du Calvaire;
Ce mourant est le Dieu que le monde révère
Et son fils à la fois. Est-il des fils meilleurs ?
Qui se plaindrait voyant la mère des douleurs ?

BERNOLINE.

Hélas !

RICHARD.

Bernard, Bernard !

S. BERNARD.

Quel douleureux martyre !
L'enfant idolâtré, parfois Dieu le retire,
Pour que l'on sache bien que ce fils n'est qu'un don,
Qu'un dépôt qu'on doit rendre au possesseur.

BERNOLINE.

Pardon!

S. BERNARD.

On veut hisser ce fils aux emplois, à la gloire ;

On en fait son idole et l'on ne veut plus croire
A la voix du Très-Haut, s'il dit : l'enfant est mien,
Cet enfant je le veux, je le prends, c'est mon bien ;
Il m'a plu le donner, il me plaît le reprendre.
Quoi ! ce dépôt divin ne faut-il pas le rendre ?
Si Dieu veut cet enfant dans l'obscurité, loin
Du toit natal, craint-on qu'il n'en prenne pas soin ?
Il faut courber son front sous sa volonté sainte.
Il n'est pas un tyran qui défende la plainte,
Qui condamne les pleurs; vos cœurs sont déchirés ;
Jésus même pleurs; pauvres parents, pleurez !
Abraham était prêt au désolant office
D'immoler son enfant; Dieu vit le sacrifice
Et ne l'accepta pas ; Isaac lui fut rendu.
Dieu vous rendra peut-être, un jour, le fils perdu.
Bernard... Dieu l'a sauvé... vous le verrez... que [dis-je ?...

BERNOLINE.

Serait-ce lui ? les traits, la voix... c'est lui... prodige!
Plus de doute ! c'est toi ! mon enfant !!

RICHARD.

O bonheur !

S. BERNARD.

Bonne mère !!

BERNOLINE.

Bernard ! !

RICHARD.

Soyez béni, Seigneur.

BERNOLINE.

Je ne t'ai reconnu que bien tard ; la fatigue
Et l'âge ont transformé tes traits.

S. BERNARD.

Le fils prodigue
Est rendu ; bénissez votre enfant à genoux.
(Il se jette à genoux.)

RICHARD.

Toi prêtre, homme de Dieu! non, ce serait à nous...
(Ils veulent se jeter à ses pieds. S. Bernard les relève.)

SCÈNE VIII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, GOTHARD.

S. BERNARD.

Oh ! venez voir aussi ce bonheur sans mélange ;
Ils ont trouvé leur fils perdu.

GOTHARD.

Leur saint.

MARGUERITE.

Leur ange.

RICHARD.

Encor toi ; mon enfant, ma fille.

MARGUERITE.

Mon seigneur,
Mon père, je prends part à tout votre bonheur.

RICHARD.

Je voulais vous unir ; c'est Dieu, qui vous sépare,
Il fit tout pour le mieux. Qu'un instant, l'on com-
[pare
Le peu que mon Bernard, dans le siècle, aurait fait
Avec l'œuvre du prêtre ; on se dit : Dieu savait
Ce qui convenait mieux ; à lui je m'abandonne.

S. BERNARD (à Gothard)

Tu me pardonnes donc ?

GOTHARD.

Comme Dieu te pardonne.

BERNOLINE.

Qui viendra désormais me ravir mon enfant ?
A nous et tout à nous. Tu nous verras souvent,
Tu viendras consoler notre heureuse vieillesse.
A ton retour, Menthon va se mettre en liesse.

S. BERNARD.

Je ne puis.

MARGUERITE.

Quoi ?

S. BERNARD.

C'est dur, mais Dieu le veut ainsi.
A l'œuvre du Seigneur je me dévoue ici
Tout entier, à Dieu seul, qui de vous m'a fait naître;
A Dieu seul, c'est mon Père et le premier: le Maître;
Je n'appartiens qu'à lui, je ne suis plus qu'à lui.
Dans la joie, avec vous, je veux être aujourd'hui.
Oubliez l'avenir et le passé ! Qu'importe
Que l'on fasse des plans qu'un léger souffle emporte?

BERNOLINE.

Mais tu viendras fermer nos yeux et nous bénir ?

S. BERNARD.

Quand j'ai fui, j'ai fait vœu de ne plus revenir
Au manoir... Je ne puis ; je vis bien sur la terre
Mais ne la connais plus ; là-haut, dans le mystère
De l'éternel amour, sans ombre et sans défaut,
Nous nous aimerons tous, toujours, là-haut.

TOUS.

Là-haut.

— FIN —

TRIOMPHE DE SAINT BERNARD DE MENTHON.

(POUR SA FÊTE, LE 15 JUIN.)

La joie aujourd'hui règne en ton vieux monastère ;
C'est ta fête ; tout veut la célébrer ; j'entends,
De la plaine, monter un écho de printemps ;
La montagne va prendre un aspect moins austère.

Le Vélan, ce grand mont farouche et solitaire,
S'enveloppe ce soir de voiles éclatants.
Oh ! qu'il est radieux, sous ces plis d'or flottants,
Le colosse glacé qui domine la terre.

Saint de la charité, tu t'élèves pareil
Au géant de granit empourpré de soleil.
En ce jour, terre et ciel sont pleins de tes louanges.

Le jour finit très calme ; ainsi fut ton trépas ;
Tu t'endormis en paix, entre les bras des anges,
Qui portèrent au ciel leur frère d'ici-bas.

POÉSIES.

POÉSIES.

LA MARGUERITE DE NOEL.

LÉGENDE.

Qui n'aime la gente fleurette,
La marguerite? son cœur d'or,
Sa blanche et fraîche collerette
D'avril sont le plus gai décor.

Autrefois, la fleur printanière
Était d'un blanc immaculé,
Et voici de quelle manière
Son cœur, d'or pur fut étoilé.

Jésus était né, doux mystère,
Les anges, d'un ton gracieux,
Avaient chanté : Paix sur la terre
Et gloire au Seigneur, dans les cieux.

Les bergers, ces hommes candides,
S'étaient fatigués, mais en vain,
Pour trouver des jouets splendides
Dignes du nourrisson divin,

Quand tout à coup, miracle étrange,
Ils trouvèrent dans le gazon,
A l'endroit qu'avait foulé l'ange,
Des fleurs écloses à foison.

Ils font une guirlande fraîche ;
La joie au cœur et dans les yeux
Ils volent tapisser la crèche,
Pauvre couche du Dieu des dieux.

Quand les rois mages arrivèrent,
Les bergers, tout émerveillés

En voyant leurs trésors, rêvèrent ,
Ils rêvèrent tout éveillés.

Chacun d'eux, stupéfait, admire
Les mystiques et beaux présents ;
Au Roi l'or, à l'Homme la myrre,
A Dieu les parfums de l'encens.

Ils pensèrent : Jésus méprise
Nos fleurs ou du moins n'en fait cas,
Lorsque l'Enfant, douce surprise,
Étendit ses doigts délicats.

Hors de sa couchette il se penche,
Son doigt rose vient se poser
Sur l'humble marguerite blanche ;
Il lui donne un divin baiser.

Elle était toute blanche, dis-je,
Mais, après ce baiser sacré,
Par un ineffable prodige,
Son cœur blanc devint tout doré.

Les pâtres sont pleins d'allégresse,
Puisque le Sauveur souriant,
A leurs pauvres fleurs s'intéresse
Comme aux trésors de l'Orient.

Plus d'un effeuille ta corolle,
Chaste fleur, afin de savoir,
Au caprice de ta parole
S'il doit craindre ou garder l'espoir.

Pour moi, gentille marguerite,
Ton langage venu du ciel
Dit : aime Jésus, il mérite
Ton cœur, présent essentiel.

LE SAPIN.

TRIOLETS.

A M. le chanoine Moret, à St-Maurice.

Valais, pays des sapins verts,
Je t'adore avec tes contrastes ;
Petit Eden fait pour les vers,
Valais, pays des sapins verts,
Rendez-vous de tout l'univers,
Pays des fruits, des glaciers chastes.
Valais, pays des sapins verts,
Je t'adore avec tes contrastes.

Oh ! qu'il fait bon sous le sapin,
Sur un lit de thym et d'eufraise,
Je vois un fier sommet alpin,
— Oh ! qu'il fait bon sous le sapin —
Le mont Rose ou le Grand Combin ;
L'air sent la framboise et la fraise.
Oh ! qu'il fait bon sous le sapin,
Sur un lit de thym et d'eufraise.

Salut, salut Dent du Midi !
Elle flamboie, elle scintille.
Que j'admire ce pic hardi !
Salut, salut Dent du Midi,
Mais l'air se fait plus alourdi.
Dormons, sous cette ombre gentille.
Salut, salut, Dent du Midi,
Elle flamboie, elle scintille.

Sapin, cher arbre de Noël,
A toi je pense encore en rêve,
A toi plein de joujoux du ciel,
Sapin, cher arbre de Noël ;

Bonheur d'antan, combien réel.
Oh ! je te chérirai sans trêve,
Sapin, cher arbre de Noël ;
A toi je pense encore en rêve.

Sapin, tu te ris des hivers,
Car tu conserves ta verdure,
Tes rameaux de neige couverts,
Sapin, tu te ris des hivers.
Dis-nous : malgré les temps divers,
Que toujours l'espérance dure.
Sapin, tu te ris des hivers,
Car tu conserves ta verdure.

Du front tu nous montres les cieux,
Ton langage parle à nos âmes,
Sapin vert, sapin gracieux,
Du front tu nous montres les cieux.
En haut les cœurs, en haut les yeux,
Voilà ce que bien haut tu clames.
Du front tu nous montres les cieux ;
Ton langage parle à nos âmes.

LA NATURE.

BALLADE.

Nature, toujours jeune encor,
Splendide, l'immortelle reine ;
Laisse-moi chanter ce décor.
Le pôle froid, chéri du renne,
L'Orient, divine sirène,
Grâce à son soleil radieux.
O nature qui rassérène,
Je te chante et t'aime encor mieux.

Allons, mon âme, prends l'essor
Sur les grands monts ; et vois la plaine,
Belle et fière de son trésor :
Butinez, abeille et phalène ;
Oiseau, chante ta cantilène ;
Nuages d'or, flottez aux cieux.
Nature, de beautés si pleine,
Je te chante et t'aime encor mieux.

C'est l'hiver pâle ! — O soleil d'or,
Reluis ; fuis, saison inhumaine.
Hourra, hourra, c'est messidor ;
Dans les bois verts, mon cher domaine,
Ivre d'azur je me promène.
Automne aux fruits délicieux,
Viens ; Nature toujours amène,
Je te chante et t'aime encor mieux.

ENVOI.

Reine des cœurs, qu'on te comprenne,
Tu rajeuniras l'art trop vieux ;
O Jouvence, ô claire Hippocrène,
Je te chante et t'aime encor mieux.

LE PRÊTRE.

C'est beau d'être empereur et de dicter ses lois,
Et de voir, à ses pieds, trembler toute la terre ;
Mais un ange du ciel, beauté que rien n'altère,
A cent fois le pouvoir du plus puissant des rois.

Un ange et l'empereur que sont-ils toutefois
Près de la Vierge, Reine au clément ministère ?
La justice, devant sa bonté, doit se taire.
Pourtant un homme peut plus encor que tous trois.

Regardez à ses pieds un pécheur plein de crimes.
Cet homme dit un mot, l'enfer clôt ses abîmes ;
Dans ses mains, à nouveau, s'incarne l'Éternel.

Il a seul avec Dieu ce pouvoir sans réplique,
— Autant que de créer ou la terre ou le ciel —
Dieu terrestre : voilà le prêtre catholique. —

Vollèges, le 12 juin 1896.

L'ENFER.

RONDEAU.

Tombe en enfer, va, forçat, traîne
Ton boulet, ton horrible chaîne;
Tu te vautrais dans le péché ;
Oui, cet enfer tu l'as cherché :
A toi les pleurs, à toi la peine.

Tu semblais fort comme un grand chêne,
Mais un vent, un souffle, une haleine,
Dans la poussière t'a couché,
Tombe en enfer.

En vain la Bonté souveraine
T'offrait le ciel, non la géhenne;
Son amour ne t'a pas touché.
Avare, impie ou débauché,
L'amour méprisé devient haine,
Tombe en enfer.

Vollèges, le 27 juillet 1896.

SURSUM CORDA.

Au Rév. Père Plantaz, Annecy.

La pauvre chapelle est ouverte,
Merles, loriots et pinsons,
Autour de la colline verte,
Egrènent leurs gentes chansons.

A travers la rustique porte,
L'hosanna de printemps entrait.
J'écoutais ravi.. mais, qu'importe,
Avouons-le, je fus distrait ;

Je fus distrait du sacrifice,
De l'holocauste de l'autel,
Car prêtre, je faisais l'office
De Jésus, Pontife immortel.

Ils chantaient donc, — douce harmonie, —
De tout leur cœur, à pleins poumons,
Pour la colline rajeunie,
Pour les bois verts, pour les grands monts.

Il faut qu'ils prennent leurs revanches :
L'hiver a cessé de sévir :
Que d'aubépines, de pervenches ;
Le ciel est d'or et de saphir.

Quels cris de joie et de surprise !
O le beau soleil du matin !
Cet air tout parfumé nous grise —
Entendez-vous dans le lointain ?—

Écoutez ! c'est le cor alpestre ;
Un rang des vaches du Valais.
Les oiseaux,le cor, doux orchestre,
Alternent leurs gentils couplets.

Ah ! que voulez-vous que j'y fasse ?
J'étais distrait, de plus en plus.
J'entonnais alors la préface,
Et voici les mots que j'y lus :

« En haut les cœurs, loin de la terre,
Élevons-les au Créateur. »
Oiseaux, il ne faut pas vous taire
Dans ce concert adorateur.

Chantez, chantez comme je chante,
Grâces à Dieu pour tous ses dons,
Pour sa Providence touchante
Et pour son cœur plein de pardons.

« Il est vraiment digne, il est juste
De lui rendre grâce sans fin,
Par Jésus, par son fils auguste,
Notre frère, l'agneau divin ;

« Par lui tout a changé de face,
Sa mort a détruit notre mort. »
Joyeux, j'achevais la préface ;
Oiseaux, répondez-y bien fort.

C'est ainsi que nous devons faire ;
Que la terre s'unisse aux cieux.
Et vous aussi, dans votre sphère,
Anges, chantez, tremblants, joyeux :

Car, vous tremblez en la présence
Du grand Dieu de l'Éternité,
Du maître, unique en son essence,
Indivisible Trinité.

Bientôt, dans la pauvre chapelle,
Sur le petit autel noirci,
Par un pouvoir divin, j'appelle
Jésus lui-même : le voici ;

Mon œil ne voit pas ce mystère,
Mais tu l'as dit, mon Dieu, je crois ;
Au sacrifice salutaire
Tu t'immoles comme à la croix.

Il est entre mes mains timides
Jésus que Marie a porté.
Je tremble, et mes yeux sont humides.
O salut, Dieu de majesté !

Prodige immense, inexplicable !
Jésus obéit à ma voix !
Ce pouvoir surhumain m'accable ;
Moi néant ! ! Lui le Roi des rois !

Que tout, sur l'humble autel l'adore.
C'est Lui : venez, anges, venez.
Soleil d'avril, soleil qui dore
La colline, oiseaux fortunés,

Air matinal, fleurs, source claire
Qui gazouilles si gentiment,
Dites à Jésus pour lui plaire :
Amour au Très-Saint-Sacrement.

Martigny, le 28 avril 1897.

BOUTON FLÉTRI.

PANTOUM.

Pièce couronnée par le « Luth français (Paris) » [1].

La bise pleure, dans les bois.
La neige tombe, tombe, tombe.
L'enfant était rose autrefois :
Mère, elle est pâle ta colombe :

La neige tombe, tombe, tombe :
C'est pourtant le doux mois d'avril.
Mère, elle est pâle ta colombe ;
Plus de chants, plus de frais babil.

C'est pourtant le doux mois d'avril.
Tout était vert, hier encore.
Plus de chants, plus de frais babil ;
Oh ! quelle toux rauque et sonore !

Tout était vert, hier encore,
Sous le bon soleil réchauffant.
Oh ! quelle toux rauque et sonore !
Pauvre petite, pauvre enfant !

Sous le bon soleil réchauffant
Quels parfums de vie et de sève !
Pauvre petite, pauvre enfant !
Le bonheur est plus court qu'un rêve.

Quels parfums de vie et de sève.
Ah ! vois neiger sur nos lilas !
Le bonheur est plus court qu'un rêve :
Maintenant elle est morte, hélas !

---

1. Plusieurs poésies avaient été couronnées à d'autres Concours avant de l'être à Paris-Province.

Ah ! vois neiger sur nos lilas,
Les fleurs d'amandier sont à terre.
Maintenant elle est morte, hélas !
Devant ce deuil il faut se taire.

Les fleurs d'amandier sont à terre
Et le rossignol est sans voix.
Devant ce deuil il faut se taire.
La bise pleure, dans les bois.

Martigny, 6 avril 1897.

ALLELUIA !

PANTOUM.

Pièce couronnée aux Jeux floraux de la « Revue du Languedoc ».

Chantez, rossignols, les fleurs sont écloses,
Les pommiers ont mis leurs panaches verts...
Jésus, au tombeau, glacé tu reposes ;
Sors de ce tombeau, Dieu de l'univers.

Les pommiers ont mis leurs panaches verts,
Dans les bois verdis, la sève circule,
Sors de ce tombeau, Dieu de l'univers,
Et confonds des Juifs l'orgueil ridicule.

Dans les bois verdis, la sève circule.
O douces chansons, pur encens d'avril !
Et confonds des Juifs l'orgueil ridicule.
Qu'importe une pierre à ton bras viril ?

O douces chansons, pur encens d'avril !
Chantez hosanna, loriots, fauvettes.
Qu'importe une pierre à ton bras viril !
Alleluia ! c'est la fête des fêtes !

Chantez hosanna, loriots, fauvettes !
Le corps est léger, quelle joie au cœur !
Alleluia ! c'est la fête des fêtes !
Mort hier, Jésus vit. Salut, Dieu vainqueur !

Le corps est léger, quelle joie au cœur !
Adieu les soucis, les chagrins moroses.
Mort hier, Jésus vit. Salut, Dieu vainqueur !
Chantez, rossignols, les fleurs sont écloses.

Martigny, 19 avril 1897.

SUR LES CIMES.

SONNET.

D'un pied rapide,
Là-haut, montons,
Aux blancs frontons,
Au ciel limpide !

Bravons le vide,
Sur les grands monts.
Dans nos poumons
Quel air fluide !

Le guide est sûr ;
En plein azur,
Donc qu'on s'élance.

Battons des mains,
Et vous, silence,
O mots humains !

LES LILAS.

RONDEAU.

Charmants lilas, fleuris sous ma fenêtre,
Votre parfum de printemps me pénètre.
Je ne sais pas de plus exquises fleurs.
Hélas ! demain, pâliront vos couleurs
Et vous mourrez, vous qui venez de naître.

Sous peu, nos pieds vous fouleront peut-être ;
Nous ne pourrons même vous reconnaître.
En y songeant je sens monter mes pleurs,
Charmants lilas.

Oh ! tous les jours, qui le sait mieux qu'un prêtre,
De frais boutons ne feront qu'apparaître ;
Ils ont séché mais fleuriront ailleurs,
— Enfants, c'est vous, — dans des climats meilleurs,
En paradis, jardin du divin Maître,
Charmants lilas.

Juin 1896, Vollèges.

A UNE HIRONDELLE DE PASSAGE AU ST-BERNARD.

Pauvre hirondelle, à la robe d'ébène,
Que viens-tu faire en ces mornes séjours?
Tu périrais ; prends ton vol pour la plaine:
Tu trouveras l'aurore des beaux jours.

D'alleluias de mai la terre est pleine,
Et la colline a repris ses atours.
Aux rosiers verts va dérober la laine
Et rebâtir le nid de tes amours.

Ici le vent sans cesse nous assiège,
Au lieu de fleurs tourbillonne la neige :
Le Saint-Bernard est froid comme un tombeau.

Mon cœur, ainsi regrettes-tu la terre ?
Comme un printemps tout son éclat s'altère.
Le ciel t'attend ; n'est-il donc pas plus beau ?

St-Bernard, 1891.

SUR LES ALPES.

Pièce couronnée, Société littéraire de Béziers.

A mon maître en l'art des vers, M. Adolphe Ribaux.

C'est le spectacle qu'il faut,
Tout là-haut ;
Tout là-haut nous nous assîmes,
Bonheur immatériel !
Près du ciel,
Là-haut sur les chastes cimes.

Là-haut, tout est grand et pur.
Dans l'azur,
L'âme aux divins souffles vibre.
On se sent tout embaumé,
Transformé
Jusqu'à la dernière fibre.

Junfrau, Mont-Rose, Cervin !
C'est divin ! !
O quelle grâce touchante !
Oui, je t'aime et tu me plais,
Cher Valais,
Et de mon mieux je te chante.

Aspirons, sur les hauteurs,
Vos senteurs,
Edelweis et soldanelles,
Asters et rhododendrons,
Puis courons,
Jusqu'aux neiges éternelles.

Tout est encor pâle et frais ;
Tu parais,
Cher soleil, ah ! quelle joie !

Sous ton disque éblouissant,
    Comme en sang,
Tout chatoie et tout flamboie.

Élève-toi maintenant
    Rayonnant ;
Toute la terre ravie,
Célèbre ta royauté,
    Ta bonté
Qui déverse à flots la vie.

O terrestre paradis !
    Oui, je dis :
Bienheureuse solitude,
Je m'y sens plus près de Dieu !
    Las ! adieu,
O seule béatitude [1] !

---

1. S. Bernard disait : *O beata solitudo, o sola beatitudo !*

L'ASCENSION ET LA CROIX.

C'est le jour où Jésus a quitté cette terre
Pour nous ouvrir les cieux,
Pour nous apprendre à fuir ton souffle délétère,
Monde pernicieux.

Oh ! comment te nommer, incomparable ivresse
Qui nous attend là-haut ?
Pour savourer, un jour, ta coupe enchanteresse,
Oui, souffrons, il le faut.

Sainte croix ! je comprends maintenant ta folie,
Et pour tous, c'est la loi ;
Quand je vois mon Jésus qui, sous toi, tombe et plie,
Puis-je me plaindre, moi ?

O croix ! de ton amour que j'ai l'âme ravie !
Fais résonner mon luth ;
Sois donc louée, ô Croix ! car en toi c'est la vie,
En toi c'est le salut.

Cherche, si tu le peux, découvre une autre route
Que celle de la croix !
Le plaisir fuit bientôt, te lasse, te dégoûte,
T'écrase de son poids.

Jésus, le lieu qui vit commencer ta souffrance,
Ta dure passion
Tu l'avais désigné, mais quelle différence,
Pour ton Ascension !

Tous les saints ont compris ton exemple. En ce [monde,
Ou souffrir ou mourir :
Telle fut et sera leur devise féconde.
Oh ! fais-la-moi chérir !

Voyez, contre le monde ils ont saisi les armes
Et vaillamment lutté ;
Mais, dans la joie, ils ont, s'ils semaient dans les [larmes,
Amplement récolté.

Mon Dieu ! donne à qui veut le bonheur qui s'altère;
Que je souffre ici-bas !
Qu'importe que je sois comme le ver de terre
Qu'on foule sous ses pas !

Un jour, je goûterai le bonheur sans mélange
Et j'unirai ma voix
Pour chanter ta douceur, à la sainte phalange,
O belle et sainte Croix !

Saint-Bernard, 17 mai 1890.

OU ?

Couronnée par l'« Essor », Lille.

— Où coules-tu, ruisseau rapide,
Quel terme cherches-tu là-bas ?
— Je vais à l'océan limpide,
    Car je suis las !

— Où veux-tu partir, brise folle ?
— Là-bas, là-bas, pour me cacher ;
Je suis très lasse et je m'envole
    Vers ce clocher.

— Où fuis-tu, nuage superbe ?
— Je veux un repos d'un instant ;
Là-bas un lit de mousse et d'herbe
    Très doux m'attend.

— Où vas-tu, rossignol sauvage ?
— Le jour m'accable, et je suis las,
Je cherche un nid, vers ce rivage,
    Dans ces lilas,

— Et toi, mon âme ? — Je suis lasse ;
J'ai cherché l'amour éternel
Mais en vain ; — franchissons l'espace,
    Il est au ciel.

Saint-Bernard, 26 octobre 1888.

NAPOLÉON.

SONNET.

Couronné par l' « Argus des Concours », Lille.

A M. le baron de Montenach.

Obscur, sans fortune, au trône il aspire ;
C'est fait. — Près des rois il paraît un dieu
Les écraser tous devient son seul jeu.
Dans l'Europe entière il taille un empire.

En vain contre un seul la terre conspire ;
La victoire suit son regard de feu,
Son désir est loi, tout plie à son vœu.
Quand il croule enfin le monde respire.

Voyez-le captif sur un sombre îlot.
Sa grandeur a fui, comme fuit le flot,
Comme un vent s'élève et soudain retombe.

Le voilà poussière en un Panthéon ;
Il a pour royaume une étroite tombe,
Et plus qu'un « Ci-gît » pour Napoléon ! !

Vollèges, juin 1896.

LE PARADIS.

RONDEAU.

Beau paradis ! sainte patrie,
Je t'aime avec idolâtrie ;
C'est pour toi que j'ai tout quitté !
Plaisirs, richesses, liberté,
Père tendre et mère chérie.

L'ouragan souffle avec furie
Au Saint-Bernard ; qu'importe, on prie
Et l'on entrevoit ta clarté,
Beau paradis.

J'y verrai Dieu, Jésus, Marie !
Quelle incomparable féerie ! !
Le seul bien, la seule beauté,
Et cela pour l'Éternité !
Viens, Mort ! que toujours je m'écrie,
Beau paradis !

L'ANGE ET LES FLEURS.

A Monsieur le chanoine Eugène Coquoz.

Un ange aux rayonnantes ailes
— Quel azur égale ses yeux ?
Recherchait les fleurs les plus belles
Pour la chaste Reine des cieux.

D'abord vers une violette
Descend le messager d'Eden ;
Tout près, dans sa fraîche toilette,
La rose embaumait le jardin.

LA VIOLETTE.

O bon ange, épargnez ma vie.
Est-il en moi quelque beauté ?
Non, je n'ai rien, rien qu'on envie.

L'ANGE.

— Si, j'aime ton humilité. —

LA VIOLETTE.

Ange, laissez-moi vivre encore ;
Comme tout m'enchante aujourd'hui !
Je suis à ma première aurore !
Que mon bonheur est vite enfui !

Cueillez cette divine rose.
O doux parfum de cette fleur !
Elle est humide et fraîche éclose,
Nul papillon n'a sa couleur.

LA ROSE.

Laisse-moi de même la vie ;
Pitié ! je dois mourir ce soir.
Vois, au bonheur, tout me convie ;
Tout est plaisir, amour, espoir.

« Laisse-moi briller dans la mousse,
Laisse-moi mes quelques instants ;
Écoute ! c'est la saison douce.
O pure ivresse du printemps !

L'ANGE.

— Quoi ! nulle fleur de la prairie,
Ne veut parer le front sacré,
Le front de la Vierge Marie !
Que son cœur en sera navré !

LA ROSE.

Ah ! c'est ainsi. Pourquoi le taire ?
Bien volontiers je dis adieu
Au bonheur qu'offre cette terre,
Si c'est pour la Mère de Dieu.

LA VIOLETTE.

— Bel ange, cueillez-moi de même ;
Puissé-je briller, un moment,
Au front de la Vierge que j'aime,
Et mourir sur son cœur aimant.

Saint-Bernard, 1891.

EN PASSANT AU COL DU LEN.

Ici l'on peut rêver, se promener à l'aise,
Sous les sapins barbus, dans les petits sentiers
Tout tapissés de mousse et brodés d'églantiers
Qu'il y fait bon dormir à l'ombre d'un melèze.

Le vain bruit des cancans, des affaires s'apaise
En présence des monts géants aux fronts altiers
L'air embaume; on croirait des parfums d'amandiers;
C'est l'arome du pin résineux, de la fraise.

Grives, merles cachés d'un verdoyant rideau,
— Tandis que les troupeaux sonnaillent leurs son-
[nettes,
Rossignolent gaiement : re, mi, fa, sol, si, do

A mes pieds, j'ai la plaine aux blanches maisonnettes.
Que ne puis-je voler, pinsons, bergeronnettes ;
Je viendrais comme vous dans cet Eldorado.

Col du Len, 30 juillet 1896.

L'ASSOMPTION.

ODE.

A ma Mère Marie Gross, née Cretton.

Quel jour serein ! mais il décline ;
Les derniers rayons du soleil
Teignent encore la colline
Et les monts d'or et de vermeil ;
Les parfums embaument l'espace,
Un nuage ardent là-haut passe,
Des champs reviennent les troupeaux ;
Au ciel la lune se balance ;
Plus profond devient le silence...
Quel apaisement, doux repos !

Le ciel de mille feux s'allume,
Et bientôt vous n'entendez plus
Qu'un dernier chant du nid de plume
Qui se marie à l'angelus.
Qu'il est serein ce jour qui tombe !
C'est la paix du juste à la tombe.
Un ange, divin messager,
Dans sa main portant une palme,
Près du mourant pieux et calme,
Avec respect vient voltiger.

Voyez, de la céleste voûte,
Voyez-les venir, en ce jour ;
Du ciel ils vont montrer la route
A la Mère du bel amour.
O la céleste mélodie !
Lorsque la terre est reverdie,
Aux premiers jours du mois d'avril,
Le rossignol et la fauvette
N'en savent pas d'aussi parfaite ;
Chantez la fin de son exil.

Trouvez pour sa victoire insigne,
Le chant le plus délicieux ;
Que ce soit votre chant du cygne
Qui surprenne même les cieux.
De Dieu vient de mourir la mère ;
Mais cette mort n'est qu'éphémère,
Car son Fils est le Tout-Puissant.
De la mort il brise l'empire ;
Si comme lui sa mère expire
Son triomphe est éblouissant.

Mort ! c'en est fait ; brise ton glaive
Et ton invincible aiguillon,
Car, de sa tombe, elle se lève,
Comme une fleur naît du sillon,
Pleine de fraîcheur et de vie ;
Et la troupe du ciel ravie
Élève son corps virginal,
Là-haut, vers la voûte azurée.
Vous triomphez, Vierge sacrée,
Toujours du serpent infernal.

Le ciel, dans sa gloire inouïe,
S'ouvre à ses yeux ; plus haut, plus haut...
Et sa figure est éblouie
A ce spectacle sans défaut.
Plus haut, plus haut, montez encore,
Près du Dieu que le monde adore,
Même au-dessus du séraphin.
Toute créature s'efface
Devant vous ; voyez face à face,
Votre Dieu, votre fils divin !

Sur son cœur le Sauveur la presse.
« Ma mère, régnez avec moi ;
J'ai gardé toute ma tendresse,
Ce que vous voulez sera loi.
Je n'y mets aucune barrière,

De mes biens soyez trésorière ;
Ne régnez que par la bonté.
Le Dieu terrible vous confie
Ce pouvoir. Qu'on vous glorifie
Pour le temps et l'Éternité ! »

Vollèges, 14 août 1896.

LE MONT-BLANC.

A M. l'abbé Lombard, le poète du Mont-Blanc.

I

Orion pâlit dans les cieux ;
Et ses sœurs déjà sont éteintes.
Oh ! regardez ces demi-teintes
Des monts aux profils gracieux !

Voici le pic prodigieux.
Par le soleil — douces étreintes —
Ses neiges d'azur sont atteintes,
Nimbe d'or aveuglant les yeux.

Il brille, étincelle, rougeoie ;
Dans le val muet quelle joie ;
Devant ce beau soleil sanglant.

L'Aiguille Verte et d'Argentière,
Tout clame ta grandeur altière
O roi des Alpes, ô mont Blanc !

II

Salut, Mont-Blanc, salut grand Roi,
Drapé dans ton manteau d'hermine !
Petit, muet je t'examine,
Tant d'éclat me remplit d'effroi.

Quel tressaillement, quel émoi !
Lorsque le soleil t'illumine...
Eh ! bien, Mont-Blanc, je te domine,
O grand mont, plus petit que moi.

Oui, terribles sont tes colères,
Oui, dans tes neiges séculaires
Plus d'un homme est mort, ô géant ;

Mais le temps, lui, te démantèle,
Tu tomberas et, moi, néant,
Je vivrai, l'âme est immortelle.

PAQUES.

Couronné par le « Luth français », Paris.

PANTOUM.

A M. le chanoine Étienne Métroz.

Les tapis de velours couvrent la cathédrale ;
Les cierges parfumés sortent d'un nid de fleurs...
— Une femme est là-bas, dans la nef latérale ;
On vient d'ensevelir sa seule enfant... quels pleurs !

Les cierges parfumés sortent d'un nid de fleurs :
Le bonheur est partout, car Jésus ressuscite.
On vient d'ensevelir sa seule enfant... quels pleurs !
Oh ! comme elle l'aimait sa blonde Marguerite

Le bonheur est partout car Jésus ressuscite,
Et de bouche et de cœur, on chante : alléluia.
Oh ! comme elle l'aimait sa blonde Marguerite !
Dieu la voulait, en vain elle pleura, pria.

Et de bouche et de cœur, on chante : alléluia ;
C'est le jour radieux, l'incomparable fête !
Dieu la voulait, en vain elle pleura, pria,
Mais, chrétienne elle a dit : Ta volonté soit faite.

C est le jour radieux, l'incomparable fête
Un nuage odorant monte de l'encensoir.
Mais, chrétienne, elle a dit : Ta volonté soit faite.
Le bouton s'est flétri longtemps avant le soir.

Un nuage odorant monte de l'encensoir.
L'orgue élève sa voix douce et retentissante.
Le bouton s'est flétri longtemps avant le soir.
Pleure, Jésus pleura, pleure ta pauvre absente.

L'orgue élève sa voix douce et retentissante.
Sursum corda, qu'au ciel, montent nos cœurs, nos [voix.
Pleure, Jésus pleura, pleure ta pauvre absente
Mais regarde Marie à côté de la croix.

Sursum corda, qu'au ciel, montent nos cœurs, nos [voix ;
Pur encens, hymne, allez vers la céleste voûte.
Mais regarde Marie à côté de la Croix.
La mère croit revoir... c'est elle !... pas de doute !

Pur encens, hymne, allez vers la céleste voûte.
Nous ressusciterons à notre tour aussi.
La mère croit revoir... C'est elle... pas de doute,
Et pousse un cri... puis meurt ; ensemble les voici.

Nous ressusciterons à notre tour aussi,
L'orgue éclate et finit d'une voix sépulcrale
Et pousse un cri, puis meurt ; ensemble les voici.
Les tapis de velours couvrent la cathédrale.

Vollèges, mai 1896.

LES DEUX VOIES.

A mon père Émile Gross, préfet de Martigny.

Entrez par la porte étroite, car elle est large la porte et spacieuse la voie qui conduit à la perdition et beaucoup y entrent. *S. Matthieu.*

Cette voie est très large, aimable et fréquentée ;
Le globe presque entier la recherche et la suit !
Sur des rochers à pic une route est jetée ;
Dur sentier ; des enfants, des femmes vont sans [bruit.

Le globe presque entier la recherche et la suit :
Tout est bonheur, tout est plaisir, et tout est joie.
Dur sentier ; des enfants, des femmes vont sans [bruit.
Ils tombent très souvent, car étroite est la voie.

Tout est bonheur, tout est plaisir et tout est joie.
Leur langue ne contient qu'un seul mot : Jouissons.
Ils tombent très souvent, car étroite est la voie :
Et leurs pieds et leurs mains se blessent aux buissons.

Leur langue ne contient qu'un seul mot: Jouissons,
Savourons tout le miel de la coupe encor pleine.
Et leurs pieds et leurs mains se blessent aux buissons
Des cris, des chants moqueurs leur viennent de la [plaine :

Savourons tout le miel de la coupe encor pleine
Et ne refusons rien à nos cœurs, à nos sens.
Des cris, des chants moqueurs leur viennent de la [plaine :
Insensé, viens jouir avec nous, viens, descends :

Et ne refusons rien à nos cœurs, à nos sens.
La route s'embellit encor, devient plus large.
Insensé, viens jouir avec nous ; viens, descends ;
Et plus d'un fatigué veut rejeter sa charge ;

La route s'embellit encor, devient plus large,
Les chants sont devenus pareils à des clameurs.
Et plus d'un fatigué veut rejeter sa charge ;
Une voix dit: avance. — Oh ! je ne puis, je meurs.

Les chants sont devenus pareils à des clameurs.
Mais soudain... qu'est-ce donc ? on n'entend plus
[qu'un râle,
Une voix dit : avance : Oh ! je ne puis, je meurs.
Courage, avance encor et montre ton cœur mâle.

Mais soudain, qu'est-ce donc ? On n'entend plus
[qu'un râle.
L'effroi les tient serrés comme un étau de fer.
Courage ! avance encore et montre ton cœur mâle :
Vois-tu le ciel qui s'ouvre ? et, là-bas, vois l'enfer.

L'effroi les tient serrés comme un étau de fer.
La foule dans les feux de l'enfer est jetée.
Vois-tu le ciel qui s'ouvre et, là-bas, vois l'enfer :
Cette voie est très large, aimable et fréquentée.

Vollèges, mai 1896.



VUE DU GRAND-SAINT-BERNARD. LES CHIENS.

AUX CHIENS DU SAINT-BERNARD.

ODELETTE.

Mes braves chiens, c'est votre tour.
On parle de vous chaque jour,
Plus d'un vient vous faire sa cour
Et l'on vous aime ;
Plus d'un poète, enflant sa voix,
Sur sa lyre ou sur son hautbois,
A chanté vos vaillants exploits,
Soit : de même.

Oui, vous le méritez un peu.
J'écouterai donc l'oiseau bleu,
Afin de vous rimer, parbleu,
Une odelette.
Vous savez votre dignité,
Vous, aides de la charité,
Types de la fidélité,
Très complète.

Vous êtes bons, vaillants, soumis,
De l'homme, les meilleurs amis.
Vous les réveillez endormis
Dans une combe ;
Avec ardeur vous les cherchez,
Sous la neige et sous les rochers ;
Combien par vous sont arrachés
A la tombe.

Je songe à l'illustre Barry,
Et me voilà tout attendri.
Un jour il entendit un cri
Dessous la glace ;
Il la creuse et trouve un enfant;
Il l'éveille en le réchauffant,

Sur son dos, le fait, triomphant,
Prendre place.

Alors il s'en va tout joyeux.
Le pauvre enfant fait de gros yeux,
Mais, s'attachant aux poils soyeux,
Il est sans crainte.
Barry, gambadant comme un fou,
Porte à l'hospice du Mont-Jou
L'enfant endormi sur son cou,
Douce étreinte.

Un jour pendant ces longs hivers,
Ce fait vaudrait de meilleurs vers,
Les chemins étaient recouverts
De neige ; en route,
La bise mord, allons, allons.
Barry, fouillant tous les vallons,
Trouve un jeune homme aux cheveux blonds ;
Il écoute.

C'est un jeune milicien ;
Il vit encor. Le brave chien
Le lèche longtemps et si bien
Qu'il le réveille ;
S'éveillant d'abord à demi,
Il saisit le sabre et, blémi,
Frappe comme sur l'ennemi ;
O merveille,

Barry gît là, morne, sanglant ;
Le sabre a traversé le flanc,
Le sang rougit le sol tout blanc ;
Le chien halète..............
Et votre œil n'est-il pas mouillé?...
A Berne on le garde empaillé ;
Lausanne montre, émerveillé,
Son squelette.

Mais l'on n'a pas dégénéré.
Le meilleur chien, le préféré,
Porte encore ce nom consacré,
    Barry, sans faute.
Oui, vous avez vraiment bel air,
Et, sans métaphore, du flair,
Un beau passé ; marchez, c'est clair,
    Tête haute.

L'ÉTÉ.

RONDEL.

Quel charme plus grand que l'été ?
Sous l'astre-roi, la terre fume,
Immense encensoir qui parfume
La vaste et bleue immensité.

Le front fier du pic argenté
Aux baisers du soleil s'allume.
Quel charme plus grand que l'été ?
Sous l'astre-roi, la terre fume.

Si la terre a tant de beauté
Qu'impuissant, je jette ma plume,
Que dire du ciel qui résume
Toute grandeur et majesté :
Quel charme plus grand que l'été !

Vollèges, 19 juillet.

VINGT-CINQ DÉCEMBRE.

Pièce couronnée, Jeux floraux 1898, Rev. du L.

Le monde, chantons-nous, tressaille d'allégresse ;
Ignorant, petit, pauvre, empereur ou savant,
Tous sont joyeux, et plus d'un homme peu fervent
S'émeut cette-nuit là. — Qu'est-ce qui l'intéresse ?

Dans les temples souvent trop vides l'on se presse ;
Tous les cœurs sentent comme un souffle réchauf-
[fant.
Pourquoi ? la terre a vu naître un petit enfant,
Voilà mille neuf cents ans déjà. Que serait-ce ?

Pourquoi s'inquiéter d'un obscur nouveau-né ?
Pourquoi lui garde-t-on cet amour obstiné ?
Qui fête encor César, Annibal, Alexandre ?

Que nous fait leur naissance ; en quel temps, en
[quel lieu ?
Nul cœur ne bat encor pour leur muette cendre ;
Mais Jésus est toujours aimé, — car il est Dieu !

EN VALAIS.

TRIOLETS.

A Monsieur Jules Cougnard.

Ardente saison de l'été,
Tes prés sont d'un vert d'émeraude,
Ton ciel est d'un bleu velouté,
Ardente saison de l'été !
Tous les oiseaux sont en gaîté,
Dans les blés, le moineau maraude.
Ardente saison de l'été,
Tes prés sont d'un vert d'émeraude.

Oh ! quel spectacle radieux !
Les glaciers, blanches silhouettes,
Semblent des géants ou des dieux.
Oh ! quel spectacle radieux !
Les voyant mon cœur monte aux cieux,
Ainsi que font les alouettes.
Oh ! quel spectacle radieux !
Les glaciers, blanches silhouettes !

Le cor alpestre aux sons perlés,
Vient, jusqu'à moi, de l'Alpe verte ;
Allez l'ouïr, oiseaux, allez,
Le cor alpestre aux sons perlés ;
Doux sons, à mon cœur vous parlez !
Que n'ai-je, oiseau, ton aile ouverte ?
Le cor alpestre, aux sons perlés,
Vient jusqu'à moi de l'Alpe verte.

A l'ombre des chalets brunis,
Qu'il fait bon rêver sur la mousse.
Et d'entendre chanter les nids,
A l'ombre des chalets brunis.

Dieu veut des concerts infinis ;
Célébrez donc la saison douce.
A l'ombre des chalets brunis,
Qu'il fait bon rêver sur la mousse

Les rhododendrons et le thym
Font un tapis sous le melèze ;
L'edelweis, duvet de satin,
Les rhododendrons et le thym,
Et le carillon argentin :
C'est assez pour dormir à l'aise.
Les rhododendrons et le thym
Font un tapis sous le melèze.

Ici, la terre n'est plus rien,
L'âme pense à l'autre patrie.
Et prend son vol aérien :
Ici, la terre n'est plus rien ;
L'on est très fier d'être chrétien.
Humblement à genoux, on prie.
Ici, la terre n'est plus rien,
L'âme pense à l'autre Patrie.

Que j'aime ta mâle beauté,
Valais, doux lieu de ma naissance,
Tes grands monts dans leur nudité ;
Que j'aime ta mâle beauté,
Sur toi plane la liberté,
Et je m'écrie avec puissance :
Que j'aime ta mâle beauté,
Valais, doux lieu de ma naissance.

A toi la sauvage grandeur !
L'aspect du Nord, horrible, étrange,
Et l'éclat du Sud, ô splendeur !
A toi la sauvage grandeur,
Le chaos, sublime laideur,
Sous un ciel bleu comme un œil d'ange.

A toi la sauvage grandeur,
L'aspect du Nord, horrible, étrange.

Sur ton sol, fécond, verdoyant
Croissent figuiers, amandiers, roses.
Oui, je suis fier en les voyant,
Sur ton sol fécond, verdoyant.
L'avalanche au choc foudroyant
Touche la vigne aux fleurs écloses.
Sur ton sol fécond, verdoyant
Croissent figuiers, amandiers, roses.

Sois satisfait de ta beauté,
Valais, c'est mieux que la richesse.
Aux autres l'éclat emprunté,
Sois satisfait de ta beauté.
De ce fleuron Dieu t'a doté,
Et c'est la plus riche largesse.
Sois satisfait de ta beauté,
Valais, c'est mieux que la richesse.

Vollèges, 19 juillet 1896.

AU CORNERGRAT.

A Monsieur Al. Seiler.

Les nuages nous font un jour crépusculaire ;
De la neige partout, de la neige sans fin ;
Dominant le tableau, l'impérial Cervin ;
Le temps n'ose attaquer le géant séculaire.

Nous voici transportés sous le cercle polaire.
Que c'est beau : le Lyskamm, le Mont Rose divin,
Les Jumeaux, le Breithorn. On se sent faible et vain
Auprès d'eux. — Maintenant le soleil les éclaire ;

Voyez-les flamboyer ! Quel éclat radieux.
Drapés dans leur hermine on les croirait des dieux,
Qui perdent dans le ciel leur front pâle et tragique.

Salut, ô Gornergrat, belvédère attirant ;
Je n'oublîrai jamais ton spectacle magique,
Au pied des monts si grands j'ai dit : Dieu seul est
[grand.

1. Au-dessus de Zermatt en Valais.

LA NEIGE.

A M. le Prieur Frossard.

Tombe, tombe, belle neige.
    Oh ! que n'ai-je
De ravissantes couleurs ;
Je peindrais des aquarelles,
    Et, pour fleurs,
Je mettrais tes flocons frêles.

Les grincheux ne t'aiment pas.
    Sous nos pas,
Est-il un tapis de mousse
Plus moelleux et plus charmant ?
    Neige douce,
Demeure éternellement.

Elle tombe si gentille
    Et scintille,
Sous les baisers du soleil,
Tels le rubis, l'émeraude
    Du vermeil
Bouvreuil siffleur qui maraude.

Dans la plaine tu n'as pas
    Tant d'appas
Que sur la montagne blanche ;
Là-bas, on ne voit jamais
    L'avalanche
S'élancer des blancs sommets.

O le gentil paysage,
    Le passage
Du Grand-Saint-Bernard tout blanc,
Le mont Mort blanc, la Grand'Combe

Ressemblant
A la plus blanche colombe.

Salut à toi, mont Vélan,
Aussi blanc
Que l'humide pâquerette.
Point de spectacle approchant
De ta crète
Teinte du soleil couchant.

Sur ce beau tapis on glisse,
O délice ;
Que d'amusements divers,
En avant les skis et les planches [1].
Beaux hivers,
Vivent vos pelouses blanches.

Neige, quelle est ta beauté !
Pureté
Des lis blancs et des blancs cierges !
Dis les hosannas vainqueurs
Des cœurs vierges,
Des cœurs forts : En haut les cœurs !

1. On se sert, au Saint-Bernard, de planches en guise de traîneaux.

AU DIVIN CRUCIFIÉ.

A M. le chanoine Alexis Abbet.

IMITÉ DE SAINTE THÉRÈSE.

Mon Jésus, ce n'est pas la splendeur de tes cieux,
Le bonheur innommé, le brillant diadème
Que tu promets au cœur méprisant les faux dieux
Et les biens d'ici-bas, ce qui fait que je t'aime ;

Ce qui fait que je crains le péché, mal suprême,
Autant que le poison d'un serpent dangereux ;
Ce n'est pas ton enfer, gouffre horrible, où blasphème,
Où se tord le damné, dans ses tourments affreux ;

C'est de te voir, afin de racheter nos âmes,
Mourir, de cette mort réservée aux infâmes,
Toi Créateur, toi Dieu, toi Roi de tous les rois.

S'il n'était pas, le ciel promis à l'espérance ;
Si je ne craignais plus l'éternelle souffrance :
Je t'aimerais toujours, te voyant sur la Croix !

Saint-Bernard, 6 octobre 1888.

A MON ANGE.

A Monsieur l'abbé Henri Bolo.

Ah ! j'aimerais te voir dans ton éclat céleste,
Ange, à qui Dieu m'a confié !
Pour m'élancer au ciel j'aurais le pied plus leste,
Oui, mon cœur, pour le bien, serait fortifié.

Ah ! j'aimerais te voir avec tes ailes blanches,
Avec ton front presque divin,
Avec tes yeux plus clairs que les yeux des pervenches.
Mais hélas ! je m'abuse en vain !

Ange, non, tu n'as rien de tout cela ; que dis-je ?
Tu n'en peux même rien avoir ;
Mais telle est ta beauté qu'elle tient du prodige
Et non moins grand est ton pouvoir.

Que puis-je comparer ton éclat et le nôtre !
Car l'œil de l'homme n'a pas vu,
Son cœur n'a pas compris, comme le dit l'Apôtre,
Le ciel de tous les biens pourvu.

A la plus sombre nuit, qui compare l'aurore
Dans sa grandiose beauté ?
Mais tout ce que je dis ne serait rien encore
Auprès de la réalité.

O céleste gardien, tu peux voir face à face
Le Tout-Puissant, le Dieu Très Haut,
Et, devant ce soleil, tout ton éclat s'efface ;
Sa beauté seule est sans défaut !

Oui, tu vois le Seigneur, unique en son essence,
Indivisible Trinité,
Et saisi de respect, bel ange, en sa présence,
Tu célèbres, ravi, sa gloire et sa bonté.

« Oui, ma beauté n'a rien des beautés de la terre ;
« Je suis un des princes du ciel.
« Nulle ombre ne ternit, rien n'émousse ou n'altère
« Cet éclat immatériel.

« A la voix du Très-Haut, j'ai vu le monde éclore,
« Et j'ai vu naître le soleil ;
« J'ai vu fleurir la terre, à sa première aurore ;
« Oh ! que son front était vermeil.

« La terre n'était point comme elle est à cette heure ;
« Qu'est donc sa beauté maintenant ?
« Vous la croyez splendide ! Ah ! votre esprit vous [leurre...
« Que le monde était rayonnant !

« Dieu dit un mot ; ce monde,
« A la même seconde,
« De la vase profonde
« Du néant s'est levé.
« La force surabonde.
« Dans sa beauté féconde
« S'il s'était conservé !

« La terre, sans travail de moissons jaunissantes
« Et de fleurs se couvrait ;
« Les ronces, en ce temps, étaient encore absentes,
« Dans la vierge forêt.

« Les lions, les agneaux demeuraient côte à côte,
« Les tigres mangeaient dans la main ;
« Ils étaient les amis de l'homme, avant sa faute ;
« Qu'as-tu fait, pauvre genre humain ?

« Bercés, sous un charmant feuillage,
« Les petits oiseaux roucouleurs
« Avaient un plus doux babillage
« Et leurs plumes plus de couleurs.
« Ils volaient donc, vivantes fleurs
« Du plus splendide paysage.

« Les hommes devaient être heureux,
« Car la divine Providence
« Avait tout préparé pour eux,
« Pour Adam et sa descendance ;
« Tous les trésors en abondance.
« Que le Seigneur est généreux !

« L'homme n'a pas compris la bonté souveraine ;
« A Dieu même il a préféré,
« Choix dégradant, affreux, le serpent qui l'entraîne
« Dans l'enfer ; va, sois torturé.

« Mais après le péché, tout change de visage.
« Comme fait l'incendie affreux, sur son passage ;
« Le monde perd soudain son éclat radieux ;
« Où le bonheur régnait, on voit naître l'envie,
« Et la hideuse mort prend place de la vie :
« Le monde, en un instant, devient stérile et vieux.

« Oui, sur la vie humaine,
« La pâle mort promène
« Son glaive foudroyant ;
« Dès ce jour, pauvres mères,
« Datent larmes amères
« Et chagrin effrayant.

« Dès lors, par la souffrance
« Et la désespérance
« Vos cœurs sont déchirés ;
« C'était la paix, naguère,
« Voici naître la guerre ;
« Pleurez, pleurez, pleurez !

« O pauvre genre humain ! malheur irréparable !
« Ton domaine est l'enfer !
« C'est toi qui l'as voulu ! tu deviens misérable :
« Au lieu de fils de Dieu, le fils de Lucifer !
« Pour ses commandements d'amour, son joug de [fer !
« Et ce Dieu méprisé peut être inexorable !

« Dieu pense d'une autre manière,
« Ce Dieu très bon a pardonné.
« Il te rend ta grandeur première,
« Il te rappelle à la lumière.
« Ah ! dans la plus humble chaumière,
« Je vois un enfant nouveau-né !

« O salut, Créateur suprême ;
« Oui, dans les hauteurs, gloire à toi !
« Petit, c'est le Dieu Grand lui-même.
« Plus tu t'effaces plus je t'aime ;
« Béni soit ton amour extrême,
« A toi mon cœur, à toi ma foi.

« Oui, je l'ai vu, dans son étable,
« Le rose et divin nourrisson !
« Amour ! amour inimitable !
« Plus tard, il prend l'homme à sa table
« Et donne sa chair. Intraitable,
« L'homme, pour cœur, n'a qu'un glaçon.

« Pouvait-il faire davantage
« Et vous aimer plus qu'il n'a fait ?
« Ce grand frère avec vous partage
« Le ciel, immortel héritage ;
« Pour vous, il se donne en otage :
« Ne l'aimer point est un forfait.

« Oui, ce Dieu puissant que le monde révère,
« Ce Dieu qui, dans sa main, tient l'univers entier,
« Humble, a gagné son pain ! le vrai Dieu, [charpentier ! ! !
« Lui qui sait tout, voit tout, qui, de rien, peut tout [faire ;
« Qui réprime les flots avec sa voix sévère,
« Pour te faire le fils de Dieu, son héritier
« Abandonné, sanglant, mourut sur le Calvaire !

« Sois saluée, ô sainte Croix !

« Mon Jésus, victime infinie !
« Oui, j'aime, j'adore, je crois.
« O Nazaréen ! à la fois
« Le Roi des juifs, le Roi des rois ;
« Règne, après ton ignominie.

« Les méchants, doux Jésus, t'ont fait tous les
[affronts,
« Et le monde à tes lois ne veut point se soumettre ;
« Que Satan, disent-ils, que Satan soit le Maître !
« Jamais devant la Croix, nous ne nous courberons.
« O lâches, insensés ! demeurez dans la honte,
« Et puisque de l'amour vous ne tenez pas compte,
« Devant le Dieu du mal, coulez très bas vos fronts.

« Liberté pour le vice immonde,
« Oui, pour le péché, liberté ;
« De tous côtés, qu'on le seconde,
« Mais malheur au bien ! qu'on émonde,
« Arrache cet arbre du monde ;
« Que le juste soit souffleté.

« Oh ! Jésus l'a permis. Courage ;
« Lui-même a souffert tout d'abord.
« Laissez, sans peur, gronder l'orage,
« Satan, en vain, frémit de rage ;
« L'Église brave le naufrage,
« Son vaisseau gagnera le port. »

Le démon vainement voudra-t-il me séduire,
Bon ange, par toi seul, je me laisse conduire,
Guide-moi par la main ;
Tu vois, là-haut, ma place et la sainte couronne ;
L'enfer veut m'entraîner, son filet m'environne,
Montre-moi le chemin.

« Je serai là sans doute,
« Pour t'aider, sur la route.
« Il faut pleurer, souffrir ;
« La mort viendra livide...

« Mais, ce calice vide,
« A ton regard avide
« Le beau ciel va s'ouvrir.

« O beau ciel ! vrai séjour d'inexplicables fêtes !
« Le bonheur éternel ! le repos éternel !
« Un Dieu te pressera sur son cœur paternel.
« Voir les anges, les saints : martyrs, vierges,
[prophètes ! »

Pour un peu de travail, pour les peines d'un jour
Se plonger à jamais dans l'Océan d'amour !
Qui pourrait hésiter serait-ce une seconde ?
Mon Dieu ! je suis à toi, je t'aime mais trop peu ;
Fais que mon cœur glacé devienne un cœur de feu ;
Que ta grâce, mon Dieu, m'échauffe et me seconde ;
Que je dise, à la terre, un éternel adieu
Et que ma bouche n'ait qu'un cri : Mon Tout, mon
[Dieu.

Vollèges, 30 août 1896.

EDELWEIS ET RHODODENDRONS.

RONDEL.

Edelweis et rhododendrons,
Fleurs rouges, fleurs immaculées,
Vous croissez bien loin des vallées;
Des pics vous êtes les fleurons.

Chastes sœurs, nous nous comprendrons ;
Rayonnez, là-haut, esseulées,
Edelweis et rhododendrons,
Fleurs rouges, fleurs immaculées.

Ensemble nous demeurerons,
Bravant le froid, les giboulées ;
Les cœurs chauds, les âmes perlées,
C'est votre langage ; haut les fronts,
Edelweis et rhododendrons.

LA BELLE BOUE.

Au Révérend Père Sigismond de Courten.

Sur un tapis, le Roi de Rome était couché.
Des dames étaient là, dans leurs fraîches toilettes,
Des généraux, ornés de riches épaulettes...
De tous leurs soins l'enfant ne semblait pas touché.

— Je m'ennuie aujourd'hui, dit-il, je suis fâché
Contre ces officiers si fiers de leurs aigrettes,
Et ces femmes avec leurs tristes collerettes ;
Je donne ces tableaux par-dessus le marché !

— Mon fils, respecte mieux l'art, la beauté, la gloire.
— Non pas ; ce que je veux, c'est cette vase noire,
Avec ces mendiants laissez-moi m'y rouler.

Te reconnais-tu là, pécheur ? — Cache ta joue.
Toi l'héritier du ciel, vers Dieu tu dois voler...
Et pauvre ange tombé, tu crois « belle » la boue.

Vollèges, 11 sept. 1896.

CHANT SUISSE.

A M. Charles Hœni,

à l'occasion du 6e centenaire de la Confédération suisse.

Connaissez-vous la Suisse ma patrie ?
Avec ses lacs aux changeantes couleurs,
Ses monts géants, où l'hiver se marie
Au printemps vert, tout parfumé de fleurs?

Escaladez nos cimes pittoresques ;
O quel tableau grandiose et riant
Que ces glaciers, comme des tours moresques,
Trouant l'azur d'un vrai ciel d'Orient !

Portez vos yeux vers les gras pâturages,
Tout tapissés d'edelweis et de thym ;
Entendez-vous monter de ces parages
Les carillons au son pur, argentin ?

O mon pays ! que j'aime ta verdure,
Tes champs jaunis, tes sauvages forêts !
Dieu fit de toi l'écrin de la nature,
A pleines mains te donna des attraits.

Que j'aime à voir une cascade blanche
Où l'arc-en-ciel se pose, sylphe d'or !
Que j'aime ouïr le bruit de l'avalanche,
De l'ouragan la voix plus sombre encor.

Loin du pays bientôt l'ennui me gagne,
Rien ne me plaît, lorsque je l'ai quitté ;
Car je suis fait pour la haute montagne,
Pour son air vif et pour la liberté.

Que j'aime aussi ta vieille et belle histoire.
T'appartenir fut toujours mon bonheur !

Hélas ! on voit diminuer ta gloire...
Comme jadis, tu n'es plus au Seigneur.

Ah ! redeviens une Suisse chrétienne..
Chrétiens vaillants étaient tous nos aïeux,
Sois-le toujours, pour que Dieu te soutienne :
L'homme n'est fort qu'avec l'appui des cieux.

Ah ! gloire à Dieu ! brille sur ta bannière
La croix, malgré notre temps ricaneur ;
Garde-la bien jusqu'à l'heure dernière :
C'est ton espoir, ton salut, ton honneur !

A mon pays, Dieu, fais des jours prospères ;
Que ses enfants, entre eux, n'aient qu'un seul cœur;
Rends-nous, rends-nous la Suisse de nos pères :
Leur foi, leurs mœurs, leur courage vainqueur.

Saint-Bernard, *2 août 1891.*

SONNETS FANTAISISTES.

Poésie couronnée par l' « Essor », Lille.

I. — CRESCENDO.

Brise,
Volez
Indécise,
Aux cieux perlés.
Horribles surprises !
Tous les airs sont troublés !
O vent ! tu grondes et brises
Les chênes autant que les blés.
Maintenant la tempête alarmante ;
Quel ouragan effrayant, sur les flots.
Priez et pleurez, ô pauvres matelots.
Passion, tu souris d'abord et viens charmante,
Mais quelque temps après vous entendrez les sanglots.
Et votre cœur est brisé, tout brisé par la tourmente.

Martigny, 21 juin 1897.

II. — GLORIA MUNDI.

J'ai bientôt toute la terre, et ce superbe domaine
Me paraît bien petit pour un si fier conquérant.
Terre, tais-toi devant Alexandre le Grand ;
L'égale des dieux devient la race humaine.
Plus loin, plus loin... que partout je promène
Mes drapeaux et vainquons en courant ;
Plus loin... qu'est-ce qui me surprend ?
La mort... affreux phénomène...
Qui, moi, l'homme divin...
Et plus bas descendre,
Je suis enfin,
Alexandre
Si vain :
Cendre.

APRÈS ?

Bâtissez des palais et faites un beau rêve ;
Riez, chantez, jouez, sans penser à la mort ;
Soyez heureux, soyez content et soyez fort :
La mort vient. Pauvre vie ! ah ! qu'elle est triste et
[brève !!

L'enfer s'ouvre ; l'enfer, vaste océan, sans grève,
D'inextinguible feu qui conserve et qui mord ;
L'éternel désespoir de l'éternel remord,
Les grincements de dents,la nuit, un pleur sans trêve;

Ou le ciel ! surpassant tout songe et tout désir.
O divin paradis, il faut que je te voie !
Et le repos sans fin de l'éternel loisir.

Ou se vaincre en ce monde et dans l'autre la joie,
Ou jouir ici-bas et Satan a sa proie ;
L'un ou l'autre t'attend, Homme ; à toi de choisir.

Saint-Bernard, 1891.

LUNE OU SOLEIL ?

Couronné par l'« Argus des Concours » de Lille.

Lune pâle, et toi, soleil radieux,
Vous passiez jadis pour être des dieux ;
Le culte a cessé, l'amour persévère,
Notre fin de siècle aussi vous révère ;
Mais, lune ou soleil, lequel vous plaît mieux ?
Oh ! c'est le soleil, aveuglant les yeux,
Dit le paysan, le soleil joyeux ;
Toi, tu ne fais point du tout son affaire,
Lune !

Viennent les rêveurs, dames et messieurs :
« A Phœbé la palme ; oui, scintille aux cieux,
Reine, en ta beauté tranquille et sévère. »
Moi, Soleil, je t'aime et je te préfère
Le jour ; toi, les soirs frais, silencieux,
Lune !

FUITE EN ÉGYPTE.

Ornez-vous bien, vastes forêts,
Puis abaissez vos têtes vertes,
Que votre ombrage soit plus frais ;
Que vos corolles soient ouvertes,
Fleurs, aux parfums délicieux,
    Et que vos yeux
    Soient radieux ;
    Voyez passer Marie ;
    Que tout sourie
    Au Roi des Cieux.

Gais oiseaux, cachés dans les branches,
Sifflez en prenant votre vol.
Anges du Ciel, aux ailes blanches,
Chantez unis au rossignol.
Doux vents, retenez votre haleine,
    Et, dans la plaine,
    Soufflez à peine ;
    Elle passe en ce lieu,
    Mère de Dieu
    Et votre Reine.

Vollèges, 21 août 1896.

LES INCRÉDULES.

RONDEL.

De petits nains, ô bien petits !
Disent : Peut-on croire aux miracles ?!
Par eux, cent contes sont bâtis,
De petits nains, ô bien petits !
Du dogme ont fait un abatis,
Mais *on doit croire* à ces oracles !!
De petits nains, ô bien petits
Disent : peut-on croire aux miracles ?!

De ces petits nains chassieux
L'Église en enterra bien d'autres ;
Elle rit de ces envieux,
De ces petits nains chassieux.
Sa vérité crève les yeux ;
Ses dogmes valent bien les vôtres !
De ces petits nains chassieux
L'Église en enterra bien d'autres.

L'homme est un singe, dites-vous ;
C'est un beau titre de noblesse !
Pourquoi singes plutôt que loups ?
L'homme est un singe, dites-vous.
Pour vous, je le crois, pauvres fous !
C'est à tort, si ce mot vous blesse.
L'homme est un singe, dites-vous ;
C'est un beau titre de noblesse !

Détruire, vous le savez bien ;
Que bâtirez-vous à la place ?
Dites à l'homme : ne crois rien ;
Détruire, vous le savez bien.

Faites-le crever comme un chien [1].
Bavez sur tout, vile limace.
Détruire, vous le savez bien ;
Que bâtirez-vous à la place ?

Vous n'avez que le sot orgueil
De Julien [2], pas la puissance.
Lui-même a rencontré l'écueil :
Vous n'avez que le sot orgueil.
Le charpentier fait le cercueil
Pour coucher votre suffisance.
Vous n'avez que le sot orgueil
De Julien, pas la puissance.

Vous faites régner le poignard,
Le pétrole et la dynamite.
En plaçant le ciel à l'écart
Vous faites régner le poignard.
— Jouissons, demain, c'est trop tard !
Tuons, car l'enfer n'est qu'un mythe !
Vous faites régner le poignard,
Le pétrole et la dynamite.

Ou le drapeau rouge ou la foi,
Ou le chapelet ou la bombe ;
Sans la foi, je suis à eux, moi :
Ou le drapeau rouge ou la foi.
Chrétien, on souffre sans émoi :
Le repos est après la tombe.
Ou le drapeau rouge ou la foi
Ou le chapelet ou la bombe.

Ils voudraient reculer, je crois,
Ils comprennent leur triste rôle,
Et disent : c'était bon la Croix ;
Ils voudraient reculer, je crois ;

1. Allusion au vers de Barbier parlant des athées :
...ne pensant à rien
Couche-toi sur le flanc et crève comme un chien !
2. Julien l'apostat, empereur.

Car ils ont peur, tous ces bourgeois,
Peur de la bombe et dû pétrole.
Ils voudraient reculer, je crois,
Ils comprennent leur triste rôle.

Vous semez le vent, on dira :
Tant pis, récoltez la tempête;
Plus d'un impie en pâtira.
Vous semez le vent, on dira :
C'est vous la cause ; allons, hourra !
Est-ce volé ? je le répète.
Vous semez le vent, on dira :
Tant pis, récoltez la tempête.

Vollèges, 22 août 1896.

LE PHÉNIX.

Au Rév. Père Messelod, Missionnaire
de Saint-François de Sales.

Ego dixi : dii estis :
J'ai dit : vous êtes des dieux.
Psaumes.

Lorsque le phénix sent que sa course est finie,
On le voit, tout à coup, fuir au loin et chercher
Des rameaux odorants pour s'en faire un bûcher ;
Dans la flamme, il termine alors son agonie…

Qu'est-ce donc? Écoutez un chant plein d'harmonie...
Oui, le cœur le plus dur s'en laisserait toucher.
L'oiseau vivant, plus haut que le dard d'un archer,
S'élance au ciel, chantant sa beauté rajeunie.

La fable de l'*Hellade* est-elle un songe vain ?
Non, chrétien, penses-y — ; voilà ton sort divin.
Dans l'horreur de la tombe il te faudra descendre ;

A ce monde charmeur tu devras dire adieu,
Mais pour renaître, un jour, rayonnant de ta cendre:
Tu te couches mortel et te réveilles dieu.

Vollèges, le 1er septembre 1896.

ESAU.

A M. l'abbé Anthonioz.

Couronné par le « Luth français », Paris.

SONNET.

Ésaü revenait de la chasse, très las.
— Frère Jacob, dit-il, vite un peu de laitage ;
Je meurs de faim, de soif. — Avec toi je partage
Ces lentilles, je vais en préparer deux plats.

Mais que me donnes-tu ? — Je n'ai rien pris hélas !
Le cadet dit : — C'est peu, j'exige davantage ;
En échange renonce à ton droit d'héritage.
— Eh ! soit ! dit le chasseur en riant aux éclats...

Mais plus tard, il versa plus d'une larme amère,
Quand il vit le puîné, dirigé par sa mère,
Prendre le droit d'aînesse autrefois acheté.

Ah ! de vous plus encor, pécheurs, Satan se joue :
Il vous offre un moment pour une Éternité ;
Et vous vendez le ciel pour avoir de la boue.

A CHAMPEX.

A ma tante Joséphine, veuve du poète Louis Gross.

Adam faillit ; alors, sur leurs blanches épaules,
Les anges radieux emportèrent l'Eden ;
Ils le portaient au ciel, le merveilleux jardin ;
Ils franchirent le Nord, dépassèrent les pôles.

Ils jetèrent des fleurs dans le midi des Gaules,
En Grèce, en Orient, dans le pays latin ;
Mais ils volaient toujours, vers leur but très lointain,
Au-dessus des pics blancs, des mers, des caps, des
[môles.

Voyez-les s'arrêter enfin près des grands monts
Dont l'air vivifiant embaume nos poumons.
Tout à coup l'on vit choir le lieu perdu par Ève.

Serait-ce Interlaken ? Non point, vous vous trompez;
Beaucoup l'ont dit, c'est vrai, mais ce n'est qu'un beau
Ce paradis est en Valais, et c'est Champex. [rêve :

Champex, le 6 septembre 1896.

LE CHRÉTIEN.

Qu'il est heureux et fier le courtisan d'un roi ;
Il attend, il espère un mot, du moins un signe
Du monarque et pour lui c'est une grâce insigne.
Oui, perdre cette estime est son plus grand effroi.

Voyez plus noble encor, sur un noir palefroi,
Le fils aîné du prince ; il est grand, il est digne.
Et son droit d'héritier, est-ce qu'il le résigne ?
Rougit-il du manteau de pourpre orné d'orfroi ?

Ces grandes dignités une autre les efface ;
Mais nommez-la ; plus d'un se voilera la face
Ainsi qu'un criminel dont on dit les affronts.

Que Satan et les siens marqués d'un signe immonde,
Rougissent ; vous, enfants de Dieu, levez vos fronts.
Chrétien ! c'est le plus pur, le plus beau titre au [monde !

Orsières, 5 septembre 1896.

AU RETOUR D'UNE LONGUE ASCENSION.

BOUTADE.

Je revenais des monts tapissés de chalets.
O pics fiers, couronnés d'un froid bandeau de neige,
Pour peindre votre aspect sauvage et grand, que
La main de Raphaël ! Salut à toi, Valais. [n'ai-je

Laisse à d'autres pays leurs splendides palais,
Garde ta foi, tes mœurs et leur humble cortège
De viriles vertus. Dieu t'aime et te protège.
Réfléchissant ainsi je courais, je volais.

Que de rhododendrons ! J'en humais l'ambroisie,
Et mon cœur débordait de fraîche poésie ;
Je semblais fuir la terre et m'envoler aux cieux.

Et j'allais, et j'allais, saisi d'enthousiasme,
Respirant l'air du soir, vierge de tout miasme....
Car mon lit m'attendait ; j'y suis enfin, tant mieux!!

Vollèges, 16 septembre 1896.

LES MASSACRES D'ARMÉNIE.

ODE.

Pièce couronnée aux Jeux floraux, 1898.
Rév. du L.

Dieu le veut ! Dieu le veut ! s'écriaient d'une voix,
Nobles, vilains et clercs, en s'armant à la fois.
Alors un sang chrétien bouillonnait dans leurs veines,
Et tous couraient chasser les hordes du Croissant ;
Car ils avaient du cœur, un cœur fier, agissant.
Mais nous,nous n'avons plus que des menaces vaines.

Dieu le veut, en avant !
A ce cri, bien souvent,
On vit même l'enfant
S'emparer d'une lance.
Oui, lâche qui balance !
En avant qu'on s'élance,
Dieu le veut ! en avant !

Alors nous triomphâmes ;
Ils n'étaient pas des femmes ;
Alors leurs bonnes lames
Sortaient de leurs fourreaux ;
Ils tombaient en héros,
Ils chassaient les bourreaux ;
Alors nous triomphâmes.

On ne calculait pas pour un vil intérêt.
Pas tant de beaux discours alors, mais on mourait.
Voilà ce qu'on faisait dans ce vieux moyen âge,
Voilà ce qu'on faisait dans ce temps dont on rit,
Alors que, plein d'amour, où vécut Jésus-Christ,
On allait humblement en long pèlerinage.
Combien on était grand, combien on était fier,

Près de nous si petits, nains d'aujourd'hui, nains
[d'hier.
S'ils pouvaient se lever de leurs tombes, ces hommes:
Sont-ce là nos enfants? Non, jamais, diraient-ils !
Nos estocs, pour leurs bras, sont de trop lourds
[outils.
Oh ! qu'ils auraient pitié de tous tant que nous
[sommes !

Aux yeux du monde entier
On massacre, on dépouille
Les chrétiens. Doux métier !
Pour eux point de quartier.
Et nul pour châtier,
Tous tombés en quenouille !

Deux cent mille martyrs égorgés, sous nos yeux !
Le pillage et le feu, les vierges outragées !
Et ces choses sans nom ne seront pas vengées ?
Ces hordes ne sont pas encore assez gorgées
De sang chrétien ; on va faire plus long et mieux.

Ah ! l'Arménie entière
Un vaste cimetière !
Presque à notre frontière,
Laissez-le, ce vainqueur,
Se ruer sur la Crète.
Eh ! quoi ! nul ne l'arrête ?
Pas une arme n'est prête ?
Europe, as-tu du cœur ?

Oh ! laissez-les en paix avec leur barbarie.
Laissez-les, dans Stamboul, exercer sans remords
Aux yeux de vos consuls leur sombre boucherie.
Que nul ne se révolte et nul ne se récrie ;
Que de morts mutilés le tombereau charrie !
Tant pis, laissez les morts ensevelir les morts !
Quoi ! l'on ne pourrait pas briser le cimeterre ?
Les chasser, ces bandits, la honte de la terre,
Tous ces fils du Croissant nos mortels ennemis ?

Quoi ! l'on ne pourrait pas, le cœur plein d'allé-
Ouïr sonner un jour, ainsi que pour la Grèce [gresse,
L'heure où tous ces chrétiens ne seraient plus
[soumis ?
Godefroid de Bouillon, Sobieski, Barberousse
Canaris, levez-vous contre ces assaillants,
Contre l'ignoble Turc qui souille et qui détrousse
Venez nous réveiller ; qu'on s'arme et se courrouce ;
Don Juan et saint Louis, levez-vous les vaillants !

Quoi ! cette plaie immonde
Souiller toujours le monde.
Lorsque, du bout du doigt,
On peut briser les serres
De tous ces adversaires,
Et guérir tant d'ulcères ;
Qu'on le peut, qu'on le doit.

Ne nous contentons pas de nos larmes stériles.
En haut les cœurs ! laissons ces plaintes puériles ;
Arrêtons enfin les bandits.
Rappelons-nous aussi la belle parabole
De la veuve, et donnons, pour le moins, une obole;

L'aumône ouvre le paradis.
Oui, sois maudite, ô politique !
Toi, la cause de ces horreurs !
Plus rien de la grandeur antique ;
Maintenant on vise au pratique,
Des morts on fait la statistique
Et là se bornent nos fureurs.

Et vingt cinq millions de soldats sous les armes
N'auront pas arrêté ce sang, séché ces larmes,
Ecrira la postérité ;
On trouva suffisant d'envoyer une note,
De dire à l'égorgeur : serrez moins la menotte ;
O crime, ô honte, ô lâcheté !

Vollèges, 22 sept. 1896.

NOUVELLE LIBERTÉ.

CHANSON.

REFRAIN.

Jusqu'à ce jour a régné l'esclavage,
Mais, sous ce joug ton cœur s'est révolté.
Peuple, debout ! pousse un cri fier, sauvage,
        Brise tes fers et vois la liberté,
            Liberté, Liberté !...

Jusqu'à ce jour l'Église était bien reine ;
Qu'elle n'ait plus jamais ni feu ni lieu.
Ne laissons pas chanter cette sirène,
Et plus de mœurs, plus de foi, plus de Dieu.
Que de son trône aux cachots on la traîne,
Que son bras soit fortement garrotté
        Au nom de la Liberté
            Liberté, Liberté ! !

Ah ! quelle époque en libertés féconde
Quand florissait Robespierre et Marat,
Quand de Capet tomba la tête immonde
Et que périt un peuple scélérat !
Prisons, cachots, tout débordait de monde.
Du passé mort rien debout n'est resté.
        Au nom de la Liberté,
            Liberté, Liberté ! !

Jusqu'à ce jour même le dieu-Voltaire !
Des saintes sœurs admirait la bonté,
Leur devoûment que jamais rien n'altère,
Leur cœur de mère et leur virginité.
Il les nommait les anges de la terre ;

Eh bien ! chassons les sœurs de charité
Au nom de la Liberté,
Liberté, Liberté ! !

Mais de l'enfance il faut gagner les âmes,
Qu'un seul d'entre eux ne dise plus je crois ;
Dans ces cœurs purs jetons d'impures flammes,
Laïcisons et prenons-leur la croix.
Nous les aurons quand ils seront infâmes.
Droit des parents, ne sois plus respecté
Au nom de la Liberté,
— Liberté, Liberté ! !

Aoste, 1890.

NOUVEAU PROGRÈS.

CHANSON.

REFRAIN.

Vive le Progrès ! Siècle de lumière
Va même éclairer la pauvre chaumière,
Réveiller enfin tous les endormis ;
Fanatisme, ignorance et barbarie, arrière,
Car pour l'esprit de l'homme il n'est plus barrière.

A ce Dieu nouveau, montrez-vous soumis
Car c'est le Progrès, mes amis.
Jadis, à petite distance,
A peine encor, se tuait-on,
Et l'on vantait, avec jactance,
Son arbalète ou son bâton,
Maintenant on tue une armée
Avec une bombe enflammée ;
Cet art est en si beau chemin
Qu'un jour peut-être notre race
Finira sans laisser de trace !
C'est le progrès du genre humain. (Refrain.)

Jadis, quelle pénible chose !
Pour écrire il fallait penser ;
En vers tout aussi bien qu'en prose,
Maintenant on peut s'en passer ;
L'esprit, fuyant le terre à terre,
Cherchant le beau que rien n'altère
S'élevait jusqu'à l'idéal :
O vraiment la folie étrange !
Progrès ! plongeons-nous dans la fange :
Vive la chair et le métal. (Refrain.)

Jadis on disait, vieille chose !
Qu'en Dieu l'on devait croire au moins ;
Que n'étant point d'effet sans cause,
Le ciel, la terre étaient témoins
De son existence féconde.
Maintenant, on dit que le monde
Est sorti des mains du hasard,
Que nos corps sont de purs fantômes
Ou bien des composés d'atomes
Qui se sont créés, non sans art ! ! (Refrain.)

Jadis, point de socialisme,
Pas de ces cris : A mort ! j'ai faim ;
Pas de bombe et de vandalisme.
Elle attendait le Ciel, enfin,
Cette pauvre classe ouvrière.
Mais maintenant plus de prière,
Et ce peuple n'est plus chrétien ;
Il ne souffre plus en silence,
Sans la foi, tant de dissemblance ;
Non plus ces mots : le mien, le tien. (Refrain.)

Mais de ce ton quand finirais-je ?
Ils sont plus nombreux ces progrès
Qu'en hiver les flocons de neige
Et que les feuilles des forêts :
Très grand progrès dans la dépense,
Et je puis ajouter, je pense,
Progrès monstre dans les impôts,
Et progrès dans la banqueroute ;
Et dans les mœurs progrès sans doute,
Progrès dans les honteux tripots. (Refrain.)

Progrès dans les impurs spectacles,
Progrès en débits de liqueurs :
L'injustice n'a plus d'obstacles,
Elle règne dans tous les cœurs.
Progrès du vol à haute dose ;
Du voleur c'est l'apothéose ;

On s'enrichit à peu de frais !
Le Panama ! ! chut... ô démence !
Comprenez quel amour immense
Je puis avoir pour le Progrès !

Vive le Progrès ! siècle de lumière ;
Va même éclairer la pauvre chaumière
Réveiller enfin tous les endormis.
Fanatisme, ignorance et barbarie, arrière !
Car pour l'esprit de l'homme il n'est plus de barrière !
A ce dieu nouveau montrez-vous soumis,
Car c'est le Progrès, mes amis.

Aoste, 1890.

SERMON DE S. FRANÇOIS D'ASSISE AUX OISEAUX.

Saint François ! qu'il est noble avec sa pauvreté !
Il est plus grand qu'un roi sans porter de couronne ;
L'on voit, dans tous ses traits, tant de sérénité,
Sur son front amaigri, luit tant de majesté,
Que le peuple, lion par un agneau dompté,
Accourt de toutes parts, en tous lieux, l'environne.

Tous pleuraient leurs péchés ! tous l'écoutaient ravis.
Il semblait dépouillé de notre chair fragile,
Comme un ange venu des célestes parvis.
Et tous se soumettaient à ses tendres avis,
Les pauvres par les grands n'étaient plus poursuivis ;
Tous voulaient obéir aux lois de l'Évangile.

François passait un jour dans de vertes forêts,
Le front tout rayonnant il semblait fuir la terre ;
Enfin il s'arrêta sous un ombrage frais
Et voyant des oiseaux : « Mes amis, j'aimerais
Vous parler du bon Dieu, si grand, si plein d'attraits,
Appelez vos amis, dans ce lieu solitaire. »

Tout aussitôt le rossignol,
Le rossignol et la fauvette,
Prirent joyeusement leur vol
En chantant : do, ré, mi, fa, sol,
Sans manquer diéze ni bémol ;
Vraiment la chanson fut parfaite.

Et sans tarder, rossignolets,
La vive et gentille hirondelle,
Oiseaux bleus, rouges, violets,
Et même les hiboux si laids,

Chantant ou soufflant leurs sifflets,
Accoururent à tire d'aile.

O la merveilleuse chanson !
Tous sifflaient, sur le chêne ou l'orme :
Merle, loriot et pinson,
Tous le faisaient à l'unisson.
Les arbres et plus d'un buisson
Pliaient sous une charge énorme.

Un oiseau ne peut se poser ;
Sur le bras du saint il s'élance.
Afin de mieux l'apprivoiser
Saint François lui donne un baiser.
Puis il dit : Je vais vous causer
Du bon Dieu, faites tous silence.

Et saint François parlait avec tant de vertu
Que sur-le-champ chacun s'est tu.

« Mes frères, louez Dieu, louez sa Providence ;
Il a créé pour vous les bleus et clairs ruisseaux ;
Ces splendides forêts aux verdoyants arceaux,
Et Dieu vous a donné, mes frères les oiseaux,
Tous ses trésors en abondance.

Mes frères, louez Dieu, pour ce brillant soleil,
Pour ce joyeux soleil, l'âme de la nature ;
Louez-le ; de sa main vous avez la pâture ;
Bénissez son amour envers sa créature,
Amour sans fin et sans pareil.

Pour ces biens, par centaines,
Mes frères, louez Dieu ;
Pour ces claires fontaines,
D'autres faveurs certaines
En tout temps, en tout lieu.

Pour cette forêt sombre,
Louez le Créateur ;

Pour ses fruits, pour son ombre,
Pour tant de biens sans nombre,
Oui, gloire à leur Auteur.

Et pour la moisson mûre,
Gloire à lui dans les cieux ;
Pour la faîne et la mûre,
Frères, que l'on murmure
Un chant délicieux.

Hélas ! l'homme l'outrage ;
Mais toi, sois bien gentil.
Aime-le pour l'ombrage,
Chante-le d'âge en âge,
J'ai dit, ainsi soit-il. »

Dans les arbres alors, depuis la base au faîte,
Un concert s'éleva, comme pour une fête.
Tous voulaient surpasser, même le rossignol.
Et François, embrasé d'amour et plein de joie,
Disait à Dieu : Seigneur, faites que je vous voie !
Que ne puis-je, comme eux, quitter enfin le sol ?

Quand ils eurent fini : la fête est achevée,
Leur dit le Saint, allez. Alors, tous à la fois
S'envolèrent, chantant d'une commune voix,
Joyeux et pleins d'ardeur d'instruire leur couvée.

Vollèges, septembre 1896.

APAISEMENT.

La nuit, la douce nuit, comme elle embaume !
Lourds parfums de lilas et d'asphodèle !
Voici l'heure, mon âme ; à tire d'aile
Fuis au ciel, ton séjour et ton royaume.

Élève-toi vers Dieu, car voici l'heure :
L'angelus a chanté ses symphonies,
Les enfants joignent tous leurs mains bénies ;
Pleure tous tes péchés ; oui pleure, pleure.

O doux apaisement, repos, silence !
A peine un rossignol dont le chant lutte
Au loin avec les sons de quelque flûte.
Dans sa route la lune enfin s'élance.

Comme on sent Dieu présent, il nous pénètre,
Il remplit tout. C'est Lui ! Maître suprême !
Moi faible, moi néant, et ce Dieu m'aime.
Cherchons tous à l'aimer à le connaître.

Que je prends en pitié la foule humaine
Qui ne voit pas son Dieu, vit sans pensée.
Son ardeur, pour ce monde est dépensée ;
Pour ce but elle crie et se démène.

Du moins j'aimerais Dieu. Que ma pauvre âme
L'aime pour tant d'ingrats et le révère !
Pardon, pour eux, pardon, comme au Calvaire ;
Par le sang de Jésus, je le réclame.

La nuit, la douce nuit ; comme elle embaume !
Lourds parfums de lilas et d'asphodèle !
Voici l'heure, mon âme, à tire d'aile
Fuis au ciel, ton séjour et ton royaume.

Martigny, 7 mai 1897.

LE PROCÈS DES MOINES.

AU RÉV. PÈRE COLLOMB DES FR. PRÊCHEURS.

Deux moines habitaient dans une même laure...
En Égypte ? cela peut être, je ne sais.
Ils priaient, travaillaient longtemps avant l'aurore,
Ils jeûnaient, maltraitant leurs corps avec excès.

On n'a plus, aujourd'hui, leur courage héroïque ;
Dans cette fin de siècle on cherche le confort ;
Épicure a chassé Zénon, le vieux stoïque.
Nous voulons le bonheur, mais, notez, sans effort.

Oui, parlez aujourd'hui de coucher sur la dure ;
Venez nous proposer le cilice effrayant !...
Nous voudrions aller au ciel, mais... en voiture,
Par un chemin de fleurs uni, doux, attrayant.

Vivre pour le corps seul est-ce une vie humaine ?
O crime, ravaler ainsi sa dignité !
Non ! pendant cette vie il faut qu'on se surmène,
C'est la minute dont dépend l'éternité.

Donc nos moines jeûnaient, mieux que je ne raconte.
C'est en Dieu qu'ils s'aimaient, ils étaient donc unis;
Pas d'argent, pas de mien, pas de tien, pas de compte,
Leur amour était fort comme nos durs granits.

Un jour pourtant, le plus ancien anachorète
Dit : ne pourrait-on pas se bouder un instant ?
Ce livre m'appartient, dirais-je, mais tiens prête
Ta réponse et dis-moi : Non je l'ai payé tant.,

Ce livre m'appartient, dit alors le vieux moine.
— Erreur, il est à moi. — Non, je le prouverai :

Je l'achetai avec mon pauvre patrimoine.
— Eh ! bien, garde-le donc, mon frère, tu dis vrai.

C'en fut assez. Ce mot de l'âme fit éclore
Un beau rire perlé pour juger le procès,
Depuis plus de dispute en cette douce laure,
Mais on s'aime et l'on jeûne encore, avec excès.

Martigny-ville, 18 mai 1897.

L'HIRONDELLE.

Pièce couronnée à l'académie de Nimes.

Faites-vous comme moi? J'admire l'hirondelle.
On lui reproche plus d'un défaut, je le sais;
Nous allons, maintenant, réviser son procès :
On la traite surtout d'ingrate et d'infidèle.

Erreur ! elle devrait nous servir de modèle,
J'aime à la voir voler, frétillante à l'excès.
Raser la terre et puis, comme dans un accès
De folie, au zénith s'enfuir à tire d'aile.

Oiseau, ce léger vol, si Dieu te l'accorda,
C'est pour nous dire à tous: Hommes, *Sursum corda*,
En haut les cœurs très loin de la boue et des fanges.

Il te faut des lilas et des prés reverdis,
Et tu pars; c'est nous dire: Homme, frère des anges,
Laisse la terre et monte au divin paradis.

Martigny, le 23 mai 1897.

LE LAC DU SAINT-BERNARD.

Cher lac du mont Joux, frais miroir alpin,
Que tu vis passer de troupes diverses ;
Que de bataillons comme des averses,
T'ont franchi : Lombard, Gaulois ou Thébain !

On voyait alors le chêne et le pin
Mirer leurs fronts verts dans tes vagues perses...
Plus de conquérant aux œuvres perverses ;
Le pauvre vient seul mendier son pain ;

Rome n'est plus là, sur l'âpre montagne ;
Annibal, Brennus, Galla, Charlemagne
Sont loin : Bonaparte a quitté ce lieu ;

Ils sont tous bien morts, détestés peut-être ;
Mais voilà mille ans qu'un homme de Dieu
Y passe ; on bénit encor le saint prêtre [1].

---

1. S. Bernard de Menthon.

A MA PETITE SŒUR CÉCILE.

C'est le grand jour : Jésus vient selon sa promesse,
Il vient à toi. — L'autel est paré pour la messe ;
Va boire à l'Océan des chastes voluptés.
L'église resplendit dans ses joyaux de fête,
Car Jésus va venir, félicité parfaite,
Dans vos cœurs, chers enfants : Aimez, priez, chantez,

Dans sa robe de mousseline
Je la contemple ; elle s'incline
Avec respect, ma bonne sœur.
En ce grand jour, qu'elle est contente !
Enfin, après trois ans d'attente,
Jésus vient lui-même, ô douceur !

Les Hébreux autrefois attendaient le Messie,
Mais cette race était dans le crime endurcie ;
Il lui fallait des dieux, même un vil animal ;
Elle oubliait, le jour, les serments de la veille,
Tout en voyant sans fin merveille sur merveille ;
Malgré les châtiments elle volait au mal.

Toi, ma sœur, tu n'as pas fait deux parts de ton âme;
Elle est à Jésus seul, ton Maître ; il le réclame.
Tu n'aimes que lui seul et tu le dois aussi ;
Maintenant il te dit : Enfant, viens à ma table ;
Bois mon sang, tiens mon corps, aliment délectable;
Mon cœur va battre sur ton cœur pur ; me voici.

Il vient ! Inclinez-vous, anges, sur son passage !
Il est venu ! La joie éclaire ton visage ;
Ma sœur, tu vois Jésus avec l'œil de la foi ;
Jésus est dans ton cœur ! Dis-lui, l'âme ravie :
Je ne vis maintenant plus de ma propre vie,
Car Jésus, mon Sauveur, demeure et vit en moi.

L'orgue prie, il pleure, il s'élance
Vers le ciel ; silence, silence !
Tu ne vois plus, tu n'entends rien.
Il est en toi, divin mystère,
Le Dieu du ciel et de la terre ;
Jésus est à toi ; c'est ton bien.

C'est là qu'est notre gloire insigne, ô catholiques !
Pourquoi bâtissait-on nos vastes basiliques ?
Je ne comprends cela,
Et l'on ne comprendra le divin art gothique,
Qu'au flambeau radieux du dogme eucharistique :
Jésus, Jésus est là.

Il est là notre Dieu. Sa divine présence
Nous saisit, nous transporte. O quelle jouissance
Trouve le cœur dans nos églises, ses palais !
Les temples les plus beaux, si Jésus n'y demeure,
Que sont-ils ? C'est un froid mortel qui nous écœure ;
Les temples les plus beaux sans lui sont incomplets.

Lorsque pieusement on s'assied à sa table,
On sent Jésus ; oui, ta présence est véritable.
O pain doux et substantiel.
Oui, son cœur a battu sur le mien, ô délice !
Je me suis enivré du sang de mon calice :
C'est presque le bonheur du ciel.

C'est là qu'on peut trouver le courage et la force
De faire avec le monde un éternel divorce ;
Dans ce moment, on sait dire : Mon Dieu, mon Tout ;
O Voluptés ! de vous je ne saurais que faire ;
Je veux chercher plus haut une plus noble sphère :
Je veux lutter, je veux souffrir ; debout, debout !

Adore donc ce Roi suprême,
Ma sœur, adore-le pour moi.
Puisque le monde le blasphème,

Demande pour moi, que je l'aime
D'un amour fort, vibrant, extrême
Pour faire aimer sa douce loi.

Il faut l'énergie et le zèle
A nous, prêtres de Jésus-Christ ;
Alors qu'à peine une étincelle
De foi brûle encor. Tout chancelle ;
Le monde faux nous ensorcèle,
Et Dieu lui-même est un proscrit.

Oui, tu prieras pour moi. Tu dois aussi le faire
Pour nos parents aimés. O la pure atmosphère
De piété, d'amour qui règne à ce foyer.
Ce sont de vrais chrétiens, chrétiens de vieille roche,
Ils nous ont fait chrétiens sans peur et sans reproche,
Pour tant de soins, pour tant d'amour, tu dois prier.

Oui, tu prieras pour tous, dans ce grand jour de
[fête,
Et pour toi. Dis à Dieu : ta volonté soit faite,
Me voici, mon Jésus, oui, je vous appartiens ;
Que je vous aime et c'est assez, ô mon partage.
Vous êtes, vous serez mon divin héritage,
O gloire incomparable ! ô bonheur des chrétiens.

Le 8 juin 1897.

SUR LES CIMES.

ODE.

Pièce couronnée aux Jeux floraux, Rev. du Languedoc.

C'est là qu'il faut monter, l'œil sûr et le pied leste,
Sur le glacier très pur, sur le gradin céleste
Que Dieu nous accorda
Pour nous montrer de près la splendeur frissonnante
De l'au-delà ; pour qu'on ouït sa voix tonnante
Crier : *Sursum corda.*

« *Sursum corda...* » bien loin de la terre et des
[boues,
Là-haut où tu te plais, aigle royal, et joues,
Dédaigneux de l'éclair.
De la neige ! le blanc symbole des cœurs chastes !
Monter toujours pour voir des horizons plus vastes.
De l'air, de l'air, de l'air.

Il faut lutter, c'est vrai, pour parvenir au faîte;
Il faut trembler, il faut ramper, mais quelle fête
Au sommet ; c'est divin.
Regardez, regardez : la Junfrau, le Mont-Rose
Et, dressé comme un dieu pour son apothéose,
L'admirable Cervin.

O mon Valais, à toi les candeurs de tes cimes,
Ces lacs de saphir près desquels nous nous assîmes
Le cœur trois fois joyeux.
On a beau faire ; l'âme en est toute attendrie
Et deux mots sont venus aux lèvres : Dieu, patrie,
Et la terre et les cieux.

C'est un doux soir du mois de mai.
Tout sourit ! Pénétrante ivresse.
La brise tiède nous caresse
Avec son souffle parfumé.

Quel homme ne serait charmé
De la saison enchanteresse ?
Le printemps toujours intéresse,
Le printemps est toujours aimé.

Les lilas abaissent leurs palmes.
Heures, coulez lentes et calmes.
Du bruit... je m'éveille et j'entends

La rafale qui se lamente...
La neige étend sa pâle mante...
Grand-Saint-Bernard, c'est ton printemps !!!

Grand-Saint-Bernard, 1899.

LE BRIGAND ET LA PRIÈRE.

(Imité de l'allemand de Prutz.)

Un brigand était là, dans la noire forêt ;
Aux dents, son clair poignard, en mains, sa carabine,
Vers une croix qu'encadre un buisson d'aubépine,
Et malheur au marchand qui vient; le coup est prêt.

Or, ce marchand venait de la ville prochaine,
Portant sur son cheval de l'or et de l'argent.
Le bandit attendait, tout joyeux et songeant
Au butin — et son cœur est plus dur qu'un vieux
[chêne.

Des pas... enfin voilà le marchand. Le bandit
S'apprête ; pour tirer il élève son arme.
Le marchand arrivait tranquille et sans alarme.
Soudain le brigand tremble et s'arrête interdit.

Car une douce voix, une voix inconnue,
Résonne à son oreille, et personne n'est là.
Et le brigand sans peur, à ce moment, trembla,
Et cette douce voix descendait de la nue

Comme la voix
Pure et douce,
Dans les bois
Pleins de mousse,
La voix du rossignol,
A l'aurore ;
Mieux encore,
Comme un vol,
Un vol d'anges
Qui montaient dans l'azur.
Quel air pur !
Sons étranges !

« Nous sommes à genoux ;
Protégez notre père,
Jetez les yeux sur nous.
Ah ! loin du noir repaire
Du bandit, je l'espère,
Vous conduirez ses pas.
Gardez-le du trépas.
Jésus mort au Calvaire,
Vous qui pouvez le faire ;
Bon Sauveur tout-puissant,
Gardez le cher absent.

Et les anges portaient la prière candide,
Ce cantique mélodieux,
Aux pieds du Dieu vivant, au paradis splendide,
Et Dieu la reçut dans les cieux.

Le brigand écoutait la pure mélodie,
Mais son cœur restait dur et son âme engourdie :
De derrière la croix, il visa le marchand.
Une voix, de nouveau, parvint à son oreille,
O douceur sans pareille,
Incomparable chant !

Le dernier né disait : maman, maman, je tremble
De ne plus voir mon père. Ah ! j'ai peur ; il me [semble
Que je voudrais prier encor.
Et se signant alors et tenant ses mains saintes,
Vers le ciel, il disait : Jésus, entends mes plaintes
Et reçois-les, dans ton ciel d'or.

O Père secourable
Du Paradis !
Touche le misérable
Cœur des bandits.

Oh ! donne-leur des larmes
Et le remords ;

Qu'ils rejettent leurs armes,
Outils de mort.

Et si, pour sa famille,
L'un deux n'a pas,
Sous la verte charmille,
Un bon repas,

Donne-lui, Père tendre,
Ce qu'il lui faut ;
Tu peux, tu dois m'entendre,
O Dieu, Très-Haut !

S'il le faut, je lui donne
Tous mes joujoux.
O ma douce Madone,
Le voulez-vous ?

Et cette voix montait si douce et si limpide,
Que le bandit baissa l'arme, et, d'un bon rapide,
S'enfuit, pleurant bien fort, vers le prochain couvent.
Il quitta dès ce jour cette infâme carrière...
Et le père, en rentrant, vit son fils en prière,
Et voilà ce que peut le cœur pur d'un enfant.

LA NEIGE.

SONNET.

J'ai chanté mille fois ta haute royauté,
Neige pure, au matin, de candeur liliale,
Le soir te transformant en pourpre impériale ;
Sur nos grands monts ardus j'ai compris ta beauté.

Car ce n'est que là-haut qu'on voit ta majesté ;
Ciel profond, neige pâle, ô splendeur boréale !
Là tu m'as fait rêver de grandeur idéale ;
Salut, cœurs fiers, épris de sainte pureté !

Quelque jour nous verrons plus d'une âme inconnue,
Comme un mont radieux qui se perd dans la nue
Embraser tout le ciel de son rayonnement.

Courage, cœurs ardents, courage, les cœurs chastes,
Conservez vos ardeurs ; les cieux enthousiastes
De couronner vos fronts attendent le moment.

Saint-Bernard, 1899.

L'HIVER AU GRAND-SAINT-BERNARD.

SONNET.

Je vis sur un sommet où trônent les hivers
Neuf ou dix mois; c'est long mais non banal ou triste,
A grand'peine en ce temps y voit-on un touriste.
Eh bien ! saison aimée, à toi mes humbles vers.

Que me font les lacs bleus et les melèzes verts ;
Mon paysage est grand pour l'âme d'un artiste.
C'est un riche tapis d'hermine où l'améthyste,
Le rubis et l'onix mêlent leurs feux divers.

Quel pur ciel de saphir sur nos aiguilles blanches !
Pour concert j'ai la voix sombre des avalanches.
La plaine a le joli, nous avons, nous, le beau.

Qu'importe un renouveau, demain il faut qu'il meure,
Je préfère l'avril qui pour jamais demeure,
Le ciel, printemps divin, qui suivra le tombeau.

Grand-Saint-Bernard, mars 1899.

LES AILES.

SONNET.

Je vois un loriot volant dans ce verger,
C'est le doux mois d'avril. Ému, je considère,
L'oiseau d'or qui, soudain, du bosquet solitaire,
Monte dans l'éther bleu, ravi de s'y plonger.

Jésus, ton joug est doux et ton fardeau léger.
Si les autres fardeaux nous rivent à la terre,
Nous écrasent, le tien ressemble, doux mystère,
Aux ailes de l'oiseau qui le font voltiger.

L'aile pèse, et pourtant, là-haut, l'oiseau se joue.
Enlevez-lui ce poids, il rampe dans la boue.
Ne le privez donc pas d'un faix essentiel.

Sans ton joug, ô Jésus, notre âme aussi se traîne.
C'est la sainte leçon qu'il faut que je comprenne.
Ailes de la souffrance, emportez-nous au ciel.

OUVRIER ET PAYSAN.

SONNET.

Vois, l'ouvrier travaille auprès du club menteur
Qui lui souffle ces mots : l'émeute et la débauche.
— Quel air vivifiant ! le bon paysan fauche,
Moissonne, sème au pied du clocher protecteur.

Le soir, le cabaret, sinistre tentateur,
Attend le prolétaire et le crime l'embauche.
Le paysan revient au foyer ; douce ébauche,
Pur tableau ! sainte paix ! point de juron grondeur !

Le corps ainsi que l'âme aux champs se fortifie,
Dans la ville sans air la lutte pour la vie,
Plus de symbole ; dans les champs on dit : Je crois.

Sur le sol, paysan, courbe joyeux l'échine,
Travaille sans espoir, ouvrier, ô machine,
Non, courage, ton Frère est mort sur une croix

BAPTÊME AU VILLAGE.

I

Regardez le parrain, des rubans au chapeau,
    A son bras la marraine accorte ;
Elle a mis ses bas blancs, son fichu le plus beau.
    Dans une corbeille, elle porte
Le cher enfantelet, un superbe garçon ;
    Oh ! la bonne et rougeaude mine !
Avril a mis des nids presque en chaque buisson.
    Qu'il est doux, pendant qu'on chemine,
D'entendre à chaque instant : do, rè, mi, fa, sol, la ;
    Tous les tons de toutes les gammes.
O printemps enjôleur ! te voilà, te voilà.
    Fredonnez vos épithalames,
Chantez, gais loriots, merles, chardonnerets ;
    Chantez pour les campagnes vertes,
Chantez pour les sapins, les rois de nos forêts.
    Les corolles se sont ouvertes ;
Par l'essaim frissonnant des abeilles, chantez ;
    Pour la cime glacée, altière,
Pour les ruisseaux jaseurs, les torrents argentés ;
    Chantez pour la nature entière.

II

Regardons-les dans le saint lieu.
Enfin vous le voyez paraître,
Le vieux curé, bon et doux prêtre,
Ministre, délégué de Dieu.

Il n'est rien aux yeux de la terre,
Le monde n'en parlera pas,
Mais l'ange s'incline tout bas...
Devant lui... divin ministère !

Il tient dans ses timides mains
Le souverain de la nature,
Oui, lui, chétive créature,
Porte le Sauveur des humains.

Il absout, et le ciel pardonne,
Il parle, et tout est effacé
Des turpitudes du passé ;
Oui, l'ange s'incline et s'étonne.

Il chasse donc l'esprit du mal,
Oint le jeune enfant du saint chrême.
Oh ! garde avec un soin extrême
Le divin rayon baptismal.

III.

Apportez maintenant à la mère joyeuse
Son enfant, son charmant enfant.
Oh ! chantez maintenant, dans le hêtre et l'yeuse,
Chers oiseaux, un chant triomphant,
Vos airs les plus exquis, vos notes les plus douces ;
Embaumez, mes jolis muguets,
Gazouillez, ruisseaux bleus, dans les fleurs et les
Pommiers, abaissez vos bouquets, [mousses,
Vous, glaciers radieux, saluez à voix basse
L'enfant qui revient du saint lieu :
Il est plus grand que vous, ce frêle enfant qui passe,
C'est votre roi, l'enfant de Dieu !

LÉGENDE DORÉE.

I

Écoutez les merles siffleurs,
Répétant leurs gentes ballades,
Les oiseaux de toutes couleurs,
Gazouillant sans fin leurs roulades.

Quelle joie en chaque buisson,
O la radieuse journée !
Toute la terre à l'unisson
Exulte... ô beau mois de l'année !

C'est le délicieux avril,
Les brises sont tièdes et calmes
Et pleines d'un parfum subtil ;
Les palmiers abaissent leurs palmes ;

Les fleurs si charmantes à voir
Déplissent leurs fraîches corolles.
Les ramiers, près de l'abreuvoir,
Échangent de douces paroles.

Est-ce pour l'avril radieux
Que la nature est en liesse ?
Non, regardez le Dieu des dieux,
Jésus vient plein de gentillesse.

Il a cinq ans. Ses cheveux d'or
A son front font une auréole.
Pour lui, pour lui, ce beau décor :
Abeilles, quittez l'alvéole,

Venez bourdonner votre chant,
Votre douce musique d'ailes ;
Venez dans un accord touchant,
Loriots dorés, hirondelles ;

Venez vous poser sur sa main;
Rose d'or, lis de la vallée,
Embaumez le petit chemin.
Brille, marguerite étoilée.

Où va-t-il le divin enfant,
Portant du bois sur son épaule ?
Il va joyeux et triomphant ;
Il va commencer son grand rôle.

Il s'assied au petit sentier
Qui longe la verte prairie.
Fils adoptif du charpentier,
Que fais-tu, dis-le, je t'en prie ?...

La Vierge inquiète, de loin,
Le suivait, des pleurs sur la joue.
Elle voit l'enfant, avec soin
Travailler ; c'est ainsi qu'il joue.

Et qu'a-t-il donc fait de ce bois ?
Son premier travail, ô mystère,
Était une petite croix.
Salut, croix, rançon de la terre.

II

Ce n'est qu'une légende, eh ! bien, en vérité,
Mon Sauveur, elle peint toute ta charité.
La croix c'était ta vie.
C'est d'un désir ardent que tu voulais souffrir,
C'est d'un désir de feu que tu voulais mourir,
Mourir l'âme ravie ;

Oui, librement, heureux, tu meurs pour nous, ingrats!
Pour nous embrasser tous s'entr'ouvrent tes deux [bras.
Pour nous tous ton supplice ;
Pour nous faire marcher dans de meilleurs chemins,
Ces fouets, ces clous aigus à tes pieds, à tes mains,
Le fiel de ton calice.

O mon Jésus, ô Roi des rois,
Saignant au gibet de la Croix,
Je t'aime, j'adore, je crois.

Quand tu m'aimes ainsi que tremblerais-je encore ?
Quand la pourpre de roi, mon Dieu, qui te décore,
C'est ton sang répandu.
L'amour ouvre ton cœur plutôt que cette lance.
Ah ! dans ce cœur divin, mon Sauveur, je m'élance,
Je me jette éperdu !

Après un tel amour combien faut-il qu'on t'aime ?
A qui ne le fait pas, anathème, anathème !
Ah ! ton supplice affreux
Fut de voir tant d'ingrats rester encor de glace,
Permettre que Satan en ses fers les enlace
Et tu pleuras sur eux !

« J'ai soif, t'écriais-tu. Soif ! mais soif de vos âmes.
Pourquoi vous obstiner à vos tâches infâmes,
Vous perdre sans retour ?
J'ai voulu vous sauver, j'ai béni mon Calvaire.
Vous-mêmes, dites-le. Que pouvais-je encor faire ?
J'ai soif de votre amour. »

O Sauveur adoré, redoublez votre grâce,
Touchez ces cœurs qu'enclot une triple cuirasse,
Qu'ils vous disent : Je crois.
Pardon !... car savent-ils ce qu'ils font, ô bon Maître ?
Que la terre vous aime et sache vous connaître ;
Régnez par votre croix.

DIEU AVEC NOUS.

ODE.

A Monsieur Camille Caron, chanoine du Saint-Bernard.

I

Quel bonheur c'eût été de vivre,
Dans le temps entre tous béni,
Jésus, où l'on pouvait te suivre
De la crèche à Gethsémani !
Avec les bergers et les mages
Te présenter de longs hommages,
T'adorer, divin nouveau-né...
Te contempler dans le Cénacle,
Te voir prodiguant le miracle.
Ce bonheur ne m'est pas donné !

Ah ! te voir un instant dans cette crèche obscure,
Contempler, ébloui, la divine figure
Qui réjouit les cieux des cieux !
Le cœur extasié se suspendre à tes lèvres,
Apprendre à mépriser notre terre et ses fièvres,
Tous ses honneurs prestigieux.

A genoux, à genoux, à genoux dans l'étable :
Devant Adonaï, Jéovah redoutable,
A genoux devant cet enfant !
Ah ! votre pauvreté me confond. Je l'admire.
Tenez, voici de l'or, de l'encens, de la myrrhe,
Mortel, Roi, Seigneur triomphant.

N'avoir pas été là quand, à Pâques fleuries,
On jetait vêtements, rameaux et draperies
Et chantait en chœur : Hosanna !
N'avoir pas été là pour te suivre au Calvaire !

Aurais-je encor pu craindre un juge trop sévère.
Et le Dieu jaloux du Sina ?

N'avoir pas été là quand, ta course achevée,
Tu quittais pour longtemps l'humanité sauvée
Et montais radieux au Ciel !
Tu montais rayonnant au milieu des cantiques,
Car tes Anges chantaient : Ouvrez-vous, saints [portiques ;
C'est le vainqueur, Roi d'Israël !

II

Ah ! pourquoi porterais-je envie
Aux mages, aux pieux pasteurs ?
L'humanité toujours ravie
Te voit descendre des hauteurs,
T'enfermer dans un tabernacle.
Et toute église est un Cénacle.
De la terre tu fais le ciel ;
Le Ciel consiste à te connaître.
L'autel chaque jour te voit naître.
Ton vrai nom c'est l'Emmanuel [1].

Je puis te visiter dans ta nouvelle crèche.
Au tabernacle d'or ton exemple me prêche,
Tu dis : Bienheureux les petits.
Je puis, quand il me plaît, venir en ta demeure,
Ta bonté me reçoit chaque jour, à toute heure !
Ah ! n'est-ce point un paradis ?

Sur l'autel, chaque jour je revois ton supplice,
Et ton sang précieux perle dans mon calice,
C'est le sacrifice immortel.
Mais ton abaissement est plus grand qu'au Calvaire.
Confiance ! ce Dieu n'est pas un Dieu sévère,
Il t'aime, regarde l'autel.

1. Dieu avec nous. — *Saint Matthieu*, chap. 1.

Ah ! c'est donc ainsi que tu m'aimes !
Plus encor : te donner à moi !...
Pour payer tes bontés suprêmes...
Que faire ? O le divin émoi,
Il est dans mon âme ravie
Le dispensateur de la vie !
Lui qui doit me juger un jour,
Lui qui, de cette nuit profonde
Du néant, fit jaillir le monde.
Amour, amour, amour, amour !

Mon cœur quelle pauvre chaumière
Pour Jésus... ce grand Jéovah
Qui chaque jour à la lumière
Dit : Pars, et la lumière va,
Qui gouverne tempête et foudre,
Qui d'un geste réduit en poudre
Les mondes. Il est là vraiment !
C'est bien ta céleste doctrine,
Je t'ai dans ma faible poitrine,
Jésus : ô divin Sacrement !

Sois loué, sois béni ; vers nos autels paisibles,
Anges, accourez tous... embrasés, invisibles,
Adorez le Sauveur pour nous !
L'homme t'aime si peu ! Jésus fond cette glace.
Qu'au pied de tes autels on trouve à peine place,
Venez, à genoux, à genoux.

LE PARDON.

I

Joseph fuyait de la Judée
Afin de sauver l'Enfant-Dieu,
Dont la mort était décidée.
Ce grand Roi n'a ni feu ni lieu.

Comme un criminel on l'exile.
Joseph, Marie avec son fils
S'en vont donc chercher un asile
Auprès des vieux sphynx de Memphis.

Pourtant ce Seigneur redoutable
N'a rien d'un vainqueur triomphant.
Son palais qu'est-il ? une étable ;
Maître suprême et pauvre enfant !

Il eût pu venir sur la terre
Avec la pompe d'un grand Roi,
Forcer tout impie à se taire,
A l'adorer saisi d'effroi ;

S'il l'avait voulu d'un seul signe
Un beau palais de diamant,
— Mesquin pour sa grandeur insigne, —
Eût dépassé le firmament.

Il eût pu prendre à son service
Des anges saints par millions ;
C'eût été leur divin office
D'écraser nos rébellions.

Non, il ne veut pas qu'on le craigne.
La crainte est pour le dernier jour.
Il s'est fait petit pour qu'il règne
Sur nous seulement par l'amour.

Il fuit donc... la famille lasse
Cherche un asile pour la nuit.
Ciel... une troupe les enlace...
Leur regard sinistrement luit !...

Des bandits !... et leur chef avide
S'approche... ô le rictus hideux.
Hélas ! leur bourse est presque vide,
Ces époux sont pauvres tous deux.

— Peu d'argent... vous mourrez sur l'heure.
— Grâce, pitié, dit saint Joseph.
Or Jésus à ce moment pleure
Et regarde le fils du chef.

C'est un des hommes de la troupe
Presque un enfant, sans barbe encor.
S'approchant du timide groupe
Il voit Jésus aux cheveux d'or.

— Ayez pitié, je vous en prie,
Mon père ; ils sont si malheureux !
Arrière toute barbarie ;
S'il le faut je paierai pour eux.

Il insiste. Le capitaine
Hésite et pardonne pourtant.
Et pour sa course encor lointaine
La famille part à l'instant.

Jésus avec un doux sourire,
Regarde encor cet égaré...
Regard impossible à décrire ;
Le jeune larron a pleuré.

II

L'œuvre du Rédempteur enfin doit se parfaire.
La croix était plantée au faîte du Calvaire,
Et la mère était là, la mère des douleurs.

La foule immense, basse, insultait à ses pleurs.
Elle, le cœur percé de sept glaives, sublime,
Offrait à Dieu son Fils. Lui regardait Solyme,
La ville déicide, insensible à sa mort,
Indigne d'obtenir la grâce du remord.
Il étendait les bras pour embrasser le monde...
Ce vieux monde païen, impur, infâme, immonde,
Tous ces hommes, créés pour parvenir aux cieux,
N'aiment que les plaisirs faux et pernicieux,
Les richesses d'un jour, le bonheur qui s'altère,
Pauvres anges déchus rivés à cette terre.
Et son cœur était plein d'angoisse en se disant
Que le sang rédempteur, bien plus que suffisant
Pour racheter la terre et des mondes sans nombre,
Pour fermer à jamais l'enfer terrible et sombre,
Que ce sang précieux, très pur, sacré, divin
Et d'un prix infini coulait hélas ! en vain !
En vain le sang d'un Dieu pour des millions d'hom-
[mes.
C'est notre crime à nous, malheureux que nous
[sommes !
Rendre stérile et vain le sang pour nous versé.
Le cœur du Christ en vain broyé, brisé, percé !
Stérile sa souffrance et sa longue agonie,
Inutiles ses pleurs, sa douceur infinie !
Le bon pasteur par tous les sentiers a cherché
Sa brebis, mais en vain, elle aime son péché,
De ses plaisirs hideux elle est inassouvie.
Le ciel ne lui dit rien... l'âme quitte la vie
Sans un cri de douleurs, sans un regret profond.
Malheureux, oh ! pitié ! savent-ils ce qu'ils font ?
Cette mort de Jésus paraissait une fête
Aux rabins qui venaient insulter ce *prophète*.
Prophète de malheur, pâle galiléen,
Qui flagellait tout haut l'orgueil sadducéen.
— S'il est le Dieu béni, l'Adonaï de gloire,
Qu'il quitte son gibet... alors nous pourrons croire.
S'il est Dieu, qu'il se sauve et nous-mêmes aussi —

S'écriait un larron. L'autre lui parle ainsi :
— Oses-tu blasphémer ? notre supplice est juste,
Mais Lui... c'est le Sauveur... le Roi... Messie
[auguste.
— O maître, il me souvient et du temps et du lieu
Où je vous vis jadis... Pitié, pardon, mon Dieu.
Mon âme est devant vous plus noire que Sodome.
Souvenez-vous de moi dans votre saint royaume —
Et Jésus, se tournant vers lui : Je te le dis,
Avec moi tu seras, ce jour, en paradis.

SONNETS. — RONDEAUX.

(PETIT ESSAI D'UN GENRE NOUVEAU.)

I

O ciel azuré, plein de frissons d'ailes,
Tout éblouissant d'étoiles de feu,
Que j'aimerais fuir dans ton éther bleu ;
M'enfuir avec vous, noires hirondelles.

Voir d'en haut les monts, ces blanches dentelles.
Cet éclat divin m'éblouit un peu.
Mais montons encor ; plus haut, c'est mon vœu ;
Salut, astres d'or, plaines immortelles,

O ciel !

Montons aveuglés dans cet infini,
Plus haut... — le soleil là-bas est terni,
L'on n'aperçoit plus notre infime terre.

Oh ! beau rêve d'or !... non, ce rêve est vrai,
En restant chrétien quelque jour j'irai
Plus loin qu'au zénith, plus haut, doux mystère,
Au ciel.

Grand-Saint-Bernard, 1899.

II

A Monsieur Henri Mercq.

Lève-toi, printemps radieux,
De cette tombe où tu reposes.
Les matins sont perlés et roses ;
Fuis, sombre hiver, fuis sans adieux.
Chantons, rions, soyons joyeux :

Voici de frais boutons de roses ;
Plus de froids, de neiges moroses.
Printemps, cher au cœur cher aux yeux,
Lève-toi.
Avril apporte en ses corbeilles
Des lilas ; accourez, abeilles,
Le printemps vient, merles siffleurs.

Un jour il me faudra descendre
Dans la tombe, mais point de pleurs
Car Dieu me dira : De ta cendre,
Lève-toi.

Grand-Saint-Bernard, 1899.

III

Couronné aux Jeux floraux, Revue du Languedoc.

O cimes, laissez-moi vous chanter ; je vous aime ;
Fils des monts, j'ai reçu cet amour en naissant.
Loin de faiblir il va chaque jour grandissant.
Votre vue est pour moi le plus exquis poème.

Je pense, en vous voyant porter pour diadème
Le glacier virginal, sublime, éblouissant,
Au vrai chrétien, parmi les foules se dressant ;
Montons auréolés des gloires du baptême
Aux-cimes.

Tout là haut s'enivrer d'azur, prendre l'essor,
Respirer l'air fluide... Allons, *Excelsior*,
Foulons la neige vierge et parvenons au faîte,

Comme les paladins recherchant le Gréal,
Méprisons ce qui passe et fixons l'idéal,
Le ciel : *Sursum corda*, joie entière et parfaite
Aux cimes.

Grand-Saint-Bernard, 1898.

L'AUTOMNE.

SONNET.

A Monsieur le chanoine Et. Métroz.

L'automne doré, le temps enchanteur,
La chère saison demain nous arrive.
Voici la vendange a redit la grive.
L'automne est plus gai qu'un oiseau chanteur,

La neige auréole enfin la hauteur,
Tous les bois ont pris une teinte vive,
L'or brille partout. Chère saison, vive,
Vive ta beauté, pleine de grandeur.

Cette douce paix, et ce calme immense
Me disent la mort pleine de clémence,
La mort du chrétien qui s'endort en Dieu.

Son œil est serein et son cœur est calme,
Souriant il fait son dernier adieu :
Tout le ciel est là lui tendant la palme.

LES ANGÉLUS.

SONNET.

Aucun rayon n'éclaire encore le mont lointain,
Le ciel est d'un gris-pâle; à l'air frais je frissonne ...
Le village est muet. — Qu'est-ce ? une cloche
Ave Maria ; chante, angélus du matin. [sonne —

Fauchez, bons moissonneurs. Quels doux parfums
[de thym !
Le soleil luit d'aplomb dans le ciel qui moutonne.
La cigale m'endort de son cri monotone.
Angélus de midi, dis ton chant argentin.

Les troupeaux sont rentrés ; le village est très calme.
Le soleil, nimbe encor le front du Col de Balme.
Doux angélus du soir, chante un dernier adieu.

Le soir viendra pour moi ; ah! quand ce sera l'heure,
Cloche, je ne veux pas qu'alors ta voix me pleure ;
Que mon âme et ton chant s'élancent jusqu'à Dieu.

AUX CHIENS DU GRAND-SAINT-BERNARD.

SONNET.

Beaux chiens du Saint-Bernard, compagnons sécu-
[laires,
Qui restez avec nous sur les mornes hauteurs,
A vous ces vers ; à vous, les hardis sauveteurs,
Qui bravez l'ouragan, riez de ses colères.

Nous demeurons au sein des jours crépusculaires ;
Qu'importe l'avalanche, ô braves serviteurs ;
Dans les glaces sauvons : pèlerins, visiteurs ;
A nous la neige pure et les tableaux polaires.

Bien des poètes ont chanté le vieux Barry ;
Il tomba sur la brèche, et, j'en fais le pari,
Vous aimeriez mourir comme il est mort lui-même !

Vous avez tout pour vous : la force, la beauté ;
Ce qui vaut mieux encor, vous avez la bonté...
Est-il donc étonnant, nobles chiens, qu'on vous
[aime ?

Grand-Saint-Bernard, mai 1899.

LE RÊVE.

SONNET.

Cette vie, on l'a dit, est un songe d'une heure,
Mille objets séduisants dansent devant nos yeux,
Croyant les tenir nous poussons des cris joyeux,
Tels des enfants, sans voir que ce rêve est un leurre.

Pour ces honneurs, pour ces plaisirs on lutte, on [pleure:
« A moi... que je les tienne... exquis, délicieux,
« Disons-nous... je suis grand, je vois s'ouvrir les [cieux...
« Dans ces lieux enchantés je fixe ma demeure.

« Tout sourit à mes vœux, point de deuil, point [d'effroi.
« Richesses, voluptés, redoublez... je suis roi...
« Mais après ?... est-il donc un au-delà ? qu'im- [porte ! ! »

Monter encor... jouir... Quand une main de fer
Étreint ces insensés endormis, les emporte...
C'est le réveil, la mort et pour combien... l'enfer ! !

Martigny, 4 octobre 1899.

LE SOLEIL DE L'EUCHARISTIE.

SONNET. — RONDEAU.

A Mgr Bourgeois, révérendissime prévôt du Grand-Saint-Bernard.

Jésus, divin soleil, Dieu de l'Eucharistie,
Sauveur que, chaque jour, je reçois à l'autel,
Fais luire dans mon âme un rayon immortel ;
Qu'elle soit éclairée enfin et convertie.

Allume dans cette âme un céleste incendie.
T'aimer c'est mon devoir le plus essentiel.
Que je n'ai plus d'amour que pour toi, pour le ciel!
Réchauffe cette terre hélas ! trop engourdie,
Jésus divin soleil !

Ce n'est pas tout encor, féconde-le ce cœur
Fais germer à l'envi, pousser avec vigueur
Dans ce terrain ingrat des floraisons nouvelles.

Mets-y la violette et son humilité,
Qu'on y cueille des lis la blanche pureté.
Elles seront pour toi, ces fécondes javelles,
Jésus divin soleil!

Grand-Saint-Bernard, 6 juin 1899.

LA FOI.

SONNET (Épilogue).

A mon cher confrère, le poète Florentin Hubert, au Grand-Saint-Bernard.

Un voyageur s'avance ; il doute du chemin ;
Est-ce bien le sentier qui mène à sa chaumière ?
C'est la nuit ; — de l'effroi notre âme est coutumière
A cette heure ; il hésite, il tâte de la main.

Mais vienne le soleil rayonnant de demain
Plus de peur, tout renaît à sa douce lumière ;
Oiseaux, chantez ; brillez, lis et rose trémière ;
Ciel noir, teins-toi d'azur, d'or fauve et de carmin.

Sommes-nous dans le vrai ? Qui nous dira la route?
La foi. C'est le flambeau qui dissipe le doute,
Qui nous guide au milieu de ces ombres du temps.

Elles disparaîtront et, notre âme ravie
Enfin verra le jour aux rayons éclatants,
La pleine vision de l'éternelle vie.

22 mai 1897.

FIN.

TABLE.

POÉSIES.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.